

LAURENT BOLLI

CHRONIQUE
DE
L'ASILE DES AVEUGLES
DE
LAUSANNE

1843 - 1943

LAUSANNE
IMPRIMERIE LA CONCORDE

1944



AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.

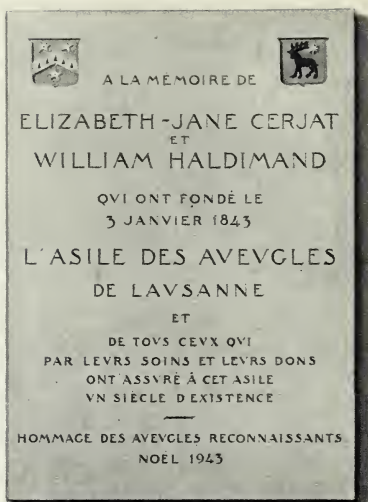
CHRONIQUE DE L'ASILE DES AVEUGLES
DE LAUSANNE

1843 - 1943



Digitized by the Internet Archive
in 2016

<https://archive.org/details/chroniquedelasil00laur>



LAURENT BOLLI

CHRONIQUE

DE

L'ASILE DES AVEUGLES

DE

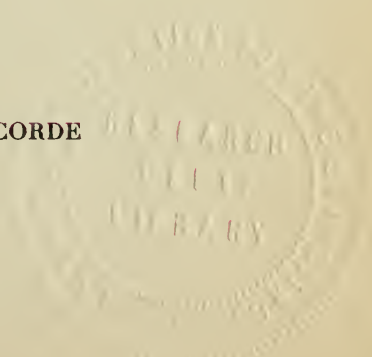
LAUSANNE

1843 - 1943

LAUSANNE

IMPRIMERIE LA CONCORDE

1944



HV1881

B

cop.1



PRÉFACE

Lors du Jubilé cinquantiennaire de l'Asile des aveugles de Lausanne, le secrétaire du Conseil d'administration, Berthold van Muyden, syndic de Lausanne et historien de talent, avait été chargé d'écrire l'histoire de l'Asile des aveugles de 1844 à 1894. Dès lors, pendant une nouvelle période de cinquante années, Dieu a permis à l'Asile et à l'Hôpital ophtalmique de poursuivre leur œuvre et leur en a donné les moyens.

Le moment est venu de rassembler les faits les plus importants de cette seconde étape et de les relier au passé dans un tableau d'ensemble décrivant cent années de lutte contre la cécité et ses suites.

Le Conseil de l'Asile ne compte pas, cette fois-ci, d'historien parmi ses membres. Il a eu le bonheur de trouver, dans la maison même, celui qui était apte à écrire ce récit.

L'auteur, comme on le verra, a su éviter l'écueil d'une sèche énumération des faits ; il les a enchaînés les uns aux autres de la manière la plus vivante et avec une sensibilité particulière : il a projeté sur cette croisade en faveur de ceux qui sont privés de la vue la lumière de sa propre expérience, car son sort a été de devenir complètement aveugle à l'âge de quatorze ans.

M. Laurent Bolli a été éduqué comme enfant à l'Asile des aveugles de Lausanne, puis il a complété ses études à l'Institution nationale des jeunes aveugles, à Paris. Il a passé, dans

cette ville, son baccalauréat ès-lettres, sa licence ès-lettres et sa licence en droit. De retour à Lausanne, il s'est inscrit à l'Université, y réussissant les examens exigés pour la licence et le doctorat en droit.

Actuellement, M. Bolli instruit les élèves avancés de l'Asile des aveugles et les fait bénéficier de tout ce qu'il a « vu » par les yeux de l'intelligence et du cœur, au cours d'une carrière toute de persévérance et de travail. Il est l'actif secrétaire romand de l'Union centrale suisse pour le Bien des aveugles.

L'auteur a utilisé, en les citant souvent à la lettre : le travail de Berthold van Muyden, les procès-verbaux du Conseil, les rapports des directeurs et des médecins, une conférence récente du professeur Dr M. Amsler, etc. Mais, en plus, et c'est ce qui fait le charme de ce récit, il a tenu compte d'une foule de renseignements qu'il a glanés avec patience et des souvenirs d'aveugles qu'il a connus.

Le Conseil d'administration de l'Asile lui est très reconnaissant de s'être chargé de ce travail considérable, de l'avoir mené à bien et d'avoir donné ainsi, une fois de plus, la preuve manifeste des services que peuvent rendre les aveugles.

L'histoire de l'Asile des aveugles est belle. Elle trouvera un écho dans les cœurs des anciens élèves de l'Institut, des ouvriers qui ont travaillé dans ses ateliers et de tous ceux qui se sont dévoués dans cette maison. Notre vœu, en la livrant au public, est de voir l'Asile trouver, au cours du nouveau siècle qui s'ouvre devant lui, autant d'amis compatissants, zélés et généreux qui lui permettent d'accomplir son œuvre charitable.

Mars 1944.

Le Conseil d'administration
de l'Asile des aveugles.

Le Conseil d'administration de l'Asile des
Aveugles de Lausanne a le profond regret d'infor-
mer le lecteur que l'auteur de cette Chronique

Monsieur LAURENT BOLLI

est décédé le 12 mai 1944, au moment où son livre
sortait de presse.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DE L'ASILE DES AVEUGLES SES FONDATEURS

« Cherchons nos lumières dans
nos sentiments. »

(J. JOUBERT : *Pensées.*)

LAUSANNE VERS 1842.

Un siècle, dans la vie d'une cité, ne représente qu'un très court laps de temps, et cependant, si les Lausannois de 1842 revenaient, ils auraient grand peine à reconnaître leur paisible petite ville, blottie entre ses collines, ceinturée de vignes et de verdure, que ne troublaient ni le sifflet des locomotives, ni le vrombissement des moteurs, ni le hurlement des sirènes et ils n'approuveraient sans doute pas toutes les modifications qui lui furent apportées, toutes les extensions qui lui furent imposées au nom d'une civilisation dite avancée.

Il y a cent ans¹, on était à la veille de la révolution de 1845. Les esprits étaient fort excités, les pas-

¹ *Jubilé cinquantenaire de l'Asile des aveugles de Lausanne*, 11, 12 et 13 septembre 1894.

sions politiques et religieuses agitaient toute la Suisse, une crise grave était imminente. C'est pourtant au milieu de ces troubles, de cette désorientation des esprits, de ce déchaînement des passions que virent le jour deux œuvres qui font le plus grand honneur au canton de Vaud : l'Institution des Sœurs diaconesses de Saint-Loup et l'Asile des aveugles de Lausanne.

En 1842, l'aspect de la ville était si différent de ce qu'il est aujourd'hui que bien peu d'entre nous peuvent l'imaginer. Le Grand-Pont, rélargi deux fois depuis lors, était encore en construction. Les ponts Chauderon et Bessières n'étaient même pas à l'état de projet. Le percement du Tunnel de la Barre n'était pas commencé, et la route de la Solitude, actuellement avenue César Roux, était en chantier. Des quartiers qui se sont construits au midi de la place Saint-François jusqu'à Ouchy, dans la direction de la Pontaise, de la Sallaz, de Chailly, et plus encore, des vastes quartiers de l'Ouest, il n'était pas question.

Ensermée dans les étroites limites où, durant des siècles, s'était déroulée son existence de petite cité, Lausanne avait conservé son aspect du temps où Rousseau, Voltaire, Gibbon et Byron l'ont connue. Les quartiers de la Cité, de la rue de Bourg et de Saint-Laurent étaient habités par les familles qui avaient joué un rôle sous le régime de Leurs Excellences ou au cours du premier demi-siècle de l'indépendance vaudoise. Depuis lors ces familles se sont éteintes ou ont émigré dans les quartiers extérieurs.

Des omnibus à quatre chevaux montaient péniblement d'Ouchy à Saint-François en gravissant la rampe pavée de la Grotte. On en était encore aux

voitures de postes cantonales dont les postillons portaient la livrée brune avec collet vert et faisaient retentir l'air des claquements de leurs fouets. De gros roulages à huit, dix et même douze chevaux, sillonnaient les routes d'Italie, de France, de Genève, de Berne et d'Yverdon, et s'arrêtaient à l'orient de la place Saint-François où se trouvait le bâtiment des péages cantonaux.

La population lausannoise, qui compte aujourd'hui plus de quatre-vingt-dix mille habitants, ne dépassait guère alors douze mille âmes. Au lieu d'une Université florissante, la ville ne possédait qu'une Académie, vieille, il est vrai, de trois siècles, avec une vingtaine de professeurs et deux cents étudiants, y compris le gymnase. Dans ce modeste établissement, que Sainte-Beuve venait d'illustrer pendant deux semestres, plusieurs maîtres de grand talent enseignaient.

Au premier rang brillaient Alexandre Vinet, Charles Monnard, Melegari, Mickiewicz, Edouard et Charles Secretan. A cette époque, dans la société lausannoise, les lettres étaient beaucoup plus en faveur que les sciences. Néanmoins, quelques praticiens distingués, les docteurs Mathias Mayor, Mathey, Perey, H. Burnier, S. Larguier, soutenaient le bon renom médical de la ville qu'avait illustré au siècle précédent le célèbre Tissot.

Si l'horizon scientifique de la génération de 1840 paraît plutôt limité, l'esprit critique, le goût des études sérieuses et des hautes spéculations ont, depuis lors, bien pris leur revanche et, sous une apparente indifférence, malgré les changements dans les idées

et dans les mœurs, nous trouvons chez le Vaudois une tendance philanthropique et chrétienne très marquée, un amour profond du faible et du déshérité qui a donné naissance à une magnifique floraison d'œuvres charitables dont le nombre va grandissant de jour en jour.

Le XVIII^e siècle nous avait légué « La Chambre des Pauvres Habitants » et « les Ecoles de Charité », plus tard transformées en orphelinat.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, nous voyons surgir successivement deux sociétés destinées au soulagement des malades incurables, puis, l'Institution des diaconesses, déjà citée, tout d'abord créée à Echallens par le pasteur Louis Germond, transférée plus tard à Saint-Loup ; enfin, l'Asile des aveugles dont nous allons évoquer ici les circonstances de la fondation et retracer les développements.

L'Asile des aveugles comprenant, dès l'origine, deux sections, un hôpital pour le traitement des maladies des yeux réputées curables, et une école pour l'instruction des jeunes aveugles, il n'est pas surprenant que ces institutions jumelles aient été conçues par des esprits différents, quoique animés par le même désir de charité. De plus, la création d'un hôpital implique nécessairement à ses débuts la présence d'un médecin.

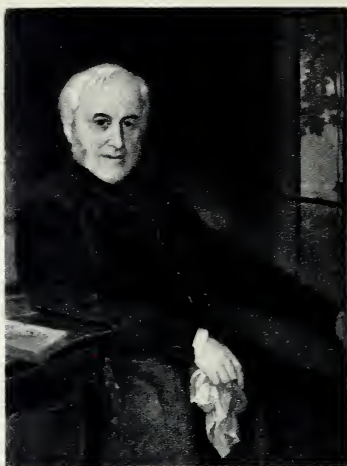
L'ordre suivi dans cette chronique pour la présentation des trois personnalités qui ont présidé à la fondation de l'Asile des aveugles ne préjuge en rien de leurs mérites respectifs et n'a pas pour but de les placer sur des plans plus ou moins élevés dans la reconnaissance de ceux qui, à un titre ou à un autre, ont bénéficié des trésors d'amour prodigués par l'Asile des aveugles.



LAUSANNE, VERS 1845



ASILE DES AVEUGLES, VERS 1845



WILLIAM HALDIMAND



ELIZABETH-JANE DE CERJAT



DR FRÉDÉRIC RECORDON



HENRI HIRZEL

FRÉDÉRIC RECORDON.

Parmi les praticiens qui, depuis 1840, contribuèrent à attirer à Lausanne la foule de ceux qui venaient y chercher soulagement ou guérison, le docteur Frédéric Recordon tient, sans contredit, une des premières places.

Né à Rances¹, petit village du Jura vaudois, le 4 août 1811, Fr. Recordon était le fils cadet d'une nombreuse famille. Il fut élevé à Lausanne par sa mère, femme de cœur et de tête, qui voua tous ses soins à l'éducation de son Benjamin. Nous ne possédons guère de renseignements sur l'enfance et l'adolescence de Fr. Recordon ; il semble bien qu'il franchit presque en jouant les étapes de l'enseignement secondaire.

De 1831 à 1833, nous le retrouvons étudiant en médecine à Heidelberg où il est l'élève préféré de Tiedemann pour l'anatomie et la physiologie, de Chelius, le jeune chirurgien, dont la réputation est déjà européenne, de Buchholt pour la clinique médicale. Il travaille assidûment, sérieusement, car ses ressources sont fort modestes et ne lui permettent pas de prendre part à la joyeuse vie des étudiants.

De Heidelberg, Recordon se rend à Paris où il s'intéresse spécialement à la pratique oculistique du docteur Sichel qui était établi depuis peu. Sichel fut,

¹ Dr MARC DUFOUR : *Le docteur Frédéric Recordon*. Revue médicale de la Suisse romande, 10^e année, 1890.

dans le sens scientifique du mot, un des premiers spécialistes en ophtalmologie. Recordon consacra un temps relativement long à la clinique de Sichel et fut bientôt remarqué par son maître ; d'auditeur, il devint rapidement aide, puis assistant. A son retour à Lausanne, Recordon avait, en ophtalmologie, des connaissances aussi étendues qu'elles pouvaient l'être à cette époque, mais il passa encore deux ans comme interne à l'hôpital cantonal dans le service, à certains égards génial, de Mathias Mayor, le chirurgien renommé d'alors. Dans ce service, Recordon opère avec succès plusieurs cataractes, ce qui était peu fréquent en 1835. En raison de ses conditions matérielles fort modestes, les études du jeune médecin lausannois furent à la fois brèves, solides et intenses.

Recordon passe ensuite deux ans comme médecin intérimaire, entre le docteur Bezencenet et le professeur Lebert, aux bains de Lavey, où on voudrait le retenir ; mais le jeune praticien se sent appelé ailleurs.

En 1837, Recordon s'installe à Lausanne ; sa pratique est d'abord tout à fait générale ; il reçoit jeunes, vieux, citadins et campagnards ; il s'occupe de chirurgie et de médecine interne ; toutefois il s'intéresse surtout à l'ophtalmologie. Frappé des graves conséquences que peut entraîner la perte de la vue, particulièrement lorsque la cécité s'allie à l'indigence, Recordon ouvre un petit dispensaire dans son appartement particulier, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le n° 17 de la rue Saint-Laurent, et recueille quelques malades pauvres atteints de cataracte.

Dans le service du docteur Mayor, il avait acquis cette sûreté de coup d'œil, cette dextérité opératoire

qui, jointes à une douceur et à un sang-froid absolus, conviennent tout spécialement à un oculiste. Recordon, secondé par sa jeune épouse, opérait presque quotidiennement et il vit bientôt sa clientèle s'étendre au loin.

Recordon n'est pas fortuné, et il ne peut, faute de place, recevoir tous ceux qui auraient besoin de ses soins.

Un jour, c'est au cours de l'été 1842, Recordon a le bonheur de trouver à sa consultation une dame lausannoise, M^{lle} Elizabeth-Jane de Cerjat, qui avait été récemment opérée de la cataracte par Chelius. Le professeur de Heidelberg avait parlé très élogieusement à sa cliente du jeune médecin et lui avait recommandé de le consulter à la moindre alerte. Ce n'est pas pour lui demander des soins que M^{lle} de Cerjat rend visite au docteur Recordon ; son cœur déborde de reconnaissance ; elle a mesuré le prix inestimable de la vue recouvrée et elle offre au praticien de l'aider dans sa mission charitable.

ELIZABETH-JANE DE CERJAT.

La famille Cerjat¹ est une des plus anciennes maisons nobles du Pays de Vaud ; on la trouve fixée à Moudon dès 1299. Ses lettres d'armoiries, accordées par l'empereur Sigismond, remontent à l'année 1415. Les Cerjat possédaient les seigneuries de Combremont-le-Petit, de Denezzy, de la Molière, de Syens,

¹ Monographie de la famille de Cerjat.

de Saint-Georges, de Mézières, de Lignerolle, de Bressonnaz, etc. ; ils étaient bourgeois de Grandcour, de Lausanne, de Vevey et de Berne.

Le père d'Elizabeth-Jane, Jean-François-Maximilien de Cerjat, naquit à Moudon en 1729. Très jeune il partit pour l'Angleterre, renonçant aux importantes charges que sa famille détenait depuis plusieurs siècles dans l'administration du Pays de Vaud. A Londres, il rencontra, en 1754, Marguerite-Madeleine Stample, jeune fille de dix-huit ans, orpheline de père, héritière d'une belle fortune, et il l'épousa après s'être fait naturaliser par le Parlement britannique.

Maximilien de Cerjat tenait, par sa mère et par sa femme, à la meilleure société londonienne et fut fréquemment reçu à la cour. Lorsqu'il revint se fixer à Lausanne, vers 1780, il servit de lien entre la noblesse lausannoise et ses hôtes anglais ; on trouve à sa table de la rue de Bourg la société la plus choisie. Dans les fêtes qu'il organise et auxquelles prennent part des princes et des princesses, Maximilien compte surtout sur sa fille Betty pour faire les honneurs de la maison.

Vient la révolution qui jeta dans le désarroi ce cercle brillant. La famille Cerjat perdit tous ses droits féodaux ; de ses vastes domaines, il ne lui resta plus que celui de Valacrest, où se trouvait sa maison seigneuriale, et celui de Bressonnaz avec son auberge.

Maximilien ne prit aucune part aux événements de la révolution ; il mourut à Lausanne en 1802, sans avoir vu le rétablissement de la paix politique dans son pays. Sa femme lui survécut onze ans.

Elizabeth-Jane, la fille cadette de Maximilien, est née à Louth (Lincolnshire), le 2 janvier 1769 ;

tandis que ses frères poursuivaient leur carrière militaire en Angleterre, elle resta, avec sa sœur Sabine, la gardienne du foyer familial de la rue de Bourg et c'est à elles deux que revinrent les propriétés lausannoises de la famille. Très charitables, les deux sœurs consacraient leur vie au soulagement des nombreuses misères qu'elles rencontraient sur leur chemin.

Elizabeth-Jane avait soixante-treize ans lorsqu'elle fit la connaissance du docteur Recordon ; sa fortune était alors fort effritée et, malgré ses généreux désirs, les revenus dont elle pouvait encore disposer eussent été bien insuffisants pour mener à chef la belle œuvre dont nous allons parler et qu'un cœur plus riche que sa bourse lui avait fait concevoir.

Un jour du mois d'octobre 1842, Recordon reçut la visite du pasteur de la paroisse d'Ouchy, Frédéric Espérandieu. Le médecin exposa à son ami son désir de donner une plus grande extension à sa petite clinique et les projets généreux de M^{lle} de Cerjat. « J'ai dans ma paroisse, lui répondit le pasteur, un Anglais très aisé qui s'intéresse beaucoup aux aveugles et qui sera certainement heureux de faire ta connaissance. » Recordon avait entendu parler de cet « Anglais » fort riche, mais il ne le connaissait pas. Se rencontrer avec un tel homme sur le terrain du dévouement et de la charité, c'était, pour le médecin, la réalisation d'un rêve longtemps caressé. L'étincelle avait jailli : Montchoisy, propriété de M^{lle} de Cerjat, est tout proche du Denantou où habite William Haldimand ; le pasteur et l'oculiste ne perdirent point leur temps à discuter.

WILLIAM HALDIMAND

Comme les Cerjat, la famille Haldimand est vaudoise d'origine¹, fixée depuis plusieurs générations à Yverdon. Vers le milieu du XVIII^e siècle, comme bon nombre d'autres, la famille Haldimand est dispersée dans le monde, mais ses membres gardent toujours une attache avec leur patrie où ils passent leur enfance, souvent s'y marient et où ils viennent finir leurs jours. Le grand-père de W. Haldimand fonde à Turin une maison de commerce, tandis que son père crée à Londres un important établissement bancaire. C'est dans cette ville que William naquit le 9 septembre 1784. A peine âgé de seize ans, il entre comme apprenti dans l'établissement paternel, et se met avec ardeur à une besogne que son amour de l'ordre et de la règle lui rend facile.

Ces qualités étaient d'ailleurs héréditaires dans sa famille ; son grand-oncle, Frédéric Haldimand, devint général au service de l'Angleterre où ses talents d'administrateur, autant que sa science d'officier, le firent nommer gouverneur du Canada, puis inspecteur des places et garnisons de l'Amérique anglaise. Sir Fréd. Haldimand, chevalier de l'ordre du Bain, mourut en 1791 à Yverdon, où il s'était retiré peu d'années auparavant.

William Haldimand avait hérité de son père et

¹ WILLIAM DE LA RIVE : *William Haldimand*, Genève, 1863. Deuxième édition, Lausanne, 1944.

de son grand-oncle ses dons d'organisateur et d'administrateur ; il en fit si bien la preuve en travaillant sous les ordres de son père que les grands financiers de la Cité le remarquèrent très vite. En 1809, à peine âgé de vingt-cinq ans, il est nommé membre du Conseil de la Banque d'Angleterre et, en 1820, les électeurs de l'arrondissement d'Ipswich l'envoient siéger à la Chambre des Communes. C'était là une récompense due à son opposition au cours forcé des billets de banque, opposition qui fit abolir cette mesure économique et financière, héritage des guerres napoléoniennes.

Comme homme politique, Haldimand se montra d'une belle et absolue indépendance ; libéral, il votait avec les Whigs, mais toutefois, sans s'inféoder trop étroitement au parti. Un jour, il dit à ses électeurs à ce sujet : « J'ai bien du malheur, Messieurs ; jusqu'à présent, j'ai toujours fait partie de la minorité, même quand j'ai voté avec le ministère, ce qui est arrivé une seule fois ». La politique, d'ailleurs, ne l'attirait guère. Aux élections générales de 1826, la validité de son élection est contestée, ce qui était au moins une coutume fréquente à cette époque. Il abandonne sans regret le Parlement. En 1827, d'accord avec son associé, il liquide ses affaires et, pour des raisons de santé, vient s'installer à Lausanne, dans sa propriété du Denantou, non loin d'Ouchy, où une ruine factice baptisée de son nom, le rappelle encore au souvenir du promeneur ; il avait acquis cette propriété en 1821 et y avait déjà fait plusieurs séjours.

Dès 1828, Haldimand appartient entièrement à la philanthropie et aux œuvres que sa bienfaisance.

éclairée sut créer. « Les gens à leur aise, disait-il à un ami, les oisifs, les riches, ne sont qu'une infime minorité dans ce monde, et pourtant, cette minorité semble se figurer que le monde a été fait pour elle ; il est vrai que, trop souvent les apparences lui ont donné raison. Mais il faut se placer à un autre point de vue », et c'est en se plaçant à cet autre point de vue que W. Haldimand, oisif et riche, travaillait et donnait. Sa propriété du Denantou était ouverte à tous ; le dimanche, les familles du voisinage s'y rencontraient ; les enfants jouaient dans les allées du parc ; Haldimand aimait à les voir courir et se poursuivre et, pour ne pas les troubler, il se montrait le moins possible, laissant à ces petits la saine liberté et la douce illusion du « chez soi » ; il se détournait pour ne point voir, sous ses fenêtres, quelque promeneur indiscret examiner de trop près ses fleurs qu'aucun gardien ne protégeait.

Les visiteurs du Denantou avaient certainement remarqué le beau vieillard qui se promenait sous les ombrages du parc, son vaste front, déjà plissé par l'âge, ses traits fins et doux, amaigris par la souffrance, et qui portait sa couronne de cheveux blancs avec cette sereine majesté que le pinceau de Gleyre a reproduite.

Mais la jeunesse de l'esprit et du cœur étincelait encore dans ses yeux, illuminait son visage altéré par la maladie et semblait rayonner de toute sa personne.

Menant une existence simple et studieuse, correspondant avec nombre d'amis lettrés ou savants que sa bienveillante courtoisie attirait souvent à Lau-

sanne, tel le romancier Charles Dickens, Haldimand considérait posément les hommes et les choses, suivait avec une vive attention les événements extérieurs et s'intéressait à tout. Comme son ami, le Genevois Eynard, il soutient le parti des Grecs insurgés, il applaudit à la Révolution de juillet qui, cependant, devait lui coûter la moitié de sa fortune. Pour cet homme de cœur, un sacrifice d'argent compte à peine : sa bourse est toujours ouverte à qui le prie de soutenir une œuvre digne d'intérêt, de soulager une infortune réelle, de réaliser une idée bienfaisante.

Dans la répartition de ses libéralités, ses talents d'administrateur et d'économiste, disciple de Bentham, règlent sa charité et modèrent les élans de son cœur ; car il pratique la philanthropie et non pas l'aumône ; il met du discernement et de la raison dans sa générosité. Comme le fait remarquer son biographe, William de la Rive : « S'il semble parfois jeter l'argent par les fenêtres, du moins choisit-il la fenêtre ». Il veut le relèvement moral et social de ceux auxquels il tend la main et désire surtout soulager les maux indépendants de la volonté de ceux qui en sont atteints. Facilement ému, naturellement enthousiaste, Haldimand est pris tout entier par la cause qu'il défend et appuie ses convictions autrement que par des vœux stériles. Pour une infortune privée comme pour un objet d'intérêt public, gagner sa sympathie, c'est toujours obtenir son concours, non pas un concours longuement sollicité, péniblement arraché, insuffisant ou mesquin, mais énergique, efficace, complet, accordé avec cette libéralité de l'homme qui, lorsqu'il donne, se donne.

Parce qu'Haldimand est modeste, il s'oublie pour son œuvre ; parce que son but n'a rien de personnel, il ne se trouve retenu par aucune considération accessoire dans la poursuite de ce but ; parce que la passion qui l'entraîne à soulager ou à prévenir une souffrance, à hâter l'avènement d'un progrès ou à se faire le champion d'une cause, à servir un homme ou l'humanité, parce que cette passion est pure de toute arrière-pensée ambitieuse, de tout calcul vaniteux, enfin, parce que cette passion est une passion, il se laisse mener par elle.

Haldimand sait accorder sans humilier, refuser sans blesser. Il est à la fois enthousiaste et réfléchi, homme d'élan et de jugement, généreux jusqu'à paraître prodigue ; il fuit les applaudissements, disposé à voir dans la louange une humiliation pour qui la décerne en même temps qu'une atteinte à l'indépendance de qui la subit ; prompt à briser d'un mot net et décisif le piédestal sur lequel, malgré sa résistance on ne se lasse pas de le hisser ; croyant à la reconnaissance mais se gardant bien d'y compter, enfin, incessamment sollicité à faire le bien pour l'amour du bien, cette noble passion qui avait subjugué son âme.

Qui donc mérita jamais d'être appelé l'ami de l'humanité, sinon l'homme qui consacrait son intelligence et sa fortune au soulagement de toutes les misères qu'on lui signalait, celui qui, pour venir en aide aux autres hommes, regardait non pas à leur position sociale, à leur origine, à leurs opinions politiques ou religieuses, mais uniquement à leurs maux et à leurs besoins réels ?

L'idée première de créer un établissement pour l'instruction des jeunes aveugles eut-elle une origine fortuite ou spontanée, fut-elle suggérée à Haldimand par quelque fait extérieur, par quelque circonstance accidentelle, ou bien fut-elle le produit de ce travail solitaire de la pensée qui, chez les hommes ayant le génie du bien, comme chez les hommes de génie, enfantent les chefs-d'œuvre ? Nous l'ignorons. Deux faits sont certains : d'une part, le père de W. Haldimand, au cours de ses dernières années, avait souffert d'une vue basse et même, les derniers mois, était devenu presque complètement aveugle. D'autre part il est évident que, dans la foule qui venait à lui, Haldimand avait dû mainte fois distinguer spécialement les victimes d'une infirmité d'autant plus cruelle que ceux qui en sont frappés se trouvaient alors entièrement délaissés ; qu'on ne mettait pas à leur portée l'instruction à laquelle leur intelligence intacte les autorisait à prétendre, qu'on ne les préparait à aucune des carrières compatibles avec leur état et leurs aptitudes, et que les consolations du travail et celles de l'étude leur étaient également refusées. Triste situation matérielle, situation morale plus triste encore, surtout dans les campagnes où l'homme est évalué, comme l'est un champ, à ce qu'il rapporte.

Donner aux aveugles une existence laborieuse, voilà la noble ambition d'Haldimand. Quelle qu'en fut la cause immédiate ou lointaine, ce dessein est de ceux dont la cause première est dans le cœur de l'homme qui le forme, le mûrit, l'accomplit, en fait sa préoccupation constante, son occupation quotidienne et le noble intérêt de sa vie.

Haldimand dut certainement exposer son projet à Fr. Espérandieu, pasteur d'Ouchy, et l'on a vu comment ce dernier, rendant visite au docteur Recordon, fut le trait d'union providentiel entre trois volontés dirigées, depuis longtemps, vers le même but, mais que les circonstances de la vie n'avaient point encore mises en présence.

LA FONDATION.

Montchoisy et le Denantou sont voisins l'un de l'autre. Elizabeth-Jane de Cerjat et William Haldimand, tous deux issus de vieilles familles vaudoises, mais Anglais par leur naissance et leur éducation, avaient eu bien des occasions et des raisons de faire connaissance ; cependant il n'est pas certain que, antérieurement à la conversation rapportée plus haut entre le pasteur Espérandieu et le docteur Recordon, ils aient été informés des projets généreux que tous deux caressaient.

Sans tarder, le pasteur et le médecin se sont rendus au Denantou, où Haldimand les a accueillis avec sa courtoisie coutumière. On imagine aisément ce que dut être ce premier entretien : les visiteurs exposent l'objet de leur démarche, ils disent l'intention de M^{lle} de Cerjat de créer un hôpital destiné aux pauvres atteints de maladies des yeux. Quelques mots suffisent, car Haldimand est déjà conquis, le projet de sa distinguée voisine peut être combiné avec celui que, depuis quelques mois, il porte dans son cœur. Une action commune immédiate en faveur des enfants

aveugles susceptibles d'éducation et des malades pauvres est décidée.

Un comité provisoire, composé du docteur Recordon et des pasteurs Espérandieu et Monneron, est formé. Du 7 novembre 1842 au 2 janvier 1843, veille de la signature de l'acte de fondation de l'Asile des aveugles, ce comité tient, au Denantou, cinq séances. Les procès-verbaux, seuls documents écrits que nous possédions de cette période préparatoire, ont été sans doute rédigés par Haldimand lui-même, mais ne sont malheureusement pas signés. Quoique son nom et sa proposition figurent dans le premier procès-verbal, daté du 7 novembre, il semble bien que M^{lle} de Cerjat n'assista jamais aux séances.

Entraîné par Haldimand, qui ne se payait pas de mots ou d'intentions, stimulé par le désir de passer aussi rapidement que possible de l'état de projet à celui de la réalisation, le comité se met au travail avec ardeur, nous dirions même avec une ardeur fébrile : en deux mois, tous les problèmes fondamentaux sont examinés et discutés. Le 7 novembre, Haldimand exprime le vœu que l'on donne tout de suite à l'établissement des proportions suffisantes et que celui-ci comprenne au moins quinze lits pour les malades et quinze lits pour les jeunes aveugles. Le comité discute la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu de louer tout de suite un appartement en ville afin que l'on pût, dans le courant de l'hiver déjà, traiter des malades et éduquer quelques aveugles.

A la mise de fonds de 4000 francs de Suisse offerte par M^{lle} de Cerjat, Haldimand ajoute un capital de 32000 francs, plus une rente annuelle de 3000 francs

à la condition expresse que le comité et la direction s'engagent à rester fidèles aux principes qui seront posés dans le règlement et que le donateur considère comme essentiels, savoir :

que les aveugles seront astreints au travail,

que les Communes ou les protecteurs des aveugles verseront, pour la pension de ceux-ci, une contribution annuelle,

que les malades et les aveugles seront admis sans distinction de culte ou de nationalité cantonale.

Même si son nom n'était pas indiqué, on reconnaîtrait aisément l'auteur des principes énoncés dans le premier procès-verbal. Ils portent trop nettement la marque d'Haldimand et de ses conceptions philanthropiques pour que l'on puisse s'y tromper : relever l'infirme en donnant un intérêt à sa vie, tendre les ressorts de son activité par la nécessité du travail, ne pas l'amollir ou le blesser par une aumône humiliante.

Par la suite, le comité s'avisa que la location d'un appartement ne pouvait être qu'une solution provisoire et que l'institution ne s'y trouverait pas à l'aise ; il décida de demander à l'architecte Wenger, de Lausanne, d'élaborer des plans pour la construction d'un bâtiment spécial pouvant répondre aux divers services que l'on attendait de l'œuvre. Le 28 décembre, le comité fut appelé à se prononcer sur plusieurs projets de construction présentés par l'architecte. Haldimand émit le vœu que le bâtiment fût sous toit pour le 15 juin 1843 et que l'institution pût recevoir ses pensionnaires dès l'automne suivant.

Entre temps, le comité s'enquérail du fonctionnement d'autres institutions pour les aveugles, déjà

existantes ; plusieurs de ses membres se rendaient à Berne et à Zurich pour y étudier sur place l'organisation des deux premiers établissements du genre dans notre pays. Le transfert provisoire de la clinique du docteur Recordon dans un appartement de la place Chauderon, et, où le nombre des lits serait porté de trois à huit, était décidé. Haldimand prenait à sa charge les frais de ce transfert et l'entretien de la clinique en attendant l'ouverture du nouveau bâtiment. Plusieurs emplacements furent examinés par le comité ; celui-ci aurait désiré acheter une parcelle du pré Georgette ; la Municipalité de Lausanne offrit de vendre pour le prix de 400 francs de Suisse l'ouvrier, une vigne de huit ouvriers, appartenant à la Bourse des Pauvres Bourgeois, située entre deux chemins, au lieu dit : les Echelettes, à quelques minutes de la ville, du côté de l'occident. Un avis était inséré dans les trois principaux journaux politiques de Lausanne et dans le *Fédéral* de Genève, annonçant la mise au concours de la place de directeur-instituteur de l'établissement. Enfin, un projet d'acte de fondation était dressé par les soins de Louis Chappuis, notaire à Lausanne, qui, en outre, offrait gratuitement son office pour tout acte qu'il y aurait lieu de faire en faveur de la nouvelle institution. Ce projet, amendé par le comité, fut soumis à l'approbation des fondateurs et devint la charte fondamentale de l'Asile des aveugles de Lausanne. (Voir dans l'appendice, le texte complet.)

L'acte définitif de fondation de l'Asile des aveugles fut passé devant le notaire Louis Chappuis, le 3 janvier 1843 ; la minute de l'acte porte les signatures de

M^{lle} Elizabeth-Jane de Cerjat, de William Haldimand, de deux témoins et du pasteur Frédéric Espérandieu. Ce dernier y figure comme représentant de la personne morale à créer.

L'apport de M^{lle} de Cerjat est de 4000 francs de Suisse ; la donatrice s'engage en outre, une fois l'établissement ouvert, à lui servir une rente annuelle dont elle se réserve de fixer ultérieurement le montant et la durée. L'apport de W. Haldimand est de 48 000 francs de Suisse ; le donateur s'engage en outre, une fois l'établissement ouvert, à lui servir pendant dix ans, une rente annuelle de 3000 francs de Suisse.

Les capitaux donnés devaient être appliqués à l'achat d'un terrain aux abords immédiats de la ville, à la construction et à l'ameublement d'un édifice aménagé de manière à recevoir seize lits pour le traitement des malades et seize enfants aveugles, de l'un et de l'autre sexe, susceptibles d'éducation.

La construction terminée, le solde des capitaux et les rentes promises devaient être affectés à la constitution d'un fonds de dotation et servir à faire marcher l'établissement jusqu'à ce que d'autres ressources aient été trouvées.

Un comité de trois membres était chargé de l'administration de l'Asile et devait rendre compte annuellement de sa gestion à un Conseil général des bienfaiteurs. Les personnes désignées par l'acte de fondation pour former le premier comité administratif furent les pasteurs Monneron et Espérandieu et le docteur Fréd. Recordon. Ce dernier ne devait y figurer qu'à titre temporaire, pour la première année seulement, les fondateurs ayant formé le vœu exprès

que le docteur Recordon acceptât la charge de médecin de l'établissement et cette fonction ayant été estimée incompatible avec celle de membre du comité

Les élèves de l'institut seront assujettis au travail. Une partie du produit de ce travail leur sera allouée à titre de pécule.

Les élèves et les malades admis à l'Asile des aveugles seront tenus au paiement d'une finance fixée par le Comité dans chaque cas particulier ; les parents, les protecteurs ou les communes prendront l'engagement de la payer à l'avance. Le maximum et le minimum de cette finance seront déterminés par un règlement qui arrêtera aussi toutes les autres conditions d'admission.

Ni l'origine étrangère d'un individu, ni sa religion, ne pourront jamais être une cause d'exclusion de l'Asile des aveugles.

Nous trouvons reproduits dans l'acte de fondation les principes posés par Haldimand, et cela sous une forme plus libérale : les mots « nationalité cantonale » et « culte », qui avaient un sens très étroit en 1843, ont été remplacés par les termes beaucoup plus larges d'« origine étrangère » et de « religion ». En outre, après avoir mentionné l'obligation au travail pour les aveugles, les fondateurs ajoutent : une partie du produit de ce travail leur sera allouée à titre de pécule. Ainsi, sans tenir compte des frais généraux forcément très élevés dans une institution de ce genre, tout élève sorti de l'Asile possède un livret d'épargne qui lui permet d'acheter un outillage et de se lancer dans la vie.

Depuis cent ans, l'administration de l'établisse-

ment a scrupuleusement respecté les volontés des fondateurs ; nous aurons l'occasion de revenir sur ce point et de relever plus d'une fois les heureux effets des principes posés par William Haldimand et qui sont tout à l'honneur de sa généreuse clairvoyance.

De la dualité des intentions charitables des fondateurs et du but à la fois thérapeutique et pédagogique poursuivi par l'œuvre est résulté le caractère mixte de l'établissement qui, durant près de trente ans, devait réunir sous un même toit un hôpital ophtalmique et un institut pour les jeunes aveugles, probablement unique en son genre dans le monde. De là vient aussi la dénomination quelque peu impropre qui lui fut donnée d'« Asile des aveugles ». En effet, le terme « asile » éveille plutôt l'idée d'une maison destinée à recevoir des incurables et si, à la rigueur, il peut convenir à un hôpital, il ne correspond pas au but poursuivi par un institut d'éducation. Il est vrai que les diverses sections qui, plus tard, sont venues se grouper autour du noyau primitif et le compléter de façon si admirable, Ateliers, Fondation Dufour, Asiles Recordon et Gabrielle Dufour, quoique formant des personnes juridiques distinctes, justifient mieux l'appellation générique d'Asile des aveugles.

Sans attendre la sanction officielle de l'acte de fondation et la reconnaissance de l'existence légale de l'Asile, qui lui sera accordée par un décret du Grand Conseil du 10 juin 1843, ratifié par le Conseil d'Etat en date du 21 juillet suivant, le Comité est définitivement constitué à partir du 25 février ; il comprend le baron Crud, président, le pasteur Espérandieu, secrétaire, et le pasteur Paul Monneron ; ce dernier

l'avait présidé depuis le 9 février. W. Haldimand et le docteur Recordon assistent aux séances et sont membres consultants, très souvent consultés, sans doute.

La Municipalité de Lausanne, désireuse d'apporter sa contribution à l'édification du bâtiment en cédant le terrain des Echelettes à un prix très bas pour l'époque et de témoigner sa gratitude aux généreux promoteurs de l'œuvre, passe avec le Comité un acte de promesse de vente, sous réserve de ratification par le Conseil communal.

Les fouilles commencent au début de mars et sont activement menées. Des difficultés se présentent : la construction d'une route qui doit prolonger le pont Pichard et passer au midi du terrain des Echelettes est projetée ; une parcelle de la propriété de l'Asile devra probablement être expropriée ; l'emplacement du bâtiment est-il bien choisi ? Néanmoins, la construction est entreprise dès le mois d'avril. Le Comité décide de faire placer dans les fondements une boîte de fer-blanc contenant, sur parchemin, un exemplaire de l'acte de fondation avec les noms des fondateurs. L'entrepreneur de maçonnerie s'est engagé à mettre la maison sous toit pour le 15 septembre ; en réalité, le gros œuvre n'est achevé que dans le courant d'octobre.

Des difficultés surgissent encore avec le maître charpentier, qui semble comprendre en fantaisiste le cahier des charges et ne tient aucun compte des avis de l'architecte. Enfin, avec un an de retard sur l'horaire qu'Haldimand avait prévu, les travaux sont terminés et le 24 juillet 1844, le Comité peut tenir sa première séance à l'Asile.

Comme il arrive souvent lorsqu'on bâtit, les modifications apportées aux plans primitifs en prévision d'agrandissements ultérieurs de l'établissement, l'achat du mobilier, l'aménagement de la cour et de la terrasse, etc., élevèrent la somme des dépenses bien plus haut que les fondateurs n'avaient compté d'abord la porter : elle atteignit 100 000 francs. Mais Haldimand fit à l'institution un nouveau don de 50 000 francs destiné à combler ce découvert.

Le bâtiment, fort bien construit et d'une belle ligne architecturale, présente encore aujourd'hui, à part quelques transformations de détail et l'adjonction de deux ailes, l'aspect extérieur qu'il avait en 1844. Intérieurement, la disposition des locaux était commode, judicieuse, et répondait aux buts que les fondateurs s'étaient assignés ; le sous-sol était réservé aux cuisines et aux dépendances principales, le rez-de-chaussée, surélevé de quelques marches, était occupé par l'hôpital ophtalmique, tandis qu'au premier étage était installé l'institut des jeunes aveugles.

HENRI HIRZEL.

Construire un bâtiment pour l'institution nouvelle, c'est le premier pas à faire et, moyennant des capitaux, il est relativement facile de le franchir ; mais choisir l'homme aux mains de qui l'œuvre serait confiée, voilà le point le plus délicat. Reprendre et continuer une œuvre qui a derrière elle une tradition, un long passé, et lui insuffler un esprit nouveau, n'est

déjà pas chose aisée et demande de celui qui l'entreprend bien des qualités que l'on ne rencontre pas chez le commun des mortels ; mais créer cette œuvre de toutes pièces, créer son esprit, lui donner l'ambiance nécessaire à son développement, transposer dans les faits ce qui n'était jusqu'alors que sur le papier, trouver l'homme capable de faire une famille et un foyer de lumière de ce qui n'était qu'une maison vide et nue, de faire une réalité de ce qui n'était qu'un rêve, voilà un problème qui dut causer aux fondateurs bien des inquiétudes.

L'avis inséré dans les journaux annonçant la mise au concours de la place de directeur de l'établissement et d'instituteur des aveugles, provoqua neuf candidatures. Les procès-verbaux ne révèlent pas les noms des candidats. Le Comité eut la main particulièrement heureuse en choisissant, à l'unanimité, Henri Hirzel, jeune instituteur âgé de vingt-huit ans à peine.

H. Hirzel¹ naquit à Unterwetzikon, dans le canton de Zurich, le 31 octobre 1815. Après avoir suivi les classes primaires de son village natal, il entra au Séminaire de Küssnacht. Il sortit de cet établissement porteur du brevet de capacité pour l'enseignement primaire ; pendant deux ans, il exerça les fonctions d'instituteur dans le canton de Zurich. Puis il vint à Lausanne pour y suivre des cours.

C'était un jeune homme fort intelligent et avide de s'instruire ; il mettait à profit toutes les occasions qui lui étaient offertes de se développer intellectuellement ; les mathématiques et les sciences naturelles

¹ B. VAN MUYDEN : *Henri Hirzel. La Famille*, 1905.

l'attiraient tout spécialement. A Lausanne, Hirzel fit la connaissance d'Alexandre Vinet et de sa femme, qui le recommandèrent chaudement et le mirent en rapport avec W. Haldimand. La lettre ci-dessous, encore inédite, et que nous devons à l'obligeance des descendants d'H. Hirzel, est adressée au pasteur Monneron et a la teneur suivante :

Monsieur et très honoré frère,

J'apprends que vous prendrez part, et probablement dans fort peu de temps, à la nomination du directeur de l'institution pour les aveugles que nous devons aux efforts réunis de la charité et du zèle chrétien. Je ne connais qu'un seul des individus qui se présentent pour remplir cette place ; mais comme j'ai pour lui une estime toute particulière et que je le connais personnellement depuis assez longtemps, je me sens poussé à vous écrire quelques mots à son sujet, ne pouvant, à cause du mauvais état de ma santé, me présenter chez vous. M. Hirzel, du Canton de Zurich, que vous aurez déjà vu, est entré en relation avec moi dans des circonstances qui m'ont fait connaître son ardent amour pour la vérité, l'élévation de son âme et la bonté de son caractère. Seul et sans appui, ou plutôt en dépit des influences les plus contraires, il a cherché la vérité jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, il a heurté jusqu'à ce qu'on lui ait ouvert, et s'il était, déjà avant sa conversion au christianisme, un jeune homme très recommandable par sa moralité, son application au travail, son zèle pour le bien, il est devenu bien plus intéressant depuis que l'Evangile a ouvert devant lui un nouvel horizon. Je puis dire que son influence a été salutare à plusieurs personnes, et je me félicite en particulier des relations d'amitié qu'il a formées avec mon fils. Il s'est beaucoup demandé dans ces derniers temps s'il ne ferait pas des études pour devenir ministre ; mais des raisons qui font honneur à son jugement et à ses sentiments l'ont déterminé à ne point renoncer à la profession d'insti-

tuteur en vue de laquelle il étudie à Lausanne depuis plusieurs années, et qu'il a déjà exercée. Je crois qu'il aurait été un ministre peu ordinaire, je pense qu'il sera un excellent instituteur, par la solidité de ses connaissances, qui sont même assez étendues, la vivacité de son esprit, son éloquence naturelle, et son amour pour les enfants. La pensée de le voir à la tête d'une école d'aveugles ne peut que me sourire beaucoup, car je crois qu'il versera généreusement dans une œuvre de ce genre tous ses talents et toute son âme. J'espère bien, Monsieur et très honoré frère, avoir l'avantage de vous voir bientôt et de vous parler de lui plus en détail ; mais j'ai voulu en attendant vous dire d'une manière générale ce que je pense de lui. Plusieurs personnes à Lausanne connaissent M. Hirzel, et ont la même opinion que moi ; tous ceux qui l'ont connu se sont attachés à lui. Vous sentez bien que je ne réclame point pour lui la préférence sur ses concurrents, dont je ne connais aucun en aucune manière ; sans le mettre au-dessus ni au-dessous de tel autre, je prends seulement la liberté de vous parler de ce jeune homme, non dans son intérêt seulement, mais dans l'intérêt d'une œuvre pour laquelle tous ceux qui aiment le bien doivent faire des vœux.

Agrez, Monsieur et très honoré frère, avec l'hommage de mon respect, l'assurance de mon dévouement très affectueux.

VINET.

Lausanne, 14 février 1843.

C'est de mon propre mouvement et à l'insu de M. Hirzel que j'ai l'honneur de vous écrire.

Heureuse année, année bénie que celle où la Providence réunit dans la même ville deux âmes généreuses, animées de la charité la plus pure, pour fonder une œuvre belle entre toutes, un médecin de grand talent, le premier de la brillante lignée de savants ophtalmologistes dont Lausanne s'honore, et un direc-

teur de qualité exceptionnelle dont les initiatives hardies firent de cette œuvre naissante un établissement qui n'a pas d'équivalent.

Nommé le 2 mars 1843, Hirzel fut aussitôt envoyé à l'Institution des aveugles et des sourds-muets de Zurich pour se former en vue de ses nouvelles fonctions. Après un séjour de neuf mois dans cette école, la plus ancienne de notre pays (1809), aujourd'hui supprimée en tant qu'établissement d'éducation pour les aveugles, il parcourut l'Allemagne, l'Autriche, les Pays-Bas et la France pour y visiter les plus célèbres institutions du genre de celle qu'il allait être appelé à diriger.

Les voyages, pour un homme doué d'un esprit observateur, sont une source féconde d'expériences ; lorsque Hirzel revint à Lausanne, au mois de novembre 1844, pour prendre la direction de l'institut, il avait beaucoup étendu le cercle de ses connaissances et il était fort bien préparé à la mission qui allait lui incomber.

Dans le rapport présenté en 1847, à la première session du Conseil général de l'établissement, le président du Comité de l'Asile, M. Warnéry, s'exprimait en ces termes : « Nous sommes heureux de pouvoir dire que M. Hirzel réunit à un haut degré les qualités d'un bon directeur, et que nous aurions pu trouver bien difficilement ailleurs que chez lui autant de zèle, de persévérance et de dévouement qu'il en faut pour une tâche aussi pénible et souvent aussi ingrate que la sienne ».

Comme directeur, l'activité d'H. Hirzel devait toucher à tous les domaines : il avait la surveillance

générale de l'établissement tout entier, il veillait à la bonne tenue de la maison, réglait les comptes, contrôlait les dépenses, faisait observer les règlements. Il était en outre chargé de la correspondance. Mais sa tâche la plus importante, la plus difficile, et celle dans laquelle il devait surtout se distinguer, était celle de l'éducation des jeunes aveugles.

H. Hirzel fut grandement aidé dans ses lourdes fonctions par W. Haldimand lui-même qui, tant qu'il vécut, prit sa large part des soucis du directeur, l'entoura de ses conseils, s'enquit des besoins de l'établissement et y satisfit très libéralement.

L'Hôpital ophtalmique ouvrit aussi un vaste champ à l'activité de Hirzel. Comme on le verra plus loin, non content d'assurer le bien-être matériel des malades et de leur prodiguer les encouragements que leur état réclamait, le directeur secondait le docteur Recordon pour ses opérations. Grâce à sa vive intelligence, à son sang-froid et à sa remarquable habileté manuelle, il devint un assistant de premier ordre ; il avait si bien pris goût aux travaux de clinique, qu'on a pu lui reprocher dans la suite de s'être laissé distraire par eux de son mandat de directeur.

En 1850 et 1851, Hirzel fit un voyage de neuf mois aux Etats-Unis et en rapporta une précieuse documentation. C'est au retour de ce voyage qu'il se maria. Il trouva dans l'établissement même, en la personne de M^{lle} Elisa Brandt, qui, depuis 1844, y occupait la charge de gouvernante, une femme dévouée et active, une épouse admirable qui le seconda dans ses écrasantes responsabilités et fut, dans les heures pénibles, son meilleur soutien.

Elisa Brandt ¹ naquit le 16 mars 1813, à Cheseaux, où son père était pasteur ; peu d'années après, celui-ci ayant été appelé à desservir la paroisse de Villarzel, la jeune fille vécut dans cette dernière localité jusqu'au jour où, sur la proposition du pasteur Monneron, le Comité de l'Asile unanime lui confia la charge de gouvernante de l'établissement. La jeunesse de la fille du pasteur Brandt fut tout imprégnée de la saine atmosphère du foyer paternel, atmosphère de sagesse, de piété vivante, de travail et de dévouement. Personne n'était mieux préparé que M^{lle} Brandt à remplir auprès des enfants que venait de recevoir l'Asile des aveugles, le rôle d'éducatrice et de mère. Du jour où elle accepta d'assumer cette belle tâche, cette tâche devint sa vie et l'Asile, son univers. Après son mariage, M^{me} Hirzel fut chargée du ménage entier de l'établissement (Institut et Hôpital ophtalmique) et ce ménage était devenu considérable avec les années ; elle continua à le diriger jusqu'au jour de sa retraite, en 1886. Lorsqu'on songe à ce qu'était cette charge, à tous les services qu'elle comportait, au peu de bras qu'elle mettait en mouvement, on demeure confondu devant la somme de travail que réalisait quotidiennement cette incomparable maîtresse de maison qui agissait surtout elle-même, donnait peu d'ordres et ne surchargeait personne. Elle avait la pensée et l'œil à tout, pas une main de domestique ne se mettait aussi aisément, aussi simplement que la sienne à toutes les besognes.

¹ HÉLÈNE GIROUD : *Madame Hirzel*. — « Le Petit Progrès », 1913.
— « La Famille », 1913, p. 265.

Si l'abondance du travail que M^{me} Hirzel accomplissait était surprenante, plus remarquable encore était la manière dont elle s'en acquittait. Son pas tranquille et mesuré, le tintement de son trousseau de clefs, semblaient dire : « Ne précipitons rien, il y a du temps pour chaque chose, tout va bien dans la maison ». Et de fait, dans le double ménage de l'Institut et de l'Hôpital, tout marchait à merveille, en temps voulu et sans le moindre grincement, sans trahir l'effort ni la lassitude. Mais l'activité ménagère de M^{me} Hirzel n'était qu'un aspect de l'action qu'elle exerçait dans la maison. Cette femme si simple dans son maintien, si modeste dans toute son œuvre, était une intelligence d'élite ; elle avait un jugement clair et droit, un esprit fin et cultivé ; ses connaissances étaient solides et nettes ; son excellente mémoire gardait fidèlement ce qu'elle avait enregistré et son robuste bon sens discernait avec justesse la valeur d'une idée ou d'un acte. Elle avait fort bien lu tout ce qu'elle avait lu et elle trouvait encore le temps de se maintenir au courant des idées nouvelles. Elle était donc parfaitement à même de s'intéresser au développement intellectuel des élèves de l'Asile, au milieu desquels elle vivait comme une mère au milieu d'une grande famille.

Quelqu'un a écrit : « M^{me} Hirzel a été une pure incarnation de la bonté ». Ce fut cette bonté sans ostentation, patiente, toujours agissante, toujours sereine et digne, qui fit de cette femme une prédication vivante et réconfortante pour tous ceux qu'atteignait le rayonnement de son âme. Elle fut une chrétienne qui réalisa dans sa plénitude la parole évangélique :

« Aucun de nous ne vit pour soi-même ». Elle vécut pour l'œuvre qu'elle aimait ; elle s'oublia pour les autres et s'effaça pour mieux les servir.

Bien des difficultés, bien des épreuves assombrèrent sa longue vie ; aucune ne l'aigrit ni ne la replia sur elle-même. Elle conserva dans la solitude de sa retraite cette sérénité cordiale, souriante, qui donnait à son intimité tant d'attrance et qui était comme le reflet de cette lumière d'En-haut qui avait orienté toute sa noble et bienfaisante carrière.

M^{me} Hirzel atteignit l'âge vénérable de cent ans ; elle survécut huit ans à son mari, décédé le 27 février 1905. Elle s'éteignit paisiblement, à Lausanne, le 22 avril 1913.

Maintenant que nous avons parlé des origines de l'Asile des aveugles, que nous avons évoqué le souvenir des fondateurs, du premier médecin, du premier directeur et de la première directrice, il est temps de parler de l'œuvre elle-même, de ses divers services, de son développement, de son rayonnement.

L'œuvre si solidement construite par William Haldimand et M^{lle} de Cerjat, fondée sur ce qu'il y a de plus beau, de plus pur, dans les principes évangéliques, la charité, nous allons la voir prospérer, s'enrichir, s'épanouir, au cours du premier siècle de son existence, grâce au patient labeur, à l'esprit de sacrifice, à l'inlassable dévouement de ses médecins dont plusieurs sont devenus des gloires mondiales, grâce à la puissante impulsion qui lui fut donnée par ses directeurs dont les talents restèrent parfois ignorés de ceux qui ne pénétrèrent pas dans la vie intime de l'établissement et ne voient pas les détails de près.

Cette institution qui embrasse toutes les formes de la typhlophilie, depuis l'hôpital où des milliers de malheureux menacés de cécité viennent chercher un soulagement à leurs maux, souvent y trouvent la guérison, jusqu'au patronage des aveugles tardifs rendu possible grâce au magnifique capital légué par le professeur J. Gonin, en passant par l'institut où les jeunes aveugles reçoivent leur formation intellectuelle et professionnelle, par l'imprimerie et la bibliothèque Braille où s'accumulent des trésors, par les ateliers où plusieurs centaines d'aveugles ont trouvé un gagne-pain, par les Asiles Recordon et Gabrielle Dufour où une pension répondant à leurs ressources modestes a été offerte à plusieurs générations d'aveugles adultes, etc., cette institution, aujourd'hui centenaire, est la résultante de multiples collaborations, de concours discrets, même obscurs, qui ont tous contribué à l'édification d'une œuvre d'amour.



CHAPITRE II

L'INSTITUT D'ÉDUCATION DES JEUNES AVEUGLES

LE DIRECTORAT D'HENRI HIRZEL.
1844-1886

Le 20 novembre 1844, sept jeunes aveugles, quatre garçons et trois filles, entraient à l'Institut. Le plus jeune d'entre eux était âgé de six ans et l'aîné de seize ans. C'est avec un effectif aussi réduit que débuta cette modeste école dans laquelle, au cours d'un siècle, près de sept cents aveugles allaient être instruits et éduqués.

L'Institut était primitivement installé au premier étage du bâtiment dont le rez-de-chaussée était occupé par l'Hôpital ophtalmique. Deux grands dortoirs, chacun de huit lits, placés aux deux extrémités du vaste corridor qui les sépare, l'un à l'occident, destiné aux jeunes garçons, l'autre à l'orient, aux jeunes filles, formaient les pièces principales de l'étage. Près du premier se trouvait l'appartement du directeur, près

du second, la chambre de l'une des maîtresses d'ouvrages : des portes de communication avec les dortoirs rendaient la surveillance constante et facile. La salle d'études, la salle d'ouvrages et le réfectoire occupaient le centre de la façade du bâtiment, du côté du lac. Toutes ces pièces sont élevées et très bien appropriées à leur destination. Le soleil et la lumière y pénètrent abondamment.

L'introduction des aveugles dans l'Institut exigeait plus de soins et de circonspection que celle des malades dans l'Hôpital ophtalmique, déjà plus ou moins organisé par la clinique du Dr Recordon. Aussi le Conseil d'administration se proposa-t-il de n'admettre en commençant qu'un petit nombre d'élèves. Dans ce but, et pour mieux assurer son choix, il chargea le directeur Hirzel de visiter tous les aveugles du canton en âge de scolarité, et il résulta de ces recherches que le choix ne pouvait porter que sur vingt et un cas : dix garçons et onze fillettes. Le Comité formula alors les conditions d'admission dans le règlement ci-après, dont certaines dispositions portent bien la marque du temps :

1. — L'état de cécité, ainsi que l'état sanitaire des enfants, sera attesté par un certificat de médecin, qui portera la signature du pasteur de la paroisse, et qui constatera surtout que le récipiendaire n'est point idiot, ni affecté de maladies contagieuses. A leur arrivée, les enfants subiront une seconde visite du médecin de l'Asile.

2. — Les enfants doivent, en entrant, déposer entre les mains du Comité : a) leur certificat de bap-

tême ; *b*) leur acte d'origine ; *c*) l'engagement de paiement de la pension, dont le minimum a été fixé à 80 fr. de Suisse par année. Cet engagement doit être pris par la commune, sauf les cas extraordinaires dont le Comité jugera.

3. — L'admission définitive d'un élève ne pourra cependant avoir lieu qu'après six mois d'épreuve.

4. — Tous les élèves sont tenus d'apporter, à leur entrée dans l'établissement, un trousseau composé au minimum de deux vêtements complets neufs, y compris celui qu'ils portent sur le corps, six chemises neuves, deux paires de bas de laine neufs, quatre paires de bas d'été neufs, six mouchoirs de poche neufs, une casquette neuve pour les garçons et six mouchoirs de cou pour les filles.

5. — La durée du temps accordé aux élèves pour compléter leur éducation, et pour lequel les communes s'engagent à payer la pension, sera généralement de quatre ans, s'ils sont âgés de plus de douze ans, de six ans, s'ils ont plus de dix ans, et de huit ans, s'ils ont plus de six ans.

6. — Chaque élève recevra, à titre de pécule, la cinquième partie du produit de son travail. Ce pécule sera administré par le Comité, et il en sera tenu compte à l'enfant lors de sa sortie légale de l'établissement.

7. — Le vrai bien des élèves pouvant demander que leur séjour dans l'Asile soit prolongé au delà du temps fixé par l'article 5, les parents ou protecteurs pourront demander à l'administration de reculer le terme de leur sortie.

8. — Si un enfant manifestait quelque vice dangereux ou se montrait incorrigible, le Comité se réserve le droit de pouvoir toujours le renvoyer.

Comme on vient de le voir, sept élèves avaient déjà été admis en novembre 1844, et, à la fin de 1846, l'effectif était au complet.

Les seize premiers bénéficiaires de l'œuvre fondée par William Haldimand furent :

Daniel Delessert ; Charles-Ami Baillod ; Jules Mégroz ; Louis Lugeon ; Edouard Meystre ; Gustave-Auguste Guye ; Jean Blanc ; Louis Fontannaz ; Isaline Dutruy ; Louise Bersier ; Marie Thévenaz ; Jenny Baud ; Françoise Chappuis ; Louise Béguin ; Pauline Benoit et Jeanne Pache.

L'éducation des jeunes aveugles était la tâche principale du directeur de l'Asile. Que l'on songe aux multiples difficultés que dut rencontrer Henri Hirzel dans cette maison toute neuve, où n'existaient ni matériel scolaire, ni manuels, où tout était à créer, et l'on restera en admiration devant l'œuvre magnifique réalisée par celui qui avait fait de l'Asile « son idole ». Si grande était sa faculté d'adaptation que, huit ans après avoir débuté dans ces fonctions d'éducateur des aveugles, Hirzel pouvait exposer, dans le rapport de 1852, un programme complet, dont nous donnons les grandes lignes.

Hirzel est persuadé que : dans l'éducation de l'aveugle, non pas seulement du pauvre, mais de l'aveugle en général, le travail manuel est l'une des sources les plus fécondes de développement, même intellectuel. L'idée d'en faire le point de départ dans

la culture de l'aveugle, lui paraît être une idée-mère. Il est donc convaincu que, chez l'aveugle, c'est avant tout l'homme physique qu'il faut développer, et que le secours de l'art doit être soutenu à cet égard. Un établissement de gymnastique et des ateliers dirigés seront donc les premières conditions d'un institut d'éducation pour des jeunes aveugles. L'entendement se développe chez cette classe d'infirmités à peu près comme chez les autres hommes. Ce principe de prédominance dans l'éducation de l'aveugle une fois posé, il s'agit de l'appliquer avec persévérance en toute occasion. Or, ces occasions sont pour lui aussi nombreuses que les petits détails de la vie. L'enfant doué de la vue les apprend et les imite par instinct ; à l'aveugle, il faut les enseigner un à un, par principe, et souvent en luttant, pour le convaincre de leur utilité ou de leur convenance. Dans ces exercices, la science n'est rien, la surveillance et la persistance du maître sont tout, et il n'y a que des personnes douées d'un esprit de suite qui puissent réellement remplir cette tâche. Au point de départ, il faut adopter une méthode différente avec les élèves, d'après leur âge. Depuis neuf ans et au-dessus, Hirzel les développe par le travail manuel ; au-dessous de cet âge, il obtient ce résultat par les leçons de choses.

L'adage populaire « Prie et travaille » est celui d'Hirzel. Pour lui, l'enseignement religieux doit précéder et accompagner tout le reste. Dans l'établissement, la lecture des saintes Ecritures fait partie du culte du matin et du soir. On peut tout particulièrement dire de cet enseignement ce qu'Hirzel dit de l'éducation en général : « C'est quelque chose de simple et

de pratique qui exige peu de théorie, mais beaucoup de soins, peu de préceptes, mais beaucoup d'amour ».

Hirzel donne une très grande importance à l'enseignement des mathématiques, notamment de la géométrie, dans son plan d'éducation. Il s'exprime ainsi à ce sujet : « Plus les figures de géométrie sont grandes, mieux cela vaut, et je crois que de grandes figures sur des planches sont préférables à des impressions en relief sur papier. Les aveugles qui ont ainsi étudié la géométrie possèdent un moyen de comparaison auquel ils ont souvent recours. L'exercice des doigts est un avantage non moins précieux. « Aimez-vous la géométrie ? » demandai-je un jour à un de nos élèves, âgé de treize ans. — « Pas beaucoup. » — « Mais pensez-vous qu'elle vous soit utile à quelque chose ? » — « Oui, à faire tenir droit les montants des paniers. »

De telles paroles illustrent bien l'importance de cet enseignement. Les moyens matériels dont dispose Hirzel pour faciliter à l'aveugle l'étude de la géométrie sont nombreux et pratiques. Il possède une collection considérable de figures, construites avec des planches minces, des baguettes et du fil de fer. Les pyramides, par exemple, ont 37 cm. de hauteur et les sphères jusqu'à 36 cm. de diamètre. Pour marquer les lettres en relief, Hirzel a fait graver un alphabet de cachets, qui produisent un caractère dont la saillie est un biseau, affectant promptement le doigt sans cependant l'émousser, et qui, par conséquent, est facile à lire. La substance employée pour ces lettres est la cire à cacheter.

Aux mathématiques se rattache tout naturellement l'étude de la physique. Hirzel considère cette science

comme étant le complément des leçons sur les objets divers. L'intelligence méditative de l'aveugle ne se contente pas en effet de la surface des choses, il cherche plutôt à en pénétrer la nature intime.

Pour l'enseignement de la géographie, tout un abîme sépare l'aveugle du clairvoyant. Celui-ci embrasse d'un seul regard un panorama, tandis que le premier ne juge que des objets à la portée de sa main et reste étranger à toute idée d'ensemble. Le meilleur moyen d'initier l'aveugle à la géographie est de l'envoyer seul faire des courses de plusieurs lieues, et c'est ce que font les élèves d'Hirzel. Le maître regrette de ne pas avoir à sa disposition un globe terrestre semblable à ceux que possèdent d'autres écoles de l'étranger, et sur lequel les élèves pourraient se rendre compte de la position des différents continents les uns par rapport aux autres. Hirzel va plus loin et affirme que, sans cet auxiliaire, il ne vaut pas la peine d'enseigner à l'aveugle la géographie générale.

Quant à l'étude de l'histoire, l'absence de tout manuel à mettre à la portée de ses élèves, oblige le directeur à la réduire à une simple comparaison entre les menus événements contemporains et les leçons tirées du passé.

On assigne à la musique une place plus ou moins importante dans tous les établissements d'éducation pour les aveugles, et cet art peut devenir une ressource pour un certain nombre d'entre eux. A l'Asile, Hirzel fait enseigner le chant, le piano et l'orgue. Là se borne tout son programme musical, car il se heurte au manque d'un moyen suffisant pour écrire facilement la musique compliquée en caractères tangibles.

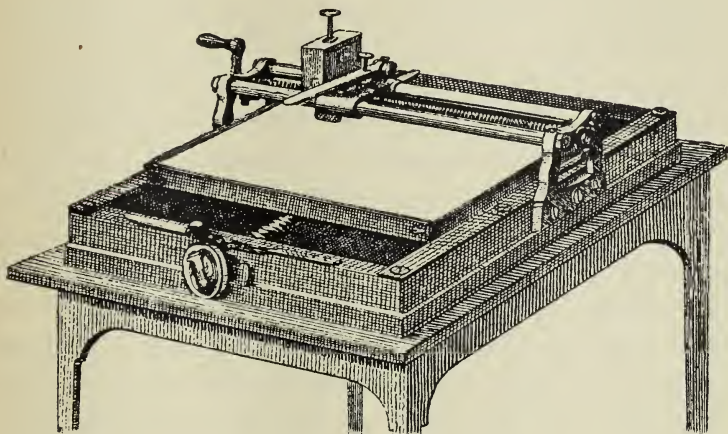
Arrivé à ce point de son exposé, le maître se demande si les matières de son programme ne sont pas déjà trop abondantes et trop compliquées pour une école d'aveugles. Il rappelle ce que disait le Père Girard à ce sujet : « La loi de 1834 sur l'instruction primaire dans le canton de Vaud est excellente ; mais vous ne trouverez ni des hommes capables d'enseigner autant de branches d'étude, ni des élèves capables de les recevoir dans le temps donné ». Il faut ajouter que pour Hirzel, comme pour tous les éducateurs des aveugles à cette époque, le grand obstacle à surmonter était le choix et l'adoption d'un procédé d'écriture et de lecture vraiment pratique.

Depuis le moment où Valentin Haüy, en 1784, conçut l'idée de donner une éducation régulière à l'aveugle, on a cherché un moyen mécanique portable, rapide, simple et peu dispendieux, qui permît à l'aveugle de produire un caractère en relief, lisible pour lui-même et pour tout le monde. Beaucoup d'essais ont été faits, de nombreux appareils ont été inventés. Toute personne s'occupant d'aveugles, si elle a quelque disposition pour la mécanique, se jette presque involontairement dans la voie des inventions. Hirzel lui-même a passé bien des nuits d'insomnie en cherchant à atteindre le but désiré, et il a fait construire successivement deux presses pour imprimer en relief, dont la première a servi de prototype à la seconde.

« Un aveugle bien exercé peut imprimer environ vingt-trois lettres par minute ¹. Près de cent volumes

¹ Voir rapports de l'Asile des aveugles pour les années 1850-1852.

sont sortis de cette petite presse, sans que l'usure ait nui à la régularité de sa marche. Les aveugles les moins adroits peuvent s'en servir. Nos élèves impriment sous dictée ou en copiant les livres de leurs camarades. Ainsi, la lecture, l'orthographe, la ponctuation sont pour eux un sujet de travail et de développement, indépendamment de l'intérêt que leur



Première presse de Hirzel.

inspire le contenu des ouvrages qu'ils impriment. Trois instruments semblables suffisent à nos besoins. Les livres que nos jeunes gens impriment leur appartiennent, comme prix d'encouragement.»

Le second, qui est un perfectionnement du premier, permet à un aveugle exercé d'imprimer en relief jusqu'à trente-sept lettres par minute, et l'apprentissage ne présente aucune difficulté. Le relief se produit avec la régularité propre à un mécanisme.

bien exécuté, et cette précision facilite l'impression d'une musique simple en quatre parties, telle que celle du plain-chant. L'instrument se prête aussi très bien à l'impression de l'algèbre. Cette seconde presse fut exécutée en 1846 et légèrement modifiée deux ans après.

Lors de son voyage en Amérique en 1851, Hirzel découvrit à l'Institut de Boston un système permettant aux aveugles d'écrire au crayon. Il introduisit ce système dans son plan d'éducation. Un carton gaufré, marqué de lignes et d'interlignes, placé sous la feuille de papier, guide le crayon. C'est ainsi que les élèves correspondaient avec leurs parents et qu'ils faisaient leurs exercices de classe dans la langue maternelle.

Pour la première fois, dans le rapport de 1852, Hirzel parle du système Braille. Ce procédé d'écriture est facile à réaliser ; la lecture en est aisée et le système n'exige qu'un appareil fort simple et peu coûteux : une planche rayée avec un cadre pour retenir le papier, une règle percée de rectangles et un poinçon. Cependant, cette invention, réalisée à Paris, n'est employée à cette époque qu'en France et en Belgique. Hirzel l'admet dans son plan d'éducation, mais avec beaucoup de circonspection. A l'instar de tous les éducateurs voyants de ce temps, il craint de rendre encore plus sensible la distance qui sépare déjà l'aveugle du clairvoyant, par une écriture que celui-ci ne peut pas lire sans une étude préliminaire ; ou, pour se servir d'une expression reçue, il craint de rendre « l'aveugle encore plus aveugle ». Voyant l'enthousiasme avec lequel ses élèves se mirent à pratiquer le système Braille et devant les magnifiques résultats que ceux-ci obtenaient dans la rapidité de l'écriture

et de la lecture, il s'inclina et l'alphabet en points saillants fut définitivement adopté à l'Institut de Lausanne à partir de 1858.

Dans tout son plan d'éducation, Hirzel est dominé par cette grande préoccupation : mettre à la portée des doigts de l'aveugle ce qui, pour les enfants clairvoyants, est donné par la gravure. En outre, il est encouragé dans cette voie par les questions que lui adressaient de jeunes aveugles intelligents et auxquels il eût été difficile de répondre autrement que par une démonstration palpable.

Son ancien élève, Ami Baillod, aveugle-né, lui disait notamment : « En étudiant la cosmographie, je pouvais toujours suivre assez facilement les figures que mon professeur me faisait décrire, soit au doigt, soit à l'aide d'une baguette ; mais, lorsqu'au bout de quelques jours, j'essayais de reconstruire ces mêmes figures, j'avais de la peine à me les représenter, tandis que les figures confectionnées en bois ou en métal, que j'avais une fois touchées, se fixaient d'une manière ineffaçable dans ma mémoire ».

Pour répondre à ces préoccupations, Hirzel fit construire, en 1855, un globe terrestre en relief et un planétaire. Ce dernier appareil est formé de deux parties : l'une représente la Terre dans ses différentes positions pendant son mouvement de révolution autour du Soleil ; l'autre reproduit les phases de la Lune.

Voyons maintenant comment ce plan d'éducation est appliqué et, pour cela, évoquons une journée d'étude à l'Institut : en y arrivant à 7 $\frac{1}{2}$ h., nous trouvons déjà les leçons commencées. Les élèves sont divisés en deux classes. Le lundi, la première a une

leçon d'histoire générale ; la seconde une leçon de lecture. A 8 heures, les grands élèves suivent un cours d'harmonie, puis des leçons de lecture et de calcul ; les plus jeunes poursuivent leur étude de lecture, récitation, écriture et grammaire. A 10 heures, après un peu de repos, la classe inférieure se divise en deux groupes qui reçoivent des leçons de calcul et de musique ; tandis que les aînés ont des cours de géographie et de grammaire. A 11 heures, leçon de chant pour tous les élèves. A midi, dîner partagé par M^{me} Hirzel et sa famille, tandis que le directeur prend son repas après celui des malades avec les employés de la maison.

L'après-midi est consacré aux ouvrages manuels, coupé, pour quelques élèves, par des leçons de musique, piano, chant et orgue. Les garçons confectionnent des babouches en lisière, des paillassons, des nattes, des sièges cannés ou paillés, de la vannerie et des ouvrages au tour ; les jeunes filles dévident la laine, filent au rouet, font des travaux au tricot et au crochet.

A quelque heure qu'on entre à l'Institut, on éprouve une vraie satisfaction à voir la tranquillité et l'attention avec laquelle les leçons sont écoutées.

Avec infiniment de raison, Hirzel estime qu'il est nécessaire de récréer les aveugles, c'est-à-dire de chercher à les détendre, à les sortir de leurs préoccupations, à leur accorder des moments de liberté, à rompre la monotonie de leur existence. Pour atteindre ce but, il organisait, les dimanches de pluie, des séances de lecture et de musique ; les autres dimanches, il emmenait les grands élèves dans des promenades de plu-

sieurs lieues qui les conduisaient parfois jusqu'à Morges ou à Moudon. Ces promenades, surtout depuis 1870, époque à laquelle, absorbé par ses autres fonctions de directeur, il avait dû renoncer à presque toute son activité d'instituteur, lui offraient d'excellentes occasions d'entretenir ses élèves de mille sujets intéressants : botanique, visite de châteaux, problèmes de physique, de géographie, de géologie, etc.

En effet, si, pendant les vingt premières années de l'Asile, Hirzel, secondé par ses deux belles-sœurs, M^{lles} Caroline et Marie Brandt, avait assumé presque toutes les charges de l'enseignement général, il avait dû peu à peu faire appel à des auxiliaires, parmi lesquels il faut citer : M^{lles} Rubattel, Centurier, Raymond, les anciens élèves, Ami Baillod et François Valadier.

A partir de 1870, la direction de l'enseignement incombait entièrement à M^{lle} Anna Hirzel, fille aînée du directeur.

Pendant trente-cinq ans, de 1844 à 1879, les leçons de chant et de piano furent données par M^{me} Roux, dont les compétences et le dévouement ont fait maintes fois l'objet d'appréciations fort élogieuses. Elle fut remplacée par M^{lle} Olga Hirzel, puis par M^{lle} Lydia Secretan.

Un petit orgue, construit en 1848, dans la salle d'étude, permit d'introduire à l'Institut l'enseignement de cet instrument et de former de nombreux organistes qui ont fait honneur à l'établissement.

Si Hirzel fut la cheville ouvrière de l'institution, il faut se souvenir que l'Asile des aveugles était avant tout l'œuvre de M^{lle} de Cerjat et de William Haldi-

mand. M^{lle} de Cerjat mourut le 22 août 1847 sans avoir pu assister au développement que son œuvre était appelée à prendre¹. Tant que ses forces le lui permirent, W. Haldimand venait chaque après-midi à cheval à l'Asile et s'informait avec soin des menus détails de son administration. Sur la fin de ses jours, il fut atteint d'une paralysie qui le priva de l'usage des jambes, il n'en continua pas moins ses visites ; presque chaque jour, on voyait son char-de-côté, attelé de deux chevaux blancs, traverser la ville. Menant une existence fort retirée, l'éducation des jeunes aveugles, à laquelle il pourvoyait si libéralement, était devenue son principal intérêt, sa constante préoccupation. Il est difficile de donner une idée de la sollicitude avec laquelle W. Haldimand suivait la marche de l'Asile ; il en était l'âme et le directeur virtuel. Non content de tenir sa main largement ouverte aux malheureux, il payait de sa personne autant que de sa bourse. Partout où il apercevait un progrès, ou une amélioration, soit dans les méthodes pédagogiques, soit dans les procédés mécaniques, il en faisait l'objet d'un examen attentif. Il conseillait et encourageait le directeur ; rien n'était trop petit pour lui dans le domaine de l'éducation.

Fait qui mérite d'être souligné : officiellement, Haldimand ne fit jamais partie du Comité de l'Asile. Mais il assistait à toutes les séances, se tenant modestement dans un angle de la pièce, il suivait attentivement les discussions. Il prenait la parole le dernier, et c'était toujours pour donner des conseils mûrement

¹ B. VAN MUYDEN : *Le Jubilé de l'Asile des aveugles*, 1894.

pesés. Sa présence aux séances n'était pas celle d'un homme, mais bien plutôt celle de l'âme d'une œuvre.

Chaque mois, le Comité faisait le compte des recettes et des dépenses, et le déficit mensuel était réglé par un chèque que William Haldimand fournissait sur son banquier. Lors du décès du généreux philanthrope, le Comité additionna les sommes qu'il avait consacrées à l'Asile et il fut constaté que, tant en frais d'établissement qu'en contributions annuelles, Haldimand avait, dans l'espace de dix-neuf ans, fait une série de dons s'élevant à un total de 578 472 fr. anciens. Lui-même avait fait le compte des besoins de l'œuvre, et estimant qu'en plus des contributions des pensionnaires et des dons reçus d'autre part, un revenu annuel de 25 000 fr. environ était nécessaire pour assurer sa marche à l'avenir, il légua à l'Asile 20 000 livres sterling, soit 500 000 fr.

Le 20 septembre 1862, l'Asile eut le très grand chagrin de perdre son fondateur. Quelle catastrophe !

Le 22 septembre, un service funèbre, présidé par le professeur Berdez, réunit dans la chapelle les amis de l'institution, et grâces furent rendues à Dieu pour tout le bien dont Haldimand avait été l'instrument.

Le lendemain, au cimetière d'Ouchy, le professeur Pidou prononça en termes émus l'éloge de l'homme excellent que Lausanne venait de perdre. Il rappela avant tout l'exquise modestie de ce privilégié de la fortune auquel, selon le mot de Térence, « rien de ce qui est humain n'était étranger » et qui mettait son bonheur dans le soulagement des infortunes de son prochain et son relèvement, tant physique que moral.

Si la mort de Haldimand fut une catastrophe pour l'Asile, elle le fut encore davantage pour Hirzel. Pendant vingt ans, celui-ci s'était adonné à un travail acharné, fiévreux, mais accompli joyeusement, grâce à l'appui réconfortant que lui prêtait fidèlement W. Haldimand. A ces jours heureux allaient en succéder de plus sombres ; la mort de son vénéré protecteur devait apporter un grand changement dans son existence. Tant que vécut W. Haldimand, les préoccupations de toute nature que la direction de l'Asile causait à son directeur étaient partagées par son fidèle ami, et les soucis matériels n'existaient pas.

A partir de 1862, l'Asile des aveugles entre dans une nouvelle phase de son existence. Jusque-là, il avait trouvé en William Haldimand un protecteur tel qu'une institution de bienfaisance en trouve rarement. Grâce au concours à la fois intellectuel et pécuniaire de cet homme d'une rare noblesse de cœur, l'établissement avait pris graduellement une magnifique extension. Mais le revenu du legs de 500 000 fr. fait par son fondateur ne pouvait pas suffire à tous les besoins légitimes de l'institution. Un déficit annuel d'environ 13 000 fr. devait être couvert par des contributions volontaires. C'est pourquoi un appel pressant fut lancé dans toute la Suisse romande, appel auquel le public charitable se fit un point d'honneur de répondre chaleureusement.

Les encouragements que reçurent les Conseils de l'Asile les engagèrent, comme on l'a déjà vu, à séparer l'Institut de l'Hôpital et à construire pour ce dernier un bâtiment spécial. Mais, comme on pouvait le prévoir, l'extension que l'Asile venait de recevoir eut

pour conséquence une augmentation considérable de dépenses, et comme celle-ci ne fut pas immédiatement compensée par une augmentation correspondante de recettes, l'ère des difficultés ne devait pas tarder à s'ouvrir.

En 1878, le découvert fut de 21 827 fr. et le Conseil d'administration poussa un cri d'alarme. Pour surmonter cette crise, une réforme s'imposait. Tant que vécut W. Haldimand, le principe de l'acte de fondation, à teneur duquel les malades admis à l'hôpital étaient astreints au paiement d'une pension, était resté lettre morte ; quant aux élèves, ils payaient une somme modique. En face d'un budget de dépenses qui avait été en moyenne de 47 000 fr. durant les années 1868 à 1873, et qui s'élevait brusquement à 67 000 fr., après la construction d'un nouvel hôpital, les pensions des élèves et des malades ne figuraient que pour une somme de 11 000 fr. Le rentier produisant d'autre part 21 000 fr., la somme à trouver annuellement par des dons était de 35 000 fr. Ce fut alors que le Conseil décida que dorénavant tous les bénéficiaires de l'établissement, sans exception, seraient astreints au paiement d'une pension.

Cette décision parut cruelle à Henri Hirzel : il eût voulu pouvoir, comme à l'âge d'or de l'Asile, recevoir sans autres certificats que leur infirmité tous les malheureux qui se présentaient. Mais le Conseil d'administration en jugea autrement : il conclut avec les communes vaudoises une entente à teneur de laquelle elles paieraient la pension de leurs ressortissants indigents ; des mesures analogues furent prises à l'égard des Confédérés et des étrangers.

Hirzel ne se prêta pas de bonne grâce à ce qu'on lui demandait. Esprit impulsif, homme d'initiative, toujours à la poursuite de quelque idée nouvelle, animé de sentiments généreux, mais autoritaire et supportant difficilement l'exposé d'un point de vue contraire à son opinion, il ne devait pas tarder à entrer en conflit avec le Comité de l'Asile. Il arrivait du reste à un âge où le caractère perd sa souplesse. Un comptable, chargé de la correspondance concernant les admissions dans l'établissement, Louis Chevalley, lui fut alors adjoint, à partir du 1^{er} mars 1882. Ce contrôle lui parut intolérable : il voyait d'un mauvais œil ce secrétaire-comptable, sorte de cerbère, placé là par le Conseil d'administration. La suite montra que cette mesure était nécessaire, car il résulta de l'application stricte du règlement une augmentation de plus de 20 000 fr. dans les recettes de l'Asile.

D'une constitution vigoureuse, Hirzel franchit heureusement le cap de la septantaine. Il était cependant usé par le travail, sa mémoire avait un peu baissé, et il se laissait dominer par ses idées mystiques dont on trouve la trace dans ses rapports annuels au Conseil ; il en résultait au sein de celui-ci des discussions à perte de vue et parfois pénibles.

En 1886, Henri Hirzel comprit que le moment de la retraite était venu pour lui et il donna sa démission. En lui exprimant sa gratitude pour les services éminents qu'il avait rendus, le Conseil de l'Asile lui maintenait son modeste traitement, ce qui n'était que justice, car on peut dire sans exagération que le vénéré directeur avait consumé ses forces en se consacrant tout entier à la cause des aveugles.

Son activité comme directeur de l'Asile avait été de quarante-trois ans. Poursuivie avec un esprit de suite remarquable et un désintéressement absolu, elle laissait après elle des traces durables.

Depuis sa démission, Hirzel vécut dans une profonde retraite, entouré de la vénération de tous ceux qui avaient eu le privilège de connaître ce cœur compatissant et bon, comme de tous ceux pour lesquels il s'était sacrifié. Il mourut le 27 février 1905, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Les hommes passent, mais leurs œuvres subsistent, quand elles ont le bien du prochain pour but. La vie d'Henri Hirzel, si utilement remplie, peut être donnée en exemple. Depuis sa mort, quarante ans se sont écoulés, le silence s'est fait sur lui, mais envisagée à distance, cette nature si généreuse, si riche, si enthousiaste, si chevaleresque, grandit. Ce désintéressement absolu qui lui fait sacrifier sa famille à son œuvre, ce dévouement, cette charité, ce zèle pour le bien public qui le caractérisaient à un si haut degré, apparaissent plus nettement. Ce mot que Hirzel répétait souvent résume sa vie : « L'Asile a été mon idole ».

EDOUARD MEYSTRE.

Parmi les jeunes gens élevés à l'Asile sous le directorat de Henri Hirzel, l'aveugle et sourd-muet Edouard Meystre mérite une mention spéciale. L'éducation de ce triplement infirme illustre de façon éclatante les talents pédagogiques du maître.

Edouard Meystre est né à Lausanne, en 1826,

d'une modeste famille d'artisans. Dès sa première année, la petite vérole lui enleva l'usage complet de l'ouïe. A l'âge de sept ans, il perdit les deux yeux par suite d'un coup de fusil lâché imprudemment, et la cécité, elle aussi, fut complète. Il grandit dans un milieu peu favorable à son développement intellectuel et moral, jusqu'en 1844, année où Hirzel le fit admettre à l'Asile et entreprit son éducation.

Depuis le siècle dernier, l'instruction des aveugles sourds-muets a été faite avec succès dans plusieurs institutions d'Europe et d'Amérique, et chacun des éducateurs a profité des expériences faites par ses prédécesseurs. En 1845, lorsque Hirzel entreprit l'éducation de Meystre, une seule tentative de ce genre avait été faite, en Amérique, où le docteur Hove, directeur de l'institution de Boston, avait commencé, en 1837, celle d'une fillette de huit ans, Laura Bridgeman, qui avait perdu la vue et l'ouïe, à l'âge de deux ans, à la suite de la fièvre scarlatine.

Hirzel se mit à l'œuvre avec la remarquable persévérance qui le caractérisait. Il se dévoua à son élève, et, selon l'expression du rapporteur du Conseil d'administration dans le premier compte rendu présenté par celui-ci au Conseil général : « s'est fait un ami d'un être avec lequel toute communication d'esprit et de pensée paraissait d'abord impossible ». En 1847, Hirzel publia une notice sur Meystre dans la Bibliothèque Universelle de Genève ; il raconta en détail ses expériences et les résultats obtenus dans une monographie intitulée : *Notice sur deux jeunes aveugles sourds-muets* et qui eut l'honneur d'une traduction allemande.

Lors de son entrée à l'Asile, Meystre ne faisait entendre que des sons inarticulés. Deux ans plus tard, il parlait assez distinctement pour se faire comprendre de ceux qui étaient habitués à lui, il apprenait à écrire et à lire et avait acquis une grande habileté dans le travail au tour.

Citons parmi ses travaux, outre quelques objets qui ont figuré en 1851 à l'Exposition de Londres, une étagère de salon à colonnes torsées ; ce dernier genre d'ouvrage est difficile à exécuter, même pour des ouvriers doués de la vue.

Hirzel essaya, dans la suite, de faire donner à Meystre des leçons de sculpture, pour mettre à l'épreuve ses aptitudes et étendre le cercle de ses idées. Les débuts furent difficiles ; mais le résultat de ces leçons, continuées pendant quelques mois, prouva que, s'il avait commencé jeune cet apprentissage, ou s'il y avait consacré tout son temps, il serait devenu dans certaines limites, aussi remarquable comme statuaire qu'il l'avait été comme tourneur.

« Meystre, nous dit Hirzel, peut retenir par cœur jusqu'à deux pages in-octavo, caractères ordinaires, en prose ou en vers, et les réciter de vive voix, d'une manière intelligible. Ce résultat, bien modeste en lui-même, est immense lorsqu'on réfléchit que chaque son a dû être créé par le secours de l'art. A l'aide d'une presse que j'ai inventée essentiellement pour son usage, il est parvenu, au bout de quelques mois, à imprimer environ vingt lettres par minute. Il lit avec peine, parce que le travail du tour émousse son tact. Son écriture au crayon est très lisible. »

M. de Morlot, professeur de géologie à l'Académie de

Lausanne, s'intéressa vivement au développement de Meystre. Il le conduisit plusieurs fois au Musée cantonal d'histoire naturelle, pour lui faire toucher des objets divers, comme le squelette humain, l'ours, le loup, la girafe, l'aigle, le crocodile, des minéraux, etc. Meystre se rendait très vite compte de la nature des objets en le donnant à entendre par des paroles et des gestes très expressifs. La marche de ses investigations était très rationnelle ; il s'orientait d'abord par des attouchements généraux, pour se faire une idée de l'ensemble, puis posait la main sur les membres des animaux et reconnaissait immédiatement les carnassiers à leurs griffes, à leurs dents, les rapaces à leur bec crochu. Il avait compris qu'il fallait ménager les objets et il les touchait avec une extrême délicatesse. En général, il ne manifestait ni surprise ni étonnement bruyants ; un jour, pourtant, il recula épouvanté en poussant un cri aigu. M. de Morlot avait placé devant lui un veau empaillé, à deux têtes. Par une pantomime animée, Meystre expliqua aussitôt que ce devait être un animal très carnassier et demanda s'il avait aussi deux estomacs.

M. de Morlot lui fit visiter aussi le Musée d'antiquités, contenant une riche collection d'objets appartenant aux âges de la pierre et du bronze. Après avoir palpé divers échantillons, Meystre parvint parfaitement à déterminer leur usage et la matière dont ils étaient faits. Quand on lui fit toucher des ossements humains qui portaient des traces de blessures, aucune de celles-ci n'échappa à sa perspicacité. « La vivacité des impressions de Meystre, écrivait le conservateur du musée après cette visite, sa surprise à la révélation

d'un passé sur lequel il a naturellement peu de notions, sa pantomime expressive et son intelligence pour les choses pratiques m'ont vivement intéressé. Beaucoup de visiteurs voient mon cabinet sans en emporter des notions aussi justes qu'il ne l'a fait, et un grand nombre de clairvoyants ne soupçonnent pas ce que l'aveugle sourd et muet a deviné. »

Comment Hirzel s'y prit-il pour instruire et éduquer ce jeune homme dont le caractère indiscipliné et sauvage ne facilitait pas cette tâche, et pour obtenir les résultats remarquables dont sa persévérance fut couronnée ? Pour arriver à cet esprit, sans issue sur le monde extérieur, il fallut d'abord inventer un système de signes exécutés sur les doigts et les paumes des mains et dont Meystre comprit rapidement la signification. Il fallait ensuite recourir au toucher pour lui apprendre à lire et à écrire. A l'aide de caractères mobiles et tangibles, que l'élève sut bientôt distinguer et reconnaître, Hirzel forma des mots qu'il gradua d'après leur longueur, puis il fit palper d'abord un objet, puis les signes qui le représentent. Il commença par le mot « lime ». Deux heures par jour étaient consacrées à ce genre d'exercice. Les progrès rapides que fit l'élève engagèrent le maître à entreprendre la tâche, plus délicate encore, de lui rendre, dans la mesure du possible, l'usage de la parole. « Plaçant une main de Meystre sur ma poitrine, raconte Hirzel, je soufflai contre l'autre, et je lui fis ensuite toucher mon cou pendant que je prononçais la voyelle A et je l'engageais aussi à faire sortir de la poitrine un courant d'air pour faire vibrer la langue. C'est ainsi que j'obtins la première voyelle. Meystre

parvint à prononcer assez nettement les voyelles A et O. »

Pour lui enseigner les autres sons comme : Ai, E, I, OU, U, EU, Hirzel employa quatre prismes de dimensions décroissantes, correspondant à l'ouverture de la bouche prononçant A, et destinés à être tenus entre les dents, puis quatre anneaux d'un diamètre proportionné aux quatre degrés de l'ouverture buccale nécessaires pour produire les sons E, OU, O, U. L'expérience réussit ; mais ce ne fut qu'après beaucoup d'exercices que l'élève parvint à prononcer sans un secours mécanique des sons dont il ne pouvait se faire aucune idée et qui ne différaient pour lui que par le mouvement ascendant ou descendant de la langue, s'exécutant simultanément avec le jeu des lèvres et les vibrations du larynx.

Une fois l'étude des voyelles faite, celle des consonnes présenta moins de difficultés. Le premier mot que Meystre sut articuler distinctement fut celui d'Ami. C'était le prénom d'un de ses condisciples, et chaque fois que Meystre prononçait ce mot, le dit Ami venait lui serrer la main. Meystre observa ce fait avec surprise et finit par comprendre qu'à l'aide de la parole on peut communiquer à distance.

(Le condisciple dont on parle ici n'est autre qu'Ami Baillod, aveugle fort intelligent dont il sera fait mention plus loin.)

Depuis ce moment, Meystre s'adonne avec ardeur aux exercices de la parole, tout heureux de pouvoir appeler ses camarades par leurs noms. Son vocabulaire s'enrichit chaque jour et il put bientôt prononcer, d'une manière relativement distincte, de petites phrases.

La plus grande difficulté était surmontée. Meystre sortit de sa torpeur intellectuelle et acquit une somme de notions et de connaissances tout à fait surprenante. Mais son maître aurait estimé n'avoir accompli qu'une petite partie de la tâche qu'il avait entreprise s'il s'était borné à mettre l'intelligence de son élève en contact avec le monde extérieur. Il écrivait en 1853 : « Mettre en contact intime avec le soleil moral du monde cet être privé de l'ouïe, de la parole et de la vue, voilà l'ardent désir qui m'a toujours soutenu dans cette œuvre de patience. Lorsqu'on a eu le bonheur d'explorer le firmament par de puissants télescopes, ou de sonder par l'ophtalmoscope les merveilles de l'œil vivant, on est saisi d'admiration. Mais j'ai été bien plus profondément frappé en observant, comme au doigt, l'âme de mon élève, je ne dis pas pure et innocente, mais exempte de préjugés. J'ai vu naître dans le cœur de ce jeune homme, comme l'aurore d'un nouveau jour, l'amour et l'admiration pour Jésus-Christ ».

Les premières notions qui lui furent données sur la vie de Jésus le préoccupaient, pour ainsi dire, jour et nuit. Il en parlait à tout son entourage et demandait aux personnes qui visitaient l'établissement si elles connaissaient et aimaient Jésus. La réponse affirmative le réjouissait. Ayant trouvé un jour un livre en relief sur la table, il demanda ce qu'il contenait. On lui répondit que c'était l'histoire de Jésus. Quand on lui dit que ce livre avait été imprimé trois ans auparavant, il nous fit de vifs reproches de l'avoir laissé ignorer si longtemps une histoire qui lui faisait tant de plaisir. Une autre fois il s'informa si sa mère,

morte peu de temps auparavant, avait connu et aimé Jésus, et il témoigna son chagrin de ce qu'elle ne lui en avait jamais parlé.

Enfin, quand on lui apprit que Jésus avait le pouvoir de pardonner aux hommes leurs péchés, et que ce pardon serait aussi pour lui, on vit rouler une larme dans ses yeux détruits.

Lorsque, après la retraite de H. Hirzel, Th. Secretan fut appelé à s'occuper de Meystre, celui-ci commençait à se ressentir des atteintes de l'âge. Il avait perdu le goût du travail, et les varices, mal fréquent chez les vieux tourneurs, lui servaient de prétexte, plus que de raison, pour ne plus travailler. « Il ne m'en a pas moins souvent émerveillé, écrivait le nouveau directeur de l'Asile, par sa sagacité et par le nombre de notions accumulées dans son cerveau si difficilement accessible. Il était, souvent sans que l'on pût bien se rendre compte comment, au courant de tout ce qui se passait dans la maison. Un jour, on y apporte une nouvelle machine à coudre et, quelques heures plus tard, je trouve Meystre occupé à en examiner le mécanisme et le fonctionnement.

» Etant souvent dans l'obligation, ajoute Th. Secretan, de parler en classe à mes jeunes élèves, de machines, appareils, animaux, etc., dont je ne pouvais pas leur faire toucher de modèle ou de spécimen, j'en faisais le dessin au moyen d'épingles piquées sur un coussin ; voulais-je être sûr que ce dessin était intelligible au toucher, je le faisais examiner par Meystre sans lui dire ce qu'il devait représenter. Reconnaissait-il ce que ce dessin représentait, je savais que mon esquisse était réussie. Eh bien, je fus plus d'une fois surpris de

la facilité avec laquelle, après un examen attentif, il trouvait ce que ces esquisses forcément imparfaites devaient représenter, lors même que c'était des objets que bien des voyants n'auraient pas reconnus, tels que, une pompe aspirante ou foulante, une presse hydraulique, un alambic, une machine pneumatique, un morse, etc. »

Finalement, l'oisiveté à laquelle il s'adonnait de plus en plus, fit naître, comme toujours, d'autres défauts. Pour freiner de mauvais penchants, le Conseil d'administration de l'Asile prit la résolution d'éloigner Meystre de Lausanne et de la placer à la campagne où il serait moins exposé à certaines tentations ; en effet, il avait trop souvent l'occasion de se faire inviter par des personnes qui ne savaient pas lui témoigner leur sympathie autrement qu'en lui payant à boire inconsidérément.

Meystre passa les neuf dernières années de sa vie à Denges, près d'Ecublens, chez d'excellents amis qui l'ont admirablement soigné, et où il s'est très vite acclimaté. C'est là qu'il s'est éteint paisiblement, sans maladie, ni souffrances, à l'âge de soixante-treize ans, le 1^{er} mars 1899. Il fut enseveli le 4 mars au cimetière de Montoie. Ainsi disparaissait celui qui, pendant près d'un demi siècle, excita la curiosité et la sympathie de tous les visiteurs de l'Asile et qui fut un témoignage vivant de ce que peuvent réaliser la patience et l'amour d'un éducateur au grand cœur.

LE DIRECTORAT DE THÉODORE SECRETAN
1886-1901.

Pendant la longue période de quarante-deux ans de son directorat, Henri Hirzel avait été le « créateur ». Tous les problèmes concernant l'éducation, la formation professionnelle et le patronage des aveugles avaient été abordés. Plusieurs d'entre eux avaient déjà été résolus de façon très heureuse. D'autres esquissés, attendaient depuis fort longtemps une solution. Après le remueur d'idées qu'avait été Henri Hirzel, il fallait un « réalisateur ».

Le Conseil d'administration fit le choix le plus excellent qu'il pouvait faire en appelant à la tête de l'établissement Théodore Secretan.

Né à La Haye, le 15 novembre 1842, c'est-à-dire au moment où William Haldimand, Elizabeth-Jane de Cerjat et le Dr Recordon jetaient les fondements de l'Asile des aveugles, Théodore-Alexandre Secretan était le fils d'Isaac Secretan, pasteur de l'Eglise Wallonne ; Alexandre Vinet fut son parrain. Il était l'aîné d'une famille de onze enfants au nombre desquels on compte le colonel Edouard Secretan, et Henri Secretan, ancien pasteur de la paroisse de Saint-François.

Théodore Secretan fit, à l'Université de Leyde, d'excellentes études de théologie qu'il poursuivit à Bâle, Heidelberg et Tubingue.

Après avoir exercé le saint ministère, pendant quelques mois à Amsterdam, il fit un séjour en Angleterre où il se maria, le 23 octobre 1866, avec M^{lle} Rose Cooper, de Reading. Rentré au pays et reçu comme pasteur de l'Eglise nationale vaudoise, il fut suffragant à Chardonne et à Mézières, de 1866 à 1869, puis pasteur titulaire de la paroisse de Longirod jusqu'en 1873. Il se fit surtout remarquer par ses préoccupations sociales ; il fut l'initiateur et le fondateur d'une caisse d'épargne populaire destinée aux enfants des écoles et aux domestiques de campagne ; les dépôts y étaient reçus depuis vingt centimes.

En 1873, à l'âge de trente et un ans, Théodore Secretan fut nommé directeur du Collège et de l'Ecole supérieure des jeunes filles, à Aigle, poste qu'il occupa avec distinction pendant treize ans. Grâce à sa culture étendue, il pouvait remplacer tour à tour les divers maîtres lors de leurs absences. Il donna des cours de littérature étrangère destinés au public de la petite cité et, par ses talents, il contribua au magnifique essor des conférences qui lui étaient offertes chaque hiver. Il publia une *Histoire biblique* en deux volumes, résumés plus tard en un seul et qui fut, pendant plusieurs années le manuel officiel dans les écoles publiques du canton de Vaud. Il prit une part très active à la réforme orthographique du français, décidée par la conférence des maîtres secondaires. Il traduisit du hollandais l'ouvrage du professeur J. Cramer, de l'Université de Groningue, intitulé : *Alexandre Vinet, moraliste et apologiste chrétien*.

Théodore Secretan avait quarante-trois ans lorsque, dans l'hiver 1885-1886, avec l'assentiment de

Henri Hirzel, il fut désigné pour recueillir les charges délicates de la direction de l'Asile. Et l'on peut dire que le nouveau directeur réunissait toutes les qualités requises pour remplir à la satisfaction de tous cette importante fonction. Pour suffire à la tâche, pour diriger à la fois un institut, où sont élevés une trentaine d'enfants des deux sexes, un hôpital d'une cinquantaine de lits, un atelier, où travaillent une quinzaine d'ouvriers, et tous les maîtres, contremaîtres, infirmières et domestiques, il fallait en effet un homme énergique, ayant à la fois des talents pédagogiques, des capacités administratives, une culture supérieure, beaucoup de jugement et de dévouement, et, de plus, il fallait que cet homme fût secondé par une femme de cœur.

Le nouveau directeur, qui s'était mis à la disposition du Conseil d'administration à partir du 1^{er} juillet 1886, entra en fonction le 1^{er} octobre et entreprit sa tâche avec entrain. Il avait profité du trimestre d'été pour faire un voyage en France, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, afin de visiter les établissements similaires de celui de Lausanne ; il en rapporta une ample moisson d'observations et d'expériences.

Pendant ce même laps de temps, le Conseil d'administration fit procéder à d'importantes transformations intérieures pour pouvoir loger le directeur avec sa famille dans une partie distincte du bâtiment. Henri Hirzel n'avait eu à sa disposition pour tout appartement qu'une petite pièce, voisine du dortoir des garçons ; le mobilier qu'il avait acquis au cours de quarante-deux ans était dispersé dans tout le bâtiment et ce fut un travail laborieux que de le

séparer de celui de l'Asile, car Hirzel avait été si complètement l'homme de l'œuvre que son bien propre était souvent confondu avec celui de l'établissement.

A la fin de 1886 déjà, Théodore Secretan, dans un rapport adressé au Conseil d'administration, formulait de la manière suivante les principes qui lui paraissaient devoir servir de règle dans l'éducation d'enfants aveugles :

Viser à donner à l'enfant, à mesure qu'il grandit, de solides principes religieux et moraux, seuls propres à le guider dans la vie et à lui donner le courage et les forces nécessaires pour supporter chrétiennement son infortune.

Donner à tous les élèves, dans la mesure du possible, cet enseignement général qui leur communique les connaissances indispensables à tous et correspond à peu près au programme d'une bonne école primaire, en employant pour cela tous les moyens spéciaux d'enseignement à l'usage des aveugles.

Viser à concentrer cet enseignement entre les mains de personnes qui fassent de l'instruction des aveugles leur étude spéciale et qui, vivant avec eux, s'initient, par un contact journalier, à leur vie intérieure et puissent ainsi mettre à profit leurs observations pour le développement de leurs élèves. En d'autres termes, ne recourir que le moins possible à des maîtres et maîtresses externes.

En dehors de l'instruction générale, donner une grande place à l'enseignement manuel, précédé d'une série d'exercices propres à développer le sens du

toucher et l'agilité des doigts, ainsi qu'à cette branche que l'on désigne communément sous le nom de « leçons de choses » destinées à faire connaître aux enfants les objets usuels de la vie et à suppléer, dans la mesure du possible, à l'absence de la vue.

Donner beaucoup de soin au développement physique des élèves.

Choisir, parmi les différentes occupations manuelles qui sont à la portée des aveugles, celle pour laquelle l'élève paraît avoir le plus d'aptitudes et qui paraît lui offrir le plus de chance d'avenir, et le vouer exclusivement à ce genre de travail de manière qu'il parvienne à y déployer la plus grande habileté possible. Ne faire donner un enseignement musical (sauf le chant) qu'à ceux qui manifestent pour la musique des dispositions tout à fait prononcées.

En application de ces principes, les élèves furent répartis en trois classes, plus une classe complémentaire pour les plus avancés. Le directeur prit à sa charge une large part des leçons, de manière à avoir une action directe sur tous les élèves.

L'enseignement ayant été autant que possible concentré aux mains des personnes vivant dans l'établissement et en contact quotidien avec les élèves, cette mesure décida le Conseil d'administration à se priver du concours d'anciens instituteurs et institutrices dévoués, mais qui ne pouvaient pas se consacrer assez exclusivement aux aveugles.

Secretan introduisit dans la troisième classe, celle des plus jeunes, l'enseignement du dessin en relief d'après la méthode fræbelienne. Cet enseignement

est pour les enfants aveugles d'une grande utilité ; il leur donne une idée juste des formes et développe l'adresse de la main.

Le programme scolaire était le suivant :

Troisième classe : travail manuel, histoire sainte, lecture, écriture, récitation, calcul, vocabulaire, leçons de choses, chant.

Seconde classe : travail manuel, chant, histoire sainte, histoire, histoire naturelle, géographie, lecture de musique, solfège, lecture, écriture, grammaire, récitation, calcul, vocabulaire, leçons de choses.

Première classe : travail manuel, chant, instruction religieuse, histoire, histoire naturelle, géographie, écriture de musique, solfège, dictée, lecture, composition, grammaire, analyse, récitation, calcul, allemand.

Après ces trois classes, que les élèves suivent depuis leur entrée dans l'institution jusqu'à l'année dans laquelle ils atteignent l'âge de seize ans, et même une année de plus, si le degré de leur développement l'exige, les jeunes aveugles reçoivent ensuite, dans une classe d'apprentis, un complément d'instruction : littérature française, géométrie, cosmographie, histoire suisse, allemand, instruction civique, chant et gymnastique, jusqu'au moment de leur sortie de l'institut, qui a lieu, dans la règle, à dix-huit ans. Pendant les deux ou trois dernières années de leur séjour, les garçons font un apprentissage régulier dans les ateliers de l'Asile ; les filles se perfectionnent dans les travaux de leur sexe et dans le cannage des chaises, tandis que les élèves qui manifestent des dispositions musi-

cales bien prononcées reçoivent l'enseignement théorique et pratique nécessaire pour les mettre en état de tirer plus tard profit de leurs aptitudes.

Dans son rapport de 1900, le dernier qu'il présenta au Conseil général, Secretan déclare qu'il aurait peu ou rien à changer au programme qu'il avait établi quatorze ans plus tôt ; il lui paraît encore être celui que doit se proposer toute personne qui veut s'occuper de l'éducation de jeunes aveugles. De fait, ce plan d'études, conçu de façon logique et sage, n'a subi que des modifications de détail, sous le directorat de ses successeurs. Seulement, il faut que le directeur d'une institution de jeunes aveugles, établie dans les mêmes conditions que celle de Lausanne, s'attende, en voulant les exécuter, à venir se heurter à de très sérieuses difficultés. La principale est celle de trouver, comme collaborateurs ou collaboratrices, des personnes remplissant les conditions énoncées plus haut et qualifiées pour cette tâche.

Les changements fréquents dans le personnel enseignant sont toujours extrêmement fâcheux. Le nombre des personnes disposées à se vouer à l'instruction des aveugles est excessivement restreint, celles qui possèdent la persévérance et les autres qualités requises sont plus rares encore. En effet, dans presque tous ses rapports, Secretan regrette l'instabilité du personnel de la surveillance et de l'enseignement général. Pas une année sans qu'il y ait eu deux et même trois changements au poste de maître et maîtresse, et l'on comprend les inconvénients que cela comportait, surtout pour la classe des débutants. C'est la raison pour laquelle la troisième classe fut confiée à une ancienne

élève, M^{lle} Maria Fumagalli, qui remplit cette charge dès 1889, et prouva qu'une aveugle est tout à fait qualifiée pour s'occuper de l'éducation de jeunes enfants ayant la même infirmité qu'elle. Il faut d'ailleurs remarquer que, pour les travaux manuels et l'enseignement musical, souvent confiés à des aveugles, le personnel a été beaucoup plus stable puisque Bovet, ancien ouvrier cordonnier devenu aveugle, enseigna, pendant plus de trente ans, aux garçons, la confection des babouches. Il quitta l'établissement en 1895 et fut remplacé par un de ses élèves, Ernest Neyroud, qui, à son tour, allait conserver ce poste pendant plus de trente ans. François Valadier abandonna l'enseignement général, qui lui avait été confié depuis 1862, pour se vouer uniquement à l'enseignement musical, solfège, harmonie et orgue. Après le départ de M^{lle} Lydia Secretan, les leçons de chant et de piano furent assurées, d'abord conjointement par M^{me} C. Dénéréaz, mère de M. Alexandre Dénéréaz, professeur au Conservatoire de Lausanne, et par M^{lle} Louisa Meystre, puis par cette dernière seule.

Dès son entrée en fonction, une des premières préoccupations de Th. Secretan fut de développer l'enseignement de la gymnastique. Plus encore que les voyants, les jeunes aveugles ont besoin d'exercices réguliers et cadencés qui leur assouplissent les membres et les préservent des déformations physiques, résultats de longues heures passées sur les bancs de l'école. Depuis 1870, les leçons de gymnastique étaient données par un maître de la ville, qui venait deux fois par semaine à l'Asile. C'était insuffisant. A la demande du directeur, le Conseil d'administration

engagea en 1887 un sous-maître, logé dans l'établissement même, et qui faisait faire chaque jour aux élèves des exercices de callisthénie et des exercices aux engins.

La salle de gymnastique du Collège Galliard, construite en 1877, fut mise obligeamment à la disposition de l'Asile, mais elle n'était pas spécialement installée pour les besoins des aveugles et pas assez rapprochée pour pouvoir être utilisée autant que cela eût été désirable.

Rappelons que, dans le rapport présenté en 1852, Henri Hirzel disait déjà : « Un établissement de gymnastique et des ateliers bien dirigés sont les premières conditions d'un institut d'éducation pour de jeunes aveugles ».

La question de la construction d'une salle de gymnastique fut de nouveau discutée en 1866, mais sans aboutir à un résultat. Dans le rapport de 1871, le même désir est encore une fois exprimé. L'année 1890 vit enfin la réalisation de ce vœu. Achevée en automne, cette salle servait également de lieu de récréation, lorsque le temps ne permettait pas aux élèves de s'ébattre au grand air.

Frappé de l'insouciance dans laquelle certaines familles tombent à l'égard de leurs enfants aveugles, Th. Secretan ouvrit une enquête dans la Suisse romande pour obtenir des renseignements précis sur le nombre des enfants de nos cinq cantons occidentaux empêchés par leur état de cécité de suivre les écoles ordinaires avec fruit ; il s'adressa, en 1887, aux Départements de l'Instruction publique. Voici les réponses qu'il en reçut :

« Le Département de l'Instruction publique de Fribourg lui fait savoir qu'il y a dans le canton six enfants aveugles, dont un placé à l'Institut de Lausanne. Celui de Neuchâtel l'informe qu'il existe à cette date huit enfants aveugles, de six à dix-huit ans, dont un seul est placé à Lausanne. Le Département vaudois de l'Instruction répond qu'il ne possède aucune statistique sur ce point, mais il ajoute obligeamment qu'il se propose de combler cette lacune et déclare vouloir donner à cet égard des directives aux Commissions scolaires. Le Département du Valais fait une réponse analogue. Quant à celui de Genève, il déclare qu'il ne s'occupe ni de près, ni de loin des enfants aveugles et que tout ce qu'il peut dire c'est qu'à Genève les enfants privés de la vue ne sont pas admis dans les écoles publiques !... » Dès lors le canton de Vaud promulgua, le 9 mai 1889, une nouvelle loi sur l'instruction primaire, où nous lisons, à l'article 2 : « L'instruction des enfants aveugles ou sourds-muets fait l'objet de mesures spéciales ». Dans le canton de Berne, un principe analogue fut introduit dans la législation.

Hélas, il y a souvent loin du principe inscrit dans la loi à son application. Depuis la fondation de l'Asile jusqu'en 1894, le nombre des aveugles reçus dans l'établissement s'élève à 294. Il semble que, durant la même période, les instituts de Berne et de Zurich réunis n'ont pas sensiblement dépassé ce nombre. D'autre part nous constatons que, d'après le recensement fédéral de 1870, le nombre des aveugles, tant enfants qu'adultes, était en Suisse de 2200 environ. Il résulte de la comparaison de ces chiffres que, dans

l'ensemble de la Suisse, plus des trois quarts des aveugles restaient privés d'éducation, en dépit des moyens d'instruction qu'offraient aux familles et aux communes les trois instituts de Zurich, Berne et Lausanne.

Cette constatation, déjà fort triste pour 1894, les deux successeurs de Th. Secretan pourront la faire à leur tour. Malgré les nombreuses lois scolaires introduites depuis cette date, nous ne sommes guère plus avancés qu'il y a cinquante ans.

Il en est de certaines questions comme de certaines épidémies : elles surgissent d'une manière inattendue sur divers points à la fois sans cause appréciable, et sans qu'il y ait eu entente, elles préoccupent les esprits simultanément en divers pays, au moment où il entre dans les voies de la Providence que tel ou tel progrès se réalise. Il en fut ainsi de la question qui préoccupait tous les esprits vers 1895, c'est-à-dire de l'éducation à donner à des enfants non seulement aveugles, mais encore faibles d'esprit ou atteints d'idiotisme plus ou moins prononcé. En 1898, F. Guex, directeur de l'Ecole normale du canton de Vaud, publiait dans la presse lausannoise deux articles intitulés : « L'éducation des enfants dégénérés », dont voici la conclusion :

« Persuadons-nous toujours davantage que plus un être humain est infirme, plus il doit nous intéresser. Nous n'aurons pas perdu notre temps quand bien même nous n'arriverions qu'à modifier l'état physique d'un de ces infortunés et à faire briller une lueur, quelque pâle qu'elle soit, dans un cerveau plongé dans les ténèbres. Certes nous ne sommes plus à Sparte, où l'on précipitait dans l'Eurotas les êtres qui nais-

saient incapables de concourir au bien-être général collectif. Puisque ces enfants doivent vivre, ne faut-il pas que ce soit dans les meilleures conditions possibles de bien-être pour eux et de sécurité pour la société ? »

Ce que l'auteur de ces lignes dit si bien des enfants mentalement faibles, qui ne peuvent pas profiter de l'enseignement donné dans les écoles publiques, dans lesquelles leurs tics, leur faiblesse d'esprit les rendent la risée et les souffre-douleurs de leurs camarades, peut se dire également d'enfants encore plus déshérités, quand leur faiblesse d'esprit se complique de la cécité.

Le sort des enfants faibles d'esprit en général, et celui des aveugles rentrant dans cette catégorie en particulier, préoccupait, entre 1895 et 1900, tous les pédagogues, non seulement en Suisse, mais en France, en Angleterre et ailleurs. En 1896, la Société des Instituteurs suisses, la Société pédagogique de la Suisse romande et la « Società degli amici d'educazione e d'utilità pubblica » du Tessin, adressèrent au Département fédéral de l'Intérieur une pétition demandant un recensement des enfants faibles d'esprit, de ceux qui sont atteints d'infirmités physiques, et de ceux qui sont négligés ou moralement abandonnés. Nous empruntons à cette pétition les passages suivants ; il suffit de remplacer une expression pour qu'elle s'applique aux instituts d'éducation pour aveugles, aussi bien qu'aux écoles publiques primaires.

« L'école primaire (lisons : une institution pour enfants aveugles), vu sa nature et son organisation, ne peut admettre dans son sein que les enfants plus ou moins éducatibles et favoriser leur développement... Quel est le sort de ces enfants qui ont une intelligence

en quelque sorte rudimentaire, non pas toutefois au point qu'ils soient absolument inéduquables ? Combien de ces malheureux qui, tombés à un degré d'idiotie plus ou moins marqué, se trouvent abandonnés à eux-mêmes et vont au-devant d'un avenir qui ne peut être que des plus précaires, si l'on ne se préoccupe de leur sort ! Un grand nombre de ces enfants sont remis aux soins de l'instituteur, sont placés à l'école, quand bien même ils ne peuvent en suivre les leçons et qu'il est impossible de leur vouer toute l'attention, de leur donner tous les soins que réclamerait le développement de leurs pauvres facultés. Et toutefois, il en est beaucoup de ces faibles d'esprit qui sont encore susceptibles d'un certain développement intellectuel et aptes à recevoir une certaine éducation... Or celle-ci réclame infiniment plus de peine et de patience que celle des enfants sains de corps et d'esprit : voilà pourquoi les faibles d'esprit doivent être l'objet de soins particuliers. »

A la suite de cette pétition, le Département fédéral fit, en 1897, une enquête très minutieuse sous forme d'un recensement des enfants en âge de fréquenter l'école et atteints d'infirmités mentales ou physiques, ou négligés et moralement abandonnés. Il s'est trouvé que pour toute la Suisse, 13 155 enfants rentraient dans le cadre de l'enquête, dont 832 pour le canton de Vaud seul. Sur ce nombre de 13 155, il y en avait 71 faibles d'esprit et en même temps affectés d'une infirmité de la vue, ne pouvant pas profiter de l'instruction publique et pour lesquels une admission dans un établissement spécial était demandée.

Th. Secretan écrivait dans le rapport de 1897 :

« Ne fera-t-on rien pour ces enfants-là ? Telle est la question qui s'est posée pour nous d'une manière très positive à l'occasion d'un cas qui s'est présenté dans notre Institut tout récemment. D'après nos statuts, comme c'est le cas également pour d'autres institutions analogues, les enfants idiots sont exclus, et cela doit être. Notre but est de donner à des aveugles une instruction intellectuelle et technique aussi équivalente que possible à celle qu'ils recevraient dans les écoles publiques s'ils étaient voyants, et il ne faut pas en dévier. Tout enfant qui, le cas de cécité réservé, ne serait pas admis dans une école ordinaire n'a pas non plus sa place ici. Or, nous avons un élève qui avait été admis parce que nous avions espéré que, malgré l'état déplorable dans lequel il nous avait été donné, ce qui n'est pas rare, nous pourrions cependant à la longue et à force d'efforts, réussir à le développer. Après cinq ans de patience et d'essais, nous avons dû nous rendre à l'évidence : pour ce qui le concernait, le but de notre institution ne pouvait pas être atteint. Il fallait donc le renvoyer. Mais où ? Pour des motifs d'ordre moral, il ne pouvait être question de le renvoyer dans sa famille ; les institutions pour idiots auxquelles nous nous adressâmes refusèrent de le recevoir à cause de sa cécité, et nous pûmes nous convaincre qu'il n'y avait pas en Suisse un seul établissement auquel nous puissions le remettre. N'y avait-il donc pas moyen, en Suisse même, de remplir la lacune existante dans nos établissements de bienfaisance pourtant déjà très nombreux ? A cette question, notre dévouée institutrice, M^{lle} Maillefer, a répondu avec une certaine audace, qui est loin de

nous déplaîre, en lançant dans le public un appel en faveur de ces enfants doublement déshérités. »

M^{lle} Georgine Maillefer était entrée comme institutrice à l'Asile en 1892. Profitant d'un congé obtenu en 1895, elle fit un séjour de quatre mois en Allemagne au cours duquel elle visita diverses institutions pour les aveugles, notamment celle de Dresde. En Saxe, elle eut l'occasion de voir une section réservée spécialement aux faibles d'esprit. Ce fut le point de départ de sa magnifique vocation et, de retour à Lausanne, son projet d'ouvrir un établissement spécial en faveur des aveugles faibles d'esprit prend corps peu à peu. C'est ainsi qu'en 1897, elle lança l'appel dont parle plus haut Th. Secretan. Cet appel éveilla les premières et précieuses sympathies pour l'œuvre projetée. De plus, elle fit donner une soirée musicale et dramatique à l'Asile, soirée dans laquelle n'ont figuré comme acteurs que les élèves de l'Institut, fiers et heureux de contribuer les premiers à constituer le capital nécessaire à la réalisation d'une entreprise destinée à être utile à des compagnons d'infortune plus déshérités de la nature qu'eux-mêmes. D'autres manifestations du même genre furent organisées en ville et, grâce à ces efforts, un capital de Fr. 3125.30 fut réuni.

En 1899, un comité définitif remplaça le comité d'initiative, constitué l'année précédente, et dont le but avait été de provoquer la création d'un établissement destiné aux enfants à la fois aveugles et faibles d'esprit. A la fin de l'année 1899, M^{lle} Maillefer quittait l'Institut de Lausanne, emmenant avec elle ses deux premiers protégés, pour se consacrer entièrement à l'œuvre admirable qu'elle ouvrit d'abord à Vernand,

puis à Ecublens, enfin à Chailly, où l'institution devint « Le Foyer », que le public connaît bien et qu'il apprécie pour les immenses services rendus.

Th. Secretan fut un infatigable voyageur. Pas un congrès, pas une réunion d'instituteurs des aveugles, soit en France, soit en Allemagne, entre 1886 et 1900, où il ne tînt à se rendre pour enrichir ses connaissances dans le domaine de la typhlophilie et en rapporter une ample moisson d'idées et de renseignements. Dans ces assemblées, Secretan n'allait pas uniquement pour se documenter, il apportait aussi le fruit de ses expériences et, grâce à lui, la réputation de l'œuvre lausannoise s'était étendue très loin.

L'attrait que l'Asile des aveugles de Lausanne et son directeur exerçaient sur l'étranger se manifesta d'une façon toute particulière, en 1894, lors de la célébration du cinquantième anniversaire de l'ouverture de l'Institution. Le 12 septembre de cette année-là, un très grand nombre de délégués et de directeurs d'établissements d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre se rencontrèrent dans la chapelle de l'Asile et exprimèrent leur admiration et leurs félicitations pour l'œuvre accomplie à Lausanne.

La vie quotidienne des pensionnaires de l'Asile est une vie de travail d'une inexorable régularité ; pour l'aveugle, il n'y a aucune de ces mille distractions que la possession de l'organe de la vue procure aux voyants. Et c'était un plaisir pour les personnes qui visitaient la maison de voir avec quel entrain, non seulement le directeur et M^{me} Secretan, mais encore leurs enfants, rivalisaient de zèle pour instruire, égayer et distraire leurs élèves. Avec eux, l'ancienne habi-

tude des promenades fut reprise, et l'on rencontrait souvent aux abords de Lausanne les jeunes aveugles sous la conduite soit de leur directeur, soit de M^{me} Secretan, accompagnés de leurs fils et de leurs filles.

Aux délassements du corps, Th. Secretan sait joindre ceux de l'esprit ; les soirées sont consacrées à des lectures et, tous les quinze jours, durant l'hiver, la chapelle, transformée en salle de conférences, est envahie avec un joyeux empressement par les malades de l'Hôpital, les ouvriers aveugles et les élèves de l'Institut, attirés par quelques productions littéraires et musicales que le directeur s'est ingénié à leur procurer. Ces soirées, tout en étant d'excellentes distractions, sont en même temps, pour les plus avancés des élèves musiciens, de précieuses occasions de s'habituer à se produire en public. Secretan était un lecteur remarquable ; il savait faire vivre ses personnages, variait pour chacun d'eux son timbre de voix et c'était pour les auditeurs une véritable jouissance que d'assister aux lectures faites régulièrement par le directeur, le jeudi et le dimanche soirs. Les aveugles de ce temps-là en parlent encore !...

Secretan était pédagogue par toutes les fibres de son âme. Non seulement il mettait tous ses soins à instruire et à distraire ses élèves, mais sa plus grande préoccupation est surtout de leur faciliter l'entrée dans la vie, problème angoissant pour tout éducateur d'aveugles.

Ce souci constant de sa carrière, nous le trouvons exprimé avec chaleur dans son rapport de 1892 : « Le problème à résoudre dans une institution destinée à

l'éducation d'aveugles, comme nous le concevons, se pose ainsi : rapprocher autant que possible l'aveugle du voyant, en employant les moyens les plus propres à remédier aux conséquences de la cécité ; rendre l'aveugle, autant que possible, indépendant et le mettre en état de remplir un rôle utile dans la société et de subvenir, au moins partiellement, à ses besoins. Ce but ne peut être atteint que par une bonne éducation, tendant à développer harmonieusement toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'enfant. Ce qui prouve qu'il peut être atteint, c'est le nombre relativement grand d'aveugles qui, soit chez nous, soit à l'étranger, se sont créé une position honorable et se sont même distingués. Nous pourrions en citer un grand nombre d'exemples.

» Mais lors même qu'aucun aveugle ne réussirait ou n'aurait réussi à se créer une position indépendante, notre œuvre n'en mériterait pas moins de réveiller un intérêt général. « L'homme ne vivra pas seulement de pain. » A côté de la nourriture du corps, il lui faut celle de l'intelligence et de l'âme, pour qu'il se sente homme et qu'il accomplisse sa destinée ici-bas. La tâche ne consiste pas seulement à fournir à l'aveugle les moyens de gagner complètement ou en partie sa vie ; ce n'est même là, dirai-je, que le petit côté de la question, quoiqu'il ait, sans doute, son importance. Il s'agit d'ouvrir son intelligence aux jouissances de l'esprit, doublement précieuses pour celui à qui son infirmité ferme la source de tant de jouissances ; de développer les belles facultés dont le Créateur a doté son âme, au même degré que celles de toutes ses créatures intelligentes ; de le faire bénéficier de tous les

avantages de l'instruction, que nos lois garantissent, sans distinction, à tous les enfants de notre patrie ; de lui inspirer de l'intérêt pour les événements qui se passent autour de lui et dans le monde en général, et de le mettre à même de les comprendre, de lui inculquer le sentiment de la dignité humaine, pour le sauver ainsi de la dégradation et de l'abjection ; d'ouvrir son cœur à ces sentiments qui ennoblissent l'homme plus que toute autre chose : l'amour du prochain, le patriotisme, la piété ; de l'armer pour le combat de la vie, qui sera pour lui plus difficile que pour d'autres ; de le pénétrer de l'idée que bien loin d'être inutile sur la Terre, il peut, par son activité, sa moralité, sa joyeuse résignation, être une démonstration vivante et éloquente des résultats auxquels peuvent parvenir, sous la bénédiction divine, une volonté forte et une persévérante énergie, même lorsque les conditions de la lutte pour l'existence sont particulièrement défavorables ; de faire naître dans son âme les aspirations élevées, d'y verser le baume des consolations évangéliques et d'y faire luire les glorieuses espérances de l'au-delà, pour le sauver du découragement et du désespoir.

» Et voilà pourquoi nous ne nous lasserons pas d'invoquer l'appui et la collaboration de tous les philanthropes, ainsi que des autorités, jusqu'à ce que nous ayons acquis la certitude qu'il n'y a plus chez nous d'enfants aveugles normalement constitués qui soient privés des bienfaits d'une éducation rationnelle».

Secretan n'était pas purement théoricien ; ses idées, ses aspirations, son amour de la cause des aveugles, il les traduisait par des actes. Trouvait-il

parmi ses élèves un sujet particulièrement doué et auquel l'Institut de Lausanne ne suffisait plus pour en achever la formation professionnelle, il n'hésitait pas à l'envoyer à l'étranger, en France ou en Allemagne, et, malgré la distance, il suivait avec une paternelle affection les progrès et souvent la réussite de ceux en qui il voyait l'élite des aveugles.

Une tâche aussi écrasante que celle de directeur de l'Asile usait visiblement Secretan qui, lorsqu'il se donnait à une œuvre, se donnait entièrement. Les promenades du dimanche après-midi et surtout les lectures à haute voix l'épuisaient. Sa gorge était constamment irritée et, en 1899, il sentit les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. L'année suivante, le mal s'aggrava et peu à peu aboutit à la paralysie de l'œsophage. Espérant que quelques mois de repos rétabliraient sa santé, il sollicita un congé qui lui fut accordé, l'intérim étant assuré par le dévoué pasteur Leyvraz. A son retour en automne, Secretan pensa pouvoir reprendre sa tâche, mais il avait trop présumé de ses forces et il fut contraint, à son grand regret, de remettre sa démission. Il quitta l'Asile à Pâques 1901 et se retira dans le petit hameau de Montoie. C'est là qu'il mourut le 3 juillet 1901 à l'âge de cinquante-neuf ans. M^{me} Secretan lui survécut sept ans, poursuivant l'œuvre charitable à laquelle, pendant quinze ans, elle s'était associée d'esprit et de cœur. Avec son sourire accueillant et sa profonde charité, elle continuait à recevoir les aveugles qui venaient lui confier leurs difficultés et leurs peines et qui savaient trouver auprès d'elle une maternelle compréhension.

Pendant ses années de solitude, Dieu seul sait tout le bien que M^{me} Secretan a encore fait en souvenir de celui qui s'en était allé après une carrière trop brève, mais si bien remplie, et mise toute entière au service du prochain.

LE DIRECTORAT DE MAURICE CONSTANÇON 1901-1929.

Après avoir songé à diverses personnes chaudement recommandées et que l'on disait particulièrement qualifiées pour le poste important de directeur de l'Asile des aveugles, le Conseil d'administration, pour faire un choix plus judicieux, se décida à adresser un appel au public. Douze candidats se présentèrent.

Le 25 janvier 1901, le Conseil d'administration nomma comme directeur de l'Asile M. Maurice Constançon, ainsi que M^{me} Constançon, qui prirent possession de leur poste le 11 avril.

La maladie de Th. Secretan, son départ et sa mort avaient été si brusques et l'établissement était si bien organisé que le changement de titulaire au poste de directeur ne se fit presque pas sentir dans la maison. Les déménageurs, emmenant les meubles de Th. Secretan, se rencontrèrent dans la cour avec ceux qui apportaient le mobilier du nouveau directeur et, le soir même, tout continuait comme si rien ne s'était passé.

Dans le rapport de 1901, M. Constançon raconte de façon pittoresque ses premières impressions : « On prétend à tort ou à raison que la théologie mène à

tout, mais ce qu'on ne dit pas c'est que le chemin soit facile et court ; et chaque jour davantage je me rends compte de tout ce que réclame la tâche que vous m'avez confiée et à laquelle la théologie m'avait fort peu préparé. L'Asile est un petit monde, et pour diriger ce petit monde, le directeur devrait être un homme quasi-universel, bon pédagogue, administrateur avisé, négociant entendu et quelques autres choses encore. C'est vous dire qu'après une année d'expériences, je sens mieux encore qu'aux premiers jours tout ce qui me fait défaut. Entré absolument novice, ignorant le premier mot de l'enseignement spécial des aveugles, j'avoue que durant cette première année je me suis bien plutôt laissé diriger que je n'ai moi-même dirigé. Je me suis consciencieusement efforcé de me laisser vivre de la vie de l'Asile pour la bien connaître, discerner ce qu'elle a de bon, de normal, comme ses lacunes et ses défauts. J'avais à connaître non seulement des choses et une organisation nouvelles, mais ce qui est plus compliqué, des hommes nouveaux, et cette étude, intéressante et nécessaire, n'est l'œuvre ni d'un jour, ni d'un mois, ni même d'une année. Je puis résumer d'un mot mes impressions de cette année : ma tâche, bien que difficile, m'intéresse et je suis heureux de pouvoir m'y consacrer... Si mes débuts ont été relativement faciles, je le dois à la complaisance et à la bienveillance avec lesquelles M. Secretan, malgré ses souffrances, a tenu à me renseigner et à m'initier à l'œuvre qu'il me cédait ».

Issu d'une famille française, fixée à Orbe depuis 1584, M. Maurice Constançon est né à Yverdon, le 10 janvier 1868. Il suivit tout d'abord les classes du

Collège de sa ville natale, puis celles du Collège et du Gymnase cantonal à Lausanne. Il fit ses études de théologie à la Faculté de l'Eglise libre à Lausanne d'où il sortit bachelier. Après un séjour à l'Université de Halle, il occupa divers postes de suffragant, notamment : à Missy (Vaud), Baigts (Basses-Pyrénées) et Raon-L'Etape (Vosges). En 1893, il épousa M^{lle} Jeanne Wanner dont le père fut, pendant de longues années, consul de Suisse au Havre. De retour au pays, M. Maurice Constançon accepta en 1899, les fonctions de pasteur auxiliaire de la paroisse de l'Eglise libre de Nyon, poste qu'il occupait encore lorsque le Conseil d'administration l'appela à la direction de l'Asile des aveugles.

Le directorat de M. Constançon fut pour l'Asile une période de grand développement ; si l'on a beaucoup construit sous sa direction, il se défend cependant d'être atteint de la manie de la construction, de la maladie de la pierre, et ce n'est point pour la gloire d'entasser des moellons, mais bien parce que les besoins se faisaient plus grands, les nécessités plus impérieuses, qu'il fallait y répondre. Ces constructions intéressant surtout les nouvelles divisions de l'établissement, il en sera question dans cette chronique en leurs lieu et place.

Quant à l'Institut son aspect extérieur n'a subi que peu de modifications. En 1900 déjà, pendant la maladie de Secretan, les deux ailes nord avaient été élevées d'un étage pour permettre l'agrandissement des dortoirs. Le perron qui ornait la face sud du bâtiment, devenu inutile depuis que l'accès à la route d'Echalens était fermé, fut supprimé et la porte remplacée

par une fenêtre ; un autre perron a été construit au nord. Mais, à l'intérieur, il y eut de notables changements : le chauffage central fut installé en 1905 ainsi que l'éclairage électrique ; un certain nombre de pièces ont été remises à neuf ; le bureau du comptable, poste occupé jusqu'en 1902 par Louis Chevalley et depuis lors par M. Edouard Morel, fut logé, également en 1905, dans l'aile nord-ouest de la maison, avec une entrée indépendante pour éviter l'incessant va-et-vient, dans les corridors, des malades et des nombreuses personnes qui ont affaire avec le service de caisse.

Deux des classes, la troisième et la seconde, ont été meublées à neuf en 1902, les anciennes tables-armoires qui les encombraient ayant fait place à des meubles plus modernes. Le matériel scolaire, demeuré très primitif, fut considérablement amélioré et augmenté : l'impression de nombreux manuels scolaires a permis de mettre dans les mains des écoliers aveugles presque tous les livres que possèdent leurs camarades voyants ; une magnifique collection d'animaux empaillés, offerte en 1907 par F. Ruchonnet, vint rendre plus attrayantes des leçons de sciences naturelles en permettant aux enfants de toucher et palper les animaux dont on leur parle.

Grâce à des dons spéciaux, les uns après les autres, les misérables pianos d'antan, qu'on n'osait plus appeler des instruments de musique, furent remplacés par de « vrais » pianos sur lesquels on peut faire de la « vraie » musique.

Le petit orgue de la salle d'étude, construit en 1848, fut démoli lors des travaux d'installation du chauffage central. Ses vieux tuyaux, relégués dans un coin

du grenier, servirent pendant bien des années aux élèves qui organisaient des aubades intempestives.

Et, puisque nous parlons instruments, disons encore que l'orgue de la chapelle, donné en 1857 par M^{me} de Rumine, mais qui avait considérablement vieilli sous les efforts combinés du temps et des élèves organistes, fut complètement transformé et qu'un moteur électrique y fut adapté.

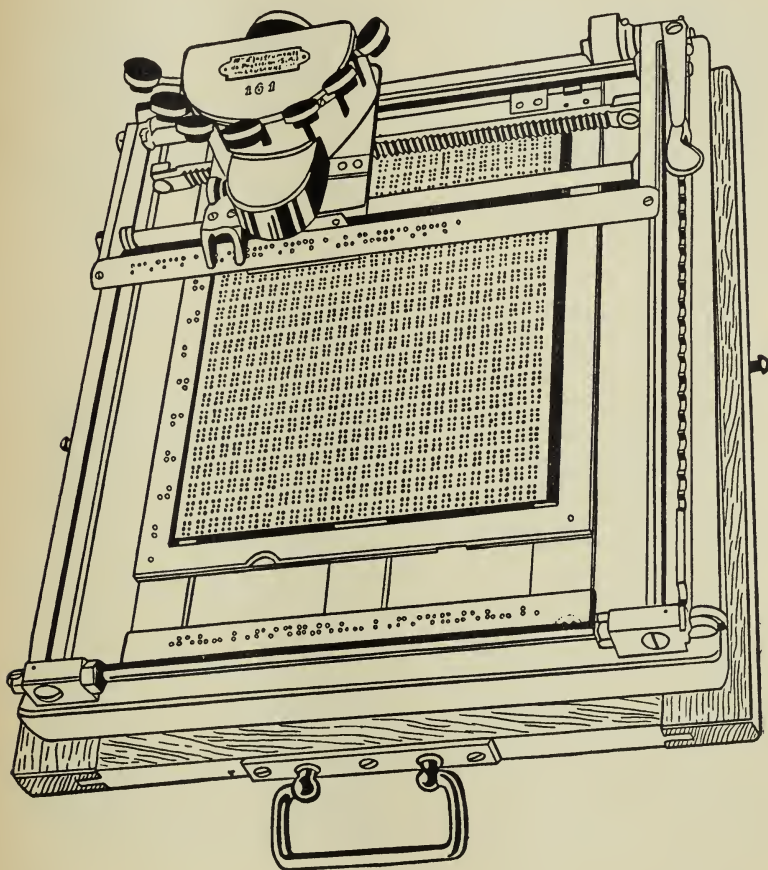
Sans négliger ses fonctions de directeur, M. Constançon, dont les talents de technicien et l'adresse étaient tout à fait remarquables, a établi lui-même de très nombreuses cartes de géographie en relief, celles de la Suisse, de tous les cantons et des continents, permettant ainsi aux aveugles de se rendre compte de la situation des villes, des montagnes, des cours d'eau, des voies ferrées, etc. Ces cartes en bois sont, à notre avis, supérieures aux cartes imprimées sur papier fort et généralement trop chargées de détails, éditées par certaines institutions de l'étranger.

Après de longues recherches, M. Constançon inventa en 1906 une machine à écrire pour les aveugles, ainsi qu'une tablette Braille.

Frappé des inconvénients que présentaient les machines utilisées jusqu'alors, inconvénients résultant tous de l'emploi d'un rouleau pour fixer le papier, Constançon créa une machine d'un type entièrement nouveau dans laquelle le rouleau est supprimé. Grâce à cette disposition, la machine permet l'écriture sur feuilles doubles, alors que les autres machines ne permettent que l'écriture sur feuilles simples ; l'écriture est à interligne, ce qui constitue une notable économie de papier ; l'aveugle, en outre, peut se

relire et se corriger. Enfin tout aveugle ayant manié une tablette Braille peut se servir de cette machine sans apprentissage.

Simple, solide, n'ayant aucun organe particulièrement délicat et ne pesant guère que quatre kilos, cette machine obtint à l'exposition organisée à Paris, en 1909,



Machine à écrire Constançon.

à l'occasion du centenaire de la naissance de Louis Braille, un diplôme de grand prix (la plus haute récompense), ainsi qu'une médaille du centenaire. La machine Constançon avait cependant un inconvénient : son volume la rendait difficilement transportable. Par la suite, M. Constançon chercha à réaliser une machine portative. Pour cela, il revint à l'emploi du rouleau, mais tous les modèles subséquents, quels que soient leurs avantages, n'ont pas fait oublier les mérites du premier modèle, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques exemplaires.

Quant à la tablette Braille, inventée à Lausanne en 1902, elle permet une écriture absolument correcte ; toutefois, elle est un peu moins rapide que la tablette de Paris.

Un mobilier modernisé, un matériel scolaire perfectionné ne suffisent pas pour faire d'enfants aveugles des individus instruits, encore faut-il leur appliquer un programme d'étude répondant à leurs aptitudes. M. Constançon, tout en conservant les principes pédagogiques énoncés par Th. Secretan, se vit obligé d'adapter le programme aux circonstances.

Le public se rend-il compte de ce qu'est et doit être un institut d'éducation pour aveugles ? Il se le représente trop souvent comme une école semblable à toutes les autres, à cette différence près que, les élèves étant aveugles, la façon d'enseigner est différente. Oui, sans doute, les méthodes d'enseignement diffèrent puisqu'il faut que partout le toucher supplée à la vue ; il faut donner tous ses soins à perfectionner, à exercer le sens du toucher qui est essentiel ; il faut particulièrement développer la mémoire, dont l'aveugle



THÉODORE SECRETAN



MAURICE CONSTANÇON



EDOUARD SUBILIA



MME ZWEIFEL-NICOD



SOEUR MADELINE



PROF. DR MARC DUFOUR



LA CONSULTATION EN 1900

fait un plus grand usage que le voyant. Mais ce qui fait des écoles d'aveugles des écoles à part, c'est leur plan d'études.

Sous le rapport de l'instruction, le parallélisme existe, les programmes scolaires de l'Asile suivent d'aussi près que possible celui des écoles primaires ; l'aveugle reçoit les notions nécessaires d'écriture, de lecture, de grammaire, d'histoire, de géographie, d'arithmétique, de sciences naturelles. Si quelques élèves paraissent mieux doués et susceptibles d'un enseignement un peu supérieur, au programme ordinaire s'ajoutent les leçons de littérature, d'allemand, d'algèbre et de géométrie.

A ce programme proprement scolaire, il faut ajouter l'enseignement de la musique, qui fait d'une école d'aveugles un petit conservatoire. Solfège, chant, harmonie, piano, orgue et harmonium, tout autant de matières que laissent de côté les écoles de voyants et qui jouent un rôle important dans l'éducation de l'aveugle musicalement doué.

Mais comme, sauf de rares exceptions, la musique, pas plus que la grammaire, ni l'algèbre, ne peuvent faire vivre un aveugle, il faut donner une place considérable aux travaux manuels, à l'enseignement professionnel qui mettra l'aveugle en possession du métier grâce auquel il pourra vivre modestement.

On comprend alors qu'il ne soit pas facile de mener de front, sans sacrifier l'un à l'autre, ces trois enseignements parallèles. Les journées ne sont pas de quarante-huit heures et les forces d'un enfant ont des limites que l'on ne saurait dépasser sans danger.

Il faudrait pour cela remanier complètement le plan d'études et le programme scolaire. La chose est malaisée, par la simple raison que l'Asile est minuscule et n'a qu'un nombre très restreint d'élèves. Dans les grands instituts, on peut avoir six ou sept classes qui se suivent, chacune complétant et développant l'instruction reçue dans la précédente. Comment avoir six ou sept classes avec une vingtaine d'élèves, chacune ayant son maître ? Il faut donc s'organiser autrement et l'Asile n'en compte que trois. Les élèves passent deux ou trois ans dans chaque classe, où les études suivent un certain cycle. On voit d'ici les grands inconvénients du système et il n'est pas besoin d'être bon pédagogue pour saisir tout ce qu'a de fâcheux semblable organisation. Quand les élèves d'une classe inférieure sont promus dans la supérieure, ils sont naturellement en état d'infériorité vis-à-vis de ceux qui y ont passé un ou deux ans déjà. Par la force même des choses, ils arrêtent le progrès du groupe tout entier. Pour les élèves ordinaires, cet arrêt n'est pas très grave, au contraire, il leur est souvent fort utile de reprendre ce qu'ils ont appris. Mais c'est grand dommage pour les élèves intelligents, qui ont trop nettement le sentiment de piétiner sur place et de perdre leur temps.

A cette difficulté, il faut ajouter encore celle que crée l'admission, fréquente hélas, d'enfants de douze et même quinze ans, des demi-voyants pour la plupart, qui n'ont jamais fréquenté d'écoles, ne savent rien, pas même travailler, et qu'il faut cependant accepter. Il faudrait pour ceux-là une classe spéciale et le directeur de l'Asile est bien obligé de les caser

suivant leur âge et leurs aptitudes dans une des divisions existantes.

Peut-être le système de classes mobiles remédierait-il dans une certaine mesure à ce regrettable état de chose, mais il laisserait intacte la question des demi-voyants. Beaucoup d'instituts ont créé des classes spéciales pour les retardataires et ont éliminé tout simplement les demi-voyants. Cette dernière mesure simplifie les choses, elle est cependant trop radicale.

Tout au long de sa carrière à l'Asile, M. Constançon s'est appliqué à trouver une solution, mais il a toujours eu le sentiment qu'elle serait boiteuse et ne pourrait jamais être qu'un pis-aller.

A maintes reprises, le directeur constate et déplore une baisse dans le niveau intellectuel des élèves. Il écrivit dans le rapport de 1905 : « Nous avons peu de choses à dire sur le développement intellectuel de nos élèves, sinon qu'il est, sauf quelques rares exceptions, lent et laborieux. Nous n'avons aucun élève très intelligent, quelques-uns sont normaux et progressent régulièrement, mais la plupart n'acquièrent que peu à peu le minimum d'instruction qui leur est indispensable.

» Il y a une grande différence entre nos élèves actuels et ceux que l'Asile a eu le privilège d'instruire à ses débuts. Dans les anciens registres, nous voyons figurer, à côté de la majorité des noms, la mention : intelligent, très intelligent, développement rapide ; tandis qu'actuellement, ce sont des mentions toutes différentes que nous sommes obligés d'inscrire. Et pourtant les moyens d'instruction se sont perfectionnés, nos élèves ont mille facilités que n'avaient pas

leurs devanciers. Cette baisse presque continue du niveau des aveugles est due aux grands progrès réalisés en ophtalmologie. On guérit des malades qui, autrefois, étaient condamnés et fournissaient des aveugles dont les facultés intellectuelles étaient intactes. Actuellement, un grand nombre d'aveugles le sont par suite d'affections cérébrales, par dégénérescence, et la cécité n'est qu'une conséquence d'un état général qui influe sur l'intelligence elle-même. Certes, loin de nous la pensée de récriminer contre MM. les docteurs, nous voudrions même n'avoir plus d'élèves du tout : nous signalons un fait que le regretté H. Hirzel avait déjà constaté à la fin de sa longue carrière. »

Ce jugement se justifie certainement pour bien des cas ; mais il nous paraît un peu sévère pour la génération qui fréquentait l'Institut en 1905. L'argument tiré des progrès de la médecine est exact, mais si ces progrès ont pour conséquence une baisse, c'est plutôt dans le nombre des élèves que dans leur qualité. Les mentions mises en regard des noms sont des appréciations personnelles, variables selon l'observateur et le temps. Il y a cent ans, éduquer un aveugle et obtenir un résultat était un fait extraordinaire, tandis que de nos jours la chose est devenue tout à fait commune. D'autre part, aux débuts de l'Asile, le programme scolaire était moins étendu, ce que les élèves apprenaient, faute de manuels, ils l'enregistraient de mémoire et ils le savaient bien. Actuellement, les matières du programme sont beaucoup trop abondantes pour que des enfants puissent les assimiler et peut-être aussi a-t-on un peu trop abandonné les méthodes de mémorisation.

Le jugement de M. Constançon est moins catégorique et semble le fruit d'une expérience plus mûrie lorsque, en 1920, il dit :

« Nous n'avons pas grand chose à dire du travail des élèves, sauf deux ou trois, dont le travail et l'application nous donnent satisfaction, les autres avancent bien, bien lentement. Est-ce paresse ? incapacité ? il y a un peu des deux ; pour un enfant peu doué, le travail intellectuel a peu d'attraits et chaque pas en avant lui coûte plus d'efforts qu'à un enfant normal. Heureusement que, chez quelques-uns, les aptitudes au travail manuel compensent la faiblesse intellectuelle, et ceux-là feront également leur chemin dans le monde. Ils seront privés des satisfactions que donne le savoir, mais ils n'en seront pas plus malheureux pour cela, je dirai même au contraire ; la cécité est plus dure pour l'aveugle intelligent et bien doué que pour les autres, car il a la triste supériorité de sentir quelle entrave est son infirmité et combien de carrières lui sont fermées. »

Si nous ne partageons pas entièrement l'opinion de M. Constançon au sujet de la baisse dans la qualité des élèves, il est certain que, depuis le début de notre siècle, l'effectif des écoliers reçus à l'Institut a considérablement diminué. Pendant toute la période de H. Hirzel, le nombre des élèves s'est toujours maintenu au-dessus de trente. Sous le directorat de Th. Secretan, il oscille autour de trente, avec une légère tendance à la baisse. De 1901 à 1920, l'effectif oscille entre onze et vingt-neuf élèves.

Pourquoi y a-t-il moins d'élèves qu'autrefois à l'Institut ? Tout d'abord parce qu'il se produit ce

que prédisait Marc Dufour : « Le nombre des aveugles normaux ira toujours en diminuant, grâce à la disparition de l'ophtalmie des nouveau-nés et de la petite vérole, et vous verrez davantage d'aveugles anormaux, très retardés ou idiots, qui, outre la cécité, sont atteints de tares physiques et mentales ». Ensuite, à cause des conditions économiques, l'Asile ne reçoit plus comme autrefois les aveugles de la France protestante. Enfin, l'existence, en Suisse, de trois autres établissements scolaires, provoque la dispersion des forces et des élèves. Il y a là un ensemble de faits contre lesquels on ne peut rien.

Mais d'autre part il y avait, et il y a probablement encore, en Suisse romande, des enfants aveugles qui suivent les écoles publiques. Nous ne doutons nullement des capacités pédagogiques des instituteurs qui admettent dans leurs classes un enfant aveugle, mais nous nous permettons de douter de l'efficacité d'un tel enseignement. Comment veut-on qu'un maître, qui a à diriger une classe de trente à quarante enfants, puisse consacrer à l'élève aveugle le temps qu'il faudrait ? Quand on sait tout ce que réclame son instruction comme matériel spécial, livres, cartes, objets d'enseignement, on ne peut s'empêcher de croire que c'est une erreur de vouloir mêler l'enfant aveugle aux enfants voyants. Si, dans tous les pays du monde, on a créé et si l'on entretient à grands frais des écoles spéciales pour les aveugles, c'est que l'expérience a prouvé que seules elles répondent aux besoins de l'aveugle, et les instituteurs seraient bien avisés d'user de leur influence pour engager les parents à placer leurs enfants dans les établissements où ils trouveront

l'enseignement approprié à leur infirmité. Admettons que l'écolier apprenne à lire et à écrire, qu'il puisse, dans une certaine mesure, profiter d'un enseignement purement oral, il lui manquera toujours l'enseignement manuel qui joue un si grand rôle dans les écoles d'aveugles et auquel est consacrée la moitié du temps scolaire. S'il est musicien, comment développera-t-on ses facultés ?

On comprend fort bien qu'il en coûte à des parents de se séparer d'un enfant et surtout d'un enfant infirme, mais quand il s'agit de son bien et de son avenir, l'hésitation n'est pas permise. Il y a des sacrifices qui s'imposent. Plus tard, quand il aura grandi et qu'il réalisera tout ce qui manque à son éducation, ne sera-t-il pas en droit de reprocher à ses parents l'affection bornée qui l'a privé de l'enseignement dont il avait besoin. Puis, comme hélas ! c'est dans l'ordre naturel des choses, si les parents viennent à manquer, que deviendra cet aveugle inapte à apprendre un métier, car les années perdues ne se retrouvent pas ? Il est voué à l'inaction et à la misère.

Quand on entend parler de faits semblables, on appelle de tous ses vœux l'article de la loi scolaire qui rendra obligatoire et gratuite l'instruction des aveugles au même titre que celle des autres enfants, car, on ne le dira jamais assez, ils en ont plus besoin encore que les voyants.

Comme son prédécesseur, M. Constançon se heurte aux grandes difficultés de recrutement du personnel enseignant. L'éducation des aveugles est très spéciale, aussi exige-t-elle une préparation, également très spéciale, des personnes qui veulent s'y consacrer. Or,

cette initiation préalable et nécessaire ne peut, en Suisse, s'acquérir que par la pratique. Il n'existe aucune école où soit enseignée la typhlopédagogie. Les écoles normales ne préparent point leurs élèves à un enseignement aussi particulier.

La question ne se pose pas à Lausanne seulement ; en France, au congrès qui s'est tenu à Paris, en 1909, il a été beaucoup parlé du recrutement des instituteurs pour les établissements d'aveugles. Les représentants de ces derniers au Congrès affirmaient que seul l'aveugle peut enseigner un autre aveugle ; seul il le comprend et sait s'en faire comprendre. Théoriquement, cette affirmation est juste : il est des choses que les voyants ont grand peine à expliquer à un aveugle. Pourquoi ? Est-ce faute de connaître sa psychologie propre, son mode de compréhension ? Peut-être. Mais cela vient aussi souvent de l'aveugle lui-même, auquel il manque un élément essentiel de compréhension : toutes les indications et impressions que fournit la vue et auxquelles ne suppléeront jamais les autres sens, si développés et affinés soient-ils. A l'aveugle, un autre aveugle explique mieux les choses, il le comprend mieux. Rien d'étonnant à cela, l'aveugle ne démontre que ce qu'un aveugle peut percevoir d'une chose ; sa démonstration paraît claire et elle l'est effectivement parce qu'elle ne porte que sur ce qui peut être saisi et compris par un être privé de la vue. D'ailleurs, il serait parfaitement inutile de lui inculquer des notions qui lui seront toujours inaccessibles.

La grande difficulté pour un maître atteint de cécité n'est pas d'obtenir la discipline, mais de sur-

veiller sa classe. Il doit toujours être doublé d'un surveillant clairvoyant, surtout si, comme c'est le cas dans beaucoup d'écoles d'aveugles, les demi-voyants sont admis. Quand on sait combien il faut lutter contre les mauvaises positions, les grimaces, les tics, on se rend vite compte des écueils de l'enseignement confié à des aveugles. Cependant faisons remarquer que cette surveillance ne doit pas seulement s'exercer pendant les heures de classe mais bien tout au long de la journée et surtout pendant les récréations.

L'aveugle peut enseigner, mais à une condition : être, comme le voyant, préparé pour cet enseignement spécial, être un individu instruit, bien plus, un maître capable d'enseigner et un pédagogue. Or, jusqu'à présent, sauf en Angleterre, on n'a rien fait pour les aveugles qui se destinent à l'enseignement. Ceux qui professent le font au petit bonheur et rien n'est mieux fait pour déprécier l'enseignement par l'aveugle que de le confier à un maître qui n'a pas reçu une préparation suffisante.

Il a été émis le vœu, au Congrès de 1909 à Paris, que l'Institution nationale des jeunes aveugles qui, jusque-là, était destinée à la formation de musiciens, élargît son cadre d'activité et fût aussi une école normale d'instituteurs et institutrices pour aveugles ; les personnes, aveugles ou clairvoyantes, qui en auraient la vocation viendraient s'y préparer.

Ce vœu excellent n'a jamais reçu un commencement de réalisation. Sous le directorat de M. Constançon, un certain nombre d'aveugles ont enseigné cependant avec succès. On se souvient que, déjà du

temps de Th. Secretan, la troisième classe avait été confiée à M^{lle} Maria Fumagalli. Celle-ci obtint de très bons résultats, mais dut abandonner son poste en 1909 pour des raisons de santé. A cette époque, il ne se trouvait aucune aveugle capable de reprendre l'enseignement de la petite classe qui fut alors attribué à une institutrice voyante, M^{lle} Vouga. Ce n'est qu'en 1923 que la tradition fut reprise et que la classe des débutants revint à une maîtresse aveugle, M^{lle} Eternod. L'écriture et la lecture Braille sont en effet deux branches de l'enseignement qui paraissent dévolus aux aveugles ; ayant éprouvé par eux-mêmes les difficultés de cette étude, ils sont plus à même qu'un voyant de les faire surmonter à d'autres.

En outre, Paul Ketterer avait une large part de l'enseignement général, français et arithmétique, surtout dans la première classe ; Ernest Neyroud enseignait les travaux manuels aux aînés ; François Valadier donna des leçons d'orgue et d'harmonie jusqu'en 1908 et fut remplacé par un de ses anciens élèves, Albert Harnisch ; les leçons de chant étaient confiées à M^{lles} Porchet et Sandoz.

Dans le personnel clairvoyant, deux maîtresses se sont tout particulièrement distinguées autant par la durée de leur enseignement que par leur dévouement à la cause des aveugles : M^{lle} Louisa Meystre, entrée à l'Asile en 1885, donna des leçons de piano pendant quarante-deux ans, soit jusqu'en 1927, date à laquelle, prenant sa retraite, elle eut la satisfaction de penser que sa classe passait aux mains d'une de ses anciennes élèves, M^{lle} Rose Félix. M^{lle} Meystre mourut en 1934, à l'âge de soixante-quinze ans, laissant à plusieurs

générations le souvenir d'une personne d'élite chez qui la bonté égalait les qualités professionnelles.

M^{lle} Louisa Campart, surveillante pendant deux ans, sous le directorat de Th. Secretan, vint reprendre sa place à l'Asile en 1901, après une absence de deux ans environ. Depuis cette date, jusqu'à la fin de l'année 1941, elle fut chargée de l'enseignement dans la seconde classe ainsi que des travaux manuels pour tous les élèves. L'histoire de ses quarante-deux ans de collaboration se confond avec celle des générations d'élèves qui ont mis à l'épreuve ses talents pédagogiques et reçu l'empreinte de sa généreuse personnalité. Pour eux, M^{lle} Campart a été une mère, dans toute l'acception spirituelle du terme.

Comme son prédécesseur, M. Constançon avait compris que la vie monotone de l'Asile devait être coupée de moments de détente. Aussi ne laissa-t-il échapper aucune occasion de procurer aux pensionnaires de la maison des jouissances littéraires ou musicales : nombreux anniversaires, soirées organisées par les élèves, concerts, conférences données dans la chapelle par des amis clairvoyants. Citons spécialement les séances littéraires organisées par le professeur Cahen et dont le directeur rappelle ainsi le succès : « M. Cahen, désireux de faire quelque chose pour les aveugles, a offert de venir le dimanche après-midi faire des causeries littéraires entremêlées de lectures qui ont été extrêmement appréciées. Encouragé par le succès, M. Cahen a fait mieux, il a recruté une troupe de lecteurs avec la collaboration desquels il est venu, le dimanche après-midi, lire aux aveugles de nombreuses pièces de théâtre, Marivaux, Beau-

marchais, Victor Hugo, Banville, ont fait les frais de ces matinées. Inutile de dire que ces lectures à plusieurs ont procuré aux auditeurs des jouissances rares. Dans la chapelle, sur une estrade dressée devant l'orgue, s'alignaient les lecteurs ; chacun ayant son rôle, la représentation allait son train et, bien qu'il manquât décors, mouvements, tout ce qui fait la joie des yeux au théâtre, l'enthousiasme de l'auditoire s'est toujours maintenu. Grâce à M. Cahen les dimanches après-midi étaient des jours de fête attendus avec impatience. Et, honni soit qui mal y pense, les murs de notre chapelle ont entendu de fameux éclats de rire. Calvin en eut peut-être frémi, mais je crois que Luther eût ri avec nous, et je me range du côté de Luther ».

Mais dans un établissement comme l'Asile, il n'y a pas que des joies et des récréations ; il y a pour le directeur et surtout pour la directrice des soucis quotidiens qui se sont faits plus angoissants encore pendant les quatre ans de guerre.

Debout dès l'aube, d'une main experte et économe, M^{me} Constançon administrait le grand ménage, distribuait les vivres, pourvoyait judicieusement à l'organisation des vastes réserves dans lesquelles il faisait bon puiser lorsque les renchérissements périodiques furent venus.

Déjà peu aisé en temps normal, le rôle de mère nourricière d'un vaste établissement devint un vrai cauchemar pendant les années de guerre. Grâce à la vigilance de la maîtresse de maison, les pensionnaires eurent toujours l'indispensable.

Quelqu'un était-il souffrant, M^{me} Constançon aus-

sitôt devenait la plus attentive des gardes-malades ; on l'a bien vu pendant l'épidémie de grippe en 1918, qui sévit avec une intensité particulière à l'Asile. Vaillamment secondée par sa fille, M^{me} Constançon se multipliait, était partout à la fois, faisait face à tous les besoins.

Les forces humaines ont des limites. Après vingt-huit ans d'une féconde activité consacrée à la cause des aveugles, M. et M^{me} Constançon remirent leur démission et se retirèrent à Lausanne, en avril 1929. M^{me} Constançon y est décédée en juin 1943, emportant avec elle la reconnaissance de tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître et d'apprécier les trésors de bonté qu'elle cachait trop souvent sous un abord un peu réservé.

L'INSTITUT DEPUIS 1929.

Les successeurs de M. et M^{me} Constançon entrèrent en fonction le 1^{er} mai 1929. Après quatre-vingt-cinq ans d'existence, l'établissement recevait son quatrième directeur en la personne de M. le pasteur Edouard Subilia.

Né à Fiez sur Grandson, le 27 juillet 1890, M. E. Subilia est le fils de Charles Subilia, fondateur des asiles pour épileptiques de Lavigny. C'est dire que le nouveau directeur de l'Asile avait de qui tenir. Il fit des études de théologie à Lausanne et à Paris et obtint le grade de licencié en 1913. De 1914 à 1919, il fut pasteur de la paroisse de Granges-Marnand et,

de 1919 à 1929, de celle de Vuillerens sur Morges. Il avait épousé en 1915 M^{lle} L.-A. Dusserre, fille de Charles Dusserre, professeur, directeur de l'établissement fédéral de chimie agricole de Montcalme, à Lausanne.

M. Subilia arrivait à l'Asile bien préparé pour remplir la tâche qui l'attendait. Pendant les quinze années de son ministère, il s'était surtout occupé de jeunesse, en particulier des éclaireurs. Il fut durant douze ans membre du Conseil de la Fédération suisse des éclaireurs.

M. et M^{me} Subilia s'adaptèrent avec rapidité à leurs nouvelles fonctions. L'Asile n'était plus du tout ce qu'il était au début du siècle. A cette époque-là, l'établissement ne comprenait que quatre bâtiments : l'Institut, l'Hôpital, un petit « home » pour femmes et un atelier. En 1929, l'institution s'était beaucoup développée : ses diverses divisions étaient réparties dans cinq immeubles, ce qui laisse à penser que le nombre des pensionnaires et du personnel s'était sensiblement accru, ainsi que les soucis ménagers.

La première remarque que put faire M. Subilia en entrant dans le bâtiment de l'Institut, fut que ce vénérable immeuble, quasi-centenaire, avait subi des ans l'irréparable outrage. Depuis vingt-cinq ans aucun maître d'état n'avait sérieusement porté la main sur lui. En 1930 déjà, l'antique bâtiment était complètement restauré ; de la cave au grenier, tout fut remis à neuf, en particulier les classes qui ont pris une apparence plus avenante.

Peu après, le mobilier scolaire fut complètement modernisé : celui qui visite pour la première fois

l'Institut y cherche en vain quoi que ce soit qui ressemble à du luxe et s'étonne qu'on ait pu y vivre normalement sous un autre régime ; mais celui qui a connu l'état ancien et l'insuffisance des installations, se réjouit de voir le parti qu'on a pu en tirer. Il apprécie l'aspect gai et accueillant des classes, l'atmosphère plus familière des chambres aménagées pour remplacer les vastes dortoirs, ainsi que le caractère simple et pratique des nouvelles toilettes. Un nouveau mobilier scolaire, inspiré par l'exemple d'institutions modernes, a succédé à celui qui était devenu inutilisable. Il consiste en petites tables individuelles, munies d'un rebord et pourvues d'un rayon suffisant pour y glisser au besoin un des plus gros volumes Braille ; les sièges ont été établis spécialement pour assurer une position commode et hygiénique pour l'écriture au poinçon ou à la machine. Ces tables peuvent se prêter à diverses combinaisons ; elles peuvent en particulier être groupées en fer à cheval autour du maître, ce qui facilite la discipline et permet la circulation aisée d'objets à palper.

L'acquisition de nouvelles machines à écrire d'occasion est venue compléter heureusement l'outillage, constitué jusque-là par quelques appareils de divers types abandonnés à l'Asile. Cet enrichissement a permis d'organiser des cours réguliers de dactylographie.

A l'occasion du dixième anniversaire de sa fondation, la Section romande de la Fédération suisse des aveugles a offert à l'école un excellent moulage démontable du torse humain. Ce présent, donné par une association groupant surtout des anciens élèves de

l'établissement, est le gage tangible de leur reconnaissance envers la maison qui les a élevés.

La collection de moulages s'est enrichie encore d'un beau relief de Lausanne, dû au spécialiste connu qu'est l'ingénieur CEhler, d'Aarau ; la collection d'histoire naturelle a reçu du Musée cantonal, par l'entremise du professeur Murisier, plusieurs belles pièces qui la renouvellent heureusement. Un gramophone permet d'illustrer les leçons d'histoire de la musique par des exemples judicieusement choisis.

L'impression d'un grand nombre de manuels récents a rajeuni la méthode d'enseignement en mettant à la disposition des élèves les plus récents ouvrages utilisés dans les collèges officiels.

La plus importante restauration de cette époque fut celle de la chapelle : édifiée en 1856, la chapelle se trouve être, après le bâtiment de l'Institut, la plus ancienne construction de l'Asile. M^{me} de Polier ayant mis 25 000 fr. à la disposition de l'établissement dans le but de construire un atelier pour les aveugles sortis de l'école, M. W. Haldimand y ajouta les 75 000 fr. nécessaires, tout en s'effaçant derrière la généreuse amie qui en avait conçu le projet.

Celle-ci mourut avant d'avoir vu s'achever la construction. Les cultes qui se faisaient jusque-là dans la salle d'études de l'Institut, commencèrent à y être célébrés par un pasteur de Lausanne, une annexe permettant d'entreposer les travaux et l'outillage lorsque l'atelier se transformait en salle de réunion. Jusqu'à l'édification du temple de Saint-Paul, ces services religieux, auxquels le public aimait à participer, furent pour l'Asile l'occasion d'un contact précieux



DR AUGUSTE DUFOUR



PROF. DR JULES GONIN



LE DR MARC DUFOUR ET SES COLLABORATEURS



UNE OPÉRATION EN 1911



UNE OPÉRATION EN 1930

avec la population lausannoise. En 1857, on y plaça les orgues, don de M^{me} de Rumine. Ce vieil instrument de quatorze jeux, construit par l'Allemand Samuel Ruff, et restauré à plusieurs reprises, pas toujours judicieusement, a joué un certain rôle dans l'histoire musicale du pays. Parmi les voyants, comme parmi les aveugles, nombreux sont les organistes de talent qui se formèrent la main et l'oreille sur cet instrument. En offrant des possibilités de travail et une suprême jouissance de l'esprit à plusieurs générations de musiciens, l'ancien orgue a bien réalisé l'espérance que fondait sur lui le premier directeur de l'Asile déclarant à la donatrice : « Quiconque connaît les aveugles... comprendra que l'établissement d'un orgue dans notre nouveau bâtiment n'est pas un simple objet de luxe, mais une chose vraiment utile et désirable ». Ces mêmes considérations, qui n'ont rien perdu de leur force, ont engagé les personnes responsables de la bonne marche de l'établissement en 1933, à rendre aux aveugles l'usage de cette part importante de leur patrimoine en ordonnant la reconstruction de cet instrument, malgré la dépense considérable qui devait en résulter. La complète réussite de cette rénovation fait honneur à la maison Kuhn, de Männedorf, qui l'a réalisée sous la direction aussi compétente que désintéressée de M. François Demierre, organiste à Vevey.

La réfection de l'orgue coïncida avec la restauration de la chapelle. Le déplacement de l'instrument a eu l'heureux effet de dégager la troisième grande verrière de la chapelle et, après démolition de la galerie latérale, de rendre à la salle son équilibre en établis-

sant le couloir central dans l'axe de la chaire. Une simple croix la surmonte, symbole émouvant de l'esprit qui doit inspirer toute l'institution. Sur le côté nord, la ligne sobre et harmonieuse des tuyaux de la « Montre », dans le prolongement de la paroi, constitue la façade des nouvelles orgues, dont les sommiers et les autres tuyaux remplissent une grande niche, créée sur les anciens locaux annexes. La console fait seule saillie dans la chapelle. Le recul du podium permet de disposer de deux rangées de bancs de plus, tandis que la création d'une vaste tribune, en gradins, offre un supplément de plus de cinquante places, toutes très confortables. Les boiseries, d'un ton chaud, s'harmonisent très heureusement avec la couleur des parois. Des lampes diffusent une douce lumière indirecte, dont l'intensité peut être réglée à volonté. Grâce à un subside de l'Amicale des sourds de Lausanne et du Comité central suisse de la Société pour la lutte contre les effets de la surdité, il a été possible d'installer un certain nombre d'écouteurs réglables. Aucun luxe, aucune fioriture, ne déparent l'élégante distinction de l'ensemble conçu par M. G. Perrier, architecte.

La nouvelle chapelle, agrandie et restaurée, fut inaugurée le 11 juin 1934. Une assistance particulièrement imposante réussit à trouver place dans le sanctuaire où, selon le désir formel des donateurs, se déroula une cérémonie de dédicace très sobre et toute à la gloire de Dieu. Après une partie liturgique et une prière de M. le pasteur Delessert, M. Subilia prononça une allocution religieuse ; puis M. Boiceau, au nom du Conseil d'administration, prit possession de

l'édifice en adressant ses remerciements à M. et Mme Pierre Dufour ; une prière de consécration du pasteur Lador clôtura cette émouvante cérémonie que rehaussèrent des chants de Zemline et des pièces d'orgue jouées avec délicatesse et virtuosité par M. François Demierre.

Non seulement les bâtiments et le matériel scolaire ont été entièrement rénovés, mais encore le personnel enseignant fut complètement rajeuni. Presque toutes les figures que l'on rencontrait à l'Institut il y a une quinzaine d'années ont fait place à des visages nouveaux. Mlle J. Eternod, chargée de la classe des débutants et de quelques leçons aux élèves moyens, occupe son poste depuis 1923. Depuis 1927, Mlle Félix enseigne le piano, le chant, le solfège et l'histoire de la musique à tous les élèves. Au départ d'Albert Harnisch, en 1928, Mlle Olga Huber reprit la classe d'orgue et, l'année suivante, André Divorne recueillait l'enseignement des branches musicales théoriques (harmonie, contrepoint). Au décès de celui-ci, l'an dernier, l'initiation à ces études fut confiée à M. François Demierre.

En octobre 1930, Ernest Neyroud ayant donné sa démission pour raison de santé, une réorganisation de l'enseignement des travaux manuels et surtout le nombre restreint des élèves permirent de ne pas repourvoir son poste pour le moment.

Après la mort de Paul Ketterer, survenue en novembre 1936, l'auteur de ces lignes fut chargé de la classe supérieure où il enseigne l'arithmétique, le français et l'histoire aux plus avancés des élèves.

La doyenne du corps enseignant, Mlle Campart, s'étant retirée à la fin de 1941, le Conseil d'adminis-

tration appela au poste d'institutrice, Mlle Alice Boudry, qui d'emblée a conquis sa place dans l'affection de ses élèves et gagné l'estime de tous ceux qui collaborent à la vie de l'Institut.

A part l'institutrice et les deux surveillantes, tout le personnel enseignant est formé d'anciens élèves de l'établissement, ce qui prouve qu'à Lausanne, sans bruit, s'est réalisé le vœu émis au Congrès de Paris, en 1909.

Avec ce personnel qualifié, maîtres ou maîtresses aveugles et surveillantes, l'Institut a fait un excellent travail.

Voici comment M. Subilia expose, dans le rapport de 1942, les charges qui incombent à ses collaborateurs :

« Pour celui qui n'a pas vécu quelques jours avec nos écoliers, il est difficile de se représenter ce qu'est la tâche de l'éducateur dans une maison comme la nôtre. On pourrait être tenté, trompé par le nombre modeste des écoliers, de s'imaginer que notre personnel a la vie facile, en comparaison des instituteurs chargés de grandes classes de trente à quarante enfants. Il n'en est rien. Et tout d'abord, chez nous, la plupart des écoliers sont des internes ; à côté des heures de classe proprement dites, il s'agit de surveiller les préparations, les répétitions de musique, les promenades, les récréations, les repas et les veillées ; l'un d'eux est-il malade, la surveillante se fait infirmière ; un autre doit-il aller chez le dentiste, il s'agit de l'y accompagner et ainsi de suite. La plupart des élèves ont des défauts ou des tics à corriger, parfois des troubles nerveux plus graves à contrôler : le maître est, chez nous, éducateur autant qu'instituteur.

» A ces quelques internes viennent se joindre, selon un programme très souple, des externes d'âge et de formation intellectuelle très divers.

» L'un est un soldat mutilé qui doit être rééduqué mais qui possède déjà une culture supérieure ; tandis qu'une autre est une fillette dont la mauvaise vision a fait une élève médiocre, incapable de travailler dans une classe normale, et à qui il faut apprendre l'effort personnel ; une autre est une fillette qui a suivi des leçons d'une institution similaire, puis a été livrée à elle-même dans une famille trop occupée pour pouvoir envisager sérieusement son orientation professionnelle : il s'agit de la mettre à l'épreuve, de l'intéresser à quelque chose, de suivre ses efforts, enfin de lui trouver une situation quelque peu lucrative. Notre personnel enseignant a eu à s'occuper d'un cas de rééducation plus délicat encore : celui d'un père de famille ayant dépassé la quarantaine, privé brusquement de la vue, mais très bien doué, auquel il était nécessaire de fournir les moyens de retrouver, dans la société, la place à laquelle ses dons lui permettaient de prétendre.

» On le voit, il n'est pas chez nous question de constituer des classes d'élèves, ni de donner un enseignement collectif ; tout est affaire de cas individuels, de leçons particulières ; les heures de la semaine, même en y ajoutant parfois celles de la soirée, ne sont pas assez nombreuses pour distribuer judicieusement l'effort à fournir. »

La rééducation des aveugles tardifs devient pour l'Institut de Lausanne, une préoccupation de plus en plus essentielle et absorbante ; même si le nombre des

enfants aveugles devait encore diminuer, il serait impossible d'envisager la fermeture d'un établissement dont les cadres doivent absolument être maintenus pour offrir aux personnes frappées de cécité dans leur jeunesse des moyens de réadaptation à leur vie nouvelle, tels qu'elles n'en pourraient trouver nulle part ailleurs.

D'autre part, l'école de Lausanne jouit, à juste titre, d'une excellente réputation dans toute la Suisse et attire chaque année des Confédérés désireux de se préparer à des carrières libérales ou à des professions exigeant une formation intellectuelle dépassant le niveau moyen. Ainsi se réalise peu à peu ce que préconisait déjà M. Constançon dans le rapport de 1912 :

« Il viendra peut-être pour nous un moment où, pour avoir des élèves, nous serons obligés de faire de notre école un vrai collège pour les aveugles qui veulent faire des études, au lieu de n'être qu'une école primaire. Ce genre d'école n'existe point dans les pays de langue française et nous serions admirablement placés pour l'organiser. » En fait, depuis une vingtaine d'années, les meilleurs sujets parmi les jeunes aveugles de la Suisse entière, ont presque tous fait un stage à Lausanne, tels : ce jeune instituteur saint-gallois, victime d'un affreux accident au moment où s'ouvrait pour lui une belle carrière dans l'enseignement officiel ; après un stage d'un an à l'Institut, et avec l'appui moral de l'Association pour le bien des aveugles de la Suisse orientale, il enseigne depuis 1938 à l'Institution des aveugles de Saint-Gall ;

cette jeune fille du canton de Berne qui, après ses classes à Spiez, a passé une année en Angleterre ;

après un stage de deux ans à Lausanne, elle obtint un diplôme de français à l'Ecole supérieure des jeunes filles et fut orientée vers la carrière de sténotypiste ; depuis quatre ans elle occupe un poste de sténodactylo dans une importante maison d'édition de la ville fédérale ;

ce jeune homme, originaire du canton de Glaris, qui, après avoir fait toutes ses classes à l'Institut de Zurich, vint à Lausanne, passa ses examens de français à l'Université puis, changeant d'orientation, vient de remporter un très brillant succès en se voyant décerner, avec vives félicitations, le diplôme cantonal de masseur.

Le problème que toutes les institutions d'aveugles ont à résoudre depuis une cinquantaine d'années est celui de l'éducation des demi-voyants. M. Subilia se préoccupe depuis longtemps de ce sujet.

« Vu le nombre très faible des élèves, écrit-il dans le rapport de 1941, il nous a été possible de vouer aussi plus d'attention aux demi-voyants, pour lesquels la fréquentation d'un institut pourvu de tant de ressources (matériel spécial, jeux, travaux manuels adaptés à leur vue, musique, etc.), est un puissant stimulant. Au lieu de se sentir les parias d'une grande classe de voyants, ils constituent dans notre école les entraîneurs de leurs camarades moins bien partagés, ce qui est pour eux le meilleur antidote au « complexe d'infériorité » si fréquent parmi les victimes d'une anomalie physique. »

Dans certaines villes de la Suisse alémanique on a créé, pour demi-voyants, des classes spéciales, adjointes aux écoles publiques. Elles n'ont pas donné les résultats espérés. D'abord, il est difficile d'organiser un bon

enseignement avec des élèves dont le degré de vision varie de la simple myopie à la quasi-cécité. D'autre part, la formation intellectuelle de ces enfants n'est pas tout ; il faut, après l'école, songer à les orienter vers une carrière répondant à leurs aptitudes et à leurs possibilités. C'est là le gros écueil des classes de demi-voyants, créées en marge des institutions d'aveugles. D'ailleurs, nulle part le problème n'est encore résolu.

Dès son arrivée à l'Asile, un des principaux soucis de M. Subilia est d'ouvrir toutes grandes les fenêtres de l'établissement afin d'intensifier les relations des aveugles avec l'extérieur. Dans son premier rapport, celui de 1929, le nouveau directeur écrit :

« Nous voudrions pouvoir donner davantage à nos pensionnaires le sentiment de vivre au sein d'une vraie famille, bien plus, d'une famille chrétienne où l'on a des devoirs et des égards réciproques. Alimenter les corps et fournir du travail est le point de départ nécessaire, non le but, qui doit rester la préoccupation de former les caractères et de permettre aux âmes de s'épanouir. Il faut introduire ces préoccupations supérieures, déjà dans les années de la jeunesse. Pour être à la hauteur de cette mission, il faudrait à l'Institut plus de rapports avec le dehors, par des sorties, des visites de musées, etc., surtout par le contact avec les manifestations d'une piété sans étroitesse, mais ferme et entraînante, bref, avec tout ce qui peut stimuler la vie de l'esprit et sortir l'aveugle du cercle de ses préoccupations routinières. »

Non seulement le directeur organise des promenades, des visites de musées, des manifestations littéraires et musicales dans lesquelles seuls les élèves se produisent,

mais encore il ouvre largement les portes de la maison au grand public. Pas de semaine où l'école et les autres divisions de l'Asile ne reçoivent la visite de directeurs ou de personnes attachées à d'autres établissements scolaires ou hospitaliers, de classes d'écoles publiques ou privées, de médecins et de personnages officiels, venus pour étudier l'organisation et le fonctionnement d'une œuvre qui n'a pas d'équivalent ailleurs. Bien plus, le directeur va au-devant du public ; il donne de nombreuses conférences, agrémentées de projections lumineuses, dans lesquelles ses auditeurs apprennent à connaître la vie de l'aveugle, soit à l'école, soit à l'atelier.

Cette propagande a été éminemment utile et l'on peut dire qu'il y a, en Suisse romande, peu de villages si isolés soient-ils qui, pour une raison ou pour une autre, ignorent l'existence de l'Asile des aveugles de Lausanne.

Si, arrivés au terme de ce premier siècle de l'Institut, nous cherchons à déterminer son rôle dans l'ensemble des problèmes concernant les aveugles, nous constatons que cette division de l'Asile est en pleine évolution. Le but fixé par le fondateur : l'éducation des jeunes aveugles, a été magnifiquement atteint ; près de sept cents enfants ont été instruits et éduqués dans la maison. Actuellement, le nombre de ceux qui sont atteints de cécité totale étant en forte régression, l'Institut s'adapte peu à peu aux besoins nouveaux et devient un établissement de rééducation pour les aveugles plus ou moins tardifs, un collège pour les élèves avancés de toute la Suisse et une école où peuvent être éduqués les demi-voyants.

Ces objectifs nouveaux, voisins du but primitif, l'Institut de Lausanne est bien équipé pour les atteindre et, depuis une quinzaine d'années, il a obtenu dans ce domaine des résultats indéniables. Cette lente évolution prouve la vitalité d'un établissement, animé par un esprit jeune, et ce qu'il a fait pendant cent ans est le plus sûr garant de ce qu'il fera encore à l'avenir.

CHAPITRE III

L'HOPITAL OPHTALMIQUE

L'HOPITAL OPHTALMIQUE DE 1844 A 1869.

Dans cette partie de notre notice consacrée à l'Hôpital ophtalmique, il sera peu question des travaux scientifiques et des merveilleuses découvertes réalisées, au cours d'un siècle, dans cette division de l'Asile des aveugles. Nous parlerons surtout de cet établissement comme partie intégrante de l'Asile et en le plaçant dans le cadre de la vie générale de l'institution, nous nous bornerons à suivre son développement, à donner de brèves notes biographiques sur les savants qui l'ont illustré, à dresser une statistique succincte des consultations gratuites et des malades traités, à dire quel fut, à des centaines de lieues à la ronde, le rayonnement de cette source de lumière.

Depuis son transfert de la place Saint-Laurent à l'extrémité ouest de la ville, au printemps 1843, jusqu'à son installation dans le nouveau bâtiment de l'Asile, le 26 juillet 1844, la clinique du docteur Recordon, avec huit lits, avait reçu et traité quarante-

quatre malades. Modestes furent les débuts de cet hôpital qui comptait vingt lits ; il était installé, comme on le sait déjà, au rez-de-chaussée du bâtiment de l'Asile. Un long corridor, allant de l'est à l'ouest, coupe le rez-de-chaussée en deux parties ; à chaque extrémité, se trouvait alors un dortoir de six lits, une chambre à trois lits pour les opérés et une petite pièce à un lit réservée aux personnes qui désiraient avoir une chambre particulière et être traitées à leurs frais. Les autres locaux comprenaient, au midi, une petite chambre pour les opérations, une chambre plus grande servant de salle d'attente ou de consultation et de salle de réunion pour les séances du comité, ainsi qu'un réfectoire pour les malades ; au nord se trouvaient les chambres de l'infirmière, de la gouvernante et d'un domestique homme.

Tandis que les établissements du même genre, notamment ceux de Leipzig et de Prague, fermaient leurs portes en automne pour les rouvrir au printemps, l'Hôpital ophtalmique de Lausanne devait être ouvert toute l'année. Manquant d'éléments de base pour l'établissement du montant des pensions, le comité adopta, en 1844, un tarif provisoire. Les malades étaient divisés en trois classes : 1^o les personnes traitées en chambre particulière payaient 10 batz par jour ; les soins et les honoraires du médecin étaient comptés à part, tout en restant cependant moins élevés que pour des traitements à domicile. 2^o Les malades non munis d'un acte de pauvreté étaient reçus en dortoir ; la pension journalière était de 5 batz pour les adultes et de 3 batz pour les enfants ; les soins médicaux étaient gratuits. 3^o Les personnes

munies d'un acte de pauvreté, signé du syndic ou du pasteur, attestant leur état d'indigence, étaient reçues et traitées tout à fait gratuitement. Pendant très longtemps, cette classe forma plus des neuf dixièmes des malades soignés à l'Hôpital ophtalmique. Quelques années plus tard, lors de l'adoption de la nouvelle monnaie, ces tarifs furent portés à Fr. 1.50 pour les malades de la première classe, à 40 ct. pour les enfants au-dessous de quatorze ans et à 70 ct. pour les adultes de la seconde classe.

C'est dans ce cadre très modeste, jugé tout à fait suffisant par les fondateurs de l'œuvre, mais qui bientôt se révélera trop étroit, que, pendant vingt-cinq ans, le Dr Recordon va dépenser des trésors de bonté et déployer la meilleure part de son activité scientifique. Les services qu'il rend ne tardent pas à faire connaître au loin l'établissement. Les malades, accueillis avec bonté, soignés avec dévouement, et souvent guéris, quittent l'hôpital en élargissant toujours plus le cercle dans lequel le nom du médecin est connu d'abord, béni ensuite. Les premiers malades sont presque exclusivement des Vaudois, puis des Confédérés des cantons voisins, puis des étrangers ; ces derniers, au nombre de sept, ne forment que le deux pour cent des malades reçus pendant les deux premières années et, parmi eux, on compte cinq Sardes, vraisemblablement des voisins de Haute-Savoie. Bientôt l'affluence augmente ; la réputation de Recordon franchit les frontières de la Suisse ; une attraction particulièrement intense paraît s'exercer surtout sur les malades des régions limitrophes, la Franche-Comté, le Lyonnais et le Dauphiné. Ces malades, en

rentrant chez eux, emportent du docteur lausannois un inoubliable souvenir.

L'activité ophtalmologique du D^r Recordon se déployait ainsi dans un champ de plus en plus vaste au fur et à mesure de ses succès. Le nombre des malades admis annuellement dépassa bientôt deux cent cinquante ; le nombre des consultations gratuites était de cinq à six mille par an. Pendant un quart de siècle, Recordon ne pratiqua pas moins de deux mille opérations, sans compter les petites interventions faites au cours des consultations. La proportion des succès était grande ; il arriva plusieurs fois à Recordon d'avoir des séries de trente à trente-cinq extractions de cataracte à lambeau sans un seul cas de suppuration. Le D^r Recordon était un excellent opérateur. Il avait la douceur et la précision des mouvements, l'acuité visuelle, une égale dextérité de la main gauche et de la main droite et, enfin, la bonté et la belle humeur qui ne sont pas à négliger pour rassurer le malade et le tranquilliser au besoin. Il opérait généralement assis en face du patient, sans élévateur et quelquefois même sans fixation, la main assurée de son assistant, M. Hirzel, soulevant seule la paupière supérieure. Il est certain que la grande proportion des succès de Recordon était due à l'air salubre des environs de Lausanne, à la propreté méticuleuse de l'opérateur, de l'assistant et des instruments. Voir opérer avec aisance et dextérité comme opérait Recordon était un spectacle particulièrement captivant. On reste confondu devant la somme de travail qu'il a fournie à l'Hôpital ophtalmique avec la seule aide du directeur Hirzel et d'une infirmière ; l'assistance des

D^{rs} Perey, Depierre, Burnier, Marcel, Rouge et A. Chavannes fut très intermittente. Le praticien ne laisse échapper aucune occasion de rendre hommage à l'habileté, au savoir-faire et aux talents de son précieux auxiliaire, Hirzel, qui l'assiste dans toutes ses opérations, veille avec sollicitude au bien-être matériel et moral des malades et, au besoin, fait régner l'ordre et la discipline dans la maison.

Ce qui précède pourrait faire croire qu'à l'Hôpital ophtalmique tout allait sans heurts et sans difficultés ; tel n'était pas toujours le cas. Il fallut souvent la patience du médecin et la fermeté du directeur pour éviter les frottements et les abus. Pénétrons dans le bâtiment pour y vivre un instant de la vie de l'établissement. Les consultations ont lieu tous les matins de 8 à 10 heures, à l'exception du dimanche. Avant l'heure d'ouverture, le D^r Recordon est déjà installé dans son cabinet. Il prend connaissance du bref rapport que lui présente chaque matin l'unique infirmière de la maison et griffonne en marge quelques informations. Puis, le défilé des consultations commence : toutes les classes sociales sont représentées, citadins et campagnards, commerçants, ouvriers et paysans, fermiers vaudois ou fribourgeois, vigneron de Lavaux ou du Valais, rouliers du lac ou horlogers du Jura forment la clientèle des premières années ; plus tard viendront des Confédérés de la Suisse alémanique, des Français, des Allemands, des Italiens, des Espagnols et même des Nord-Africains. Les premiers arrivés sont introduits immédiatement dans la salle de consultation, car il n'y a pas de salle d'attente ; les suivants sont installés dans le réfectoire

voisin et, comme leur nombre ira en augmentant, les derniers arrivés devront attendre dans le vestibule et même dans la cour. En 1845 et 1846 déjà, il n'est pas rare de voir arriver quinze consultants par matin ; vers 1865, leur nombre atteindra parfois vingt-cinq ou trente. Recordon reçoit avec bienveillance, écoute patiemment les doléances de chacun, pratique de petites opérations au cours même de la consultation et remet gratuitement des médicaments aux plus indigents. Chaque fois que ses autres fonctions le lui permettent, Hirzel tient le registre des consultations ; mais le temps lui manque souvent pour faire ce travail de façon suivie : c'est pourquoi nous ne possédons pas, pour les vingt-cinq premières années de l'Hôpital ophtalmique, une statistique exacte de la polyclinique.

Si les consultations sont gratuites, en revanche, il s'en faut de beaucoup que tous les consultants soient des indigents. Un tronc a été placé dans le vestibule et, à la fin de la semaine où l'affluence a été particulièrement grande et où ont défilé devant le D^r Recordon de nombreuses personnes à l'air plutôt aisé, la conscience de Hirzel est douloureusement froissée en ne trouvant dans ce tronc qu'une somme dérisoire ; des abus manifestes se produisent. Il est vrai que, d'autre part, venant souvent des milieux les moins bien partagés, de touchants témoignages de gratitude parviennent à l'Asile : des paysans, à défaut d'argent, envoient des produits de leur sol, un boulanger, n'ayant pu déposer son obole dans le tronc, remet deux corbeilles de petits pains pour la fête de Noël, une ménagère, sans ressources, fait don de quelques objets de lingerie en parfait état, etc.

Les consultations se prolongent presque toujours bien au delà de l'heure prescrite ; il est quelquefois midi lorsque le dernier consultant quitte l'hôpital. Cependant, la matinée de Recordon n'est pas terminée : il visite les malades alités, examine les nouveaux opérés, encourage celui-ci, donne des conseils à celui-là et, les jours, où le temps le lui permet, il pratique encore une opération. Il est fréquent de voir le médecin sortir de la maison à 2 heures ; il n'a rien mangé depuis le matin et sa clientèle particulière l'attend déjà. Si le nombre des consultations du matin l'a empêché de voir tous ses malades, vers le soir il revient à l'hôpital où il travaille jusque fort avant dans la nuit. La charge de médecin de l'Asile absorbe de plus en plus tous ses instants. Le nombre des malades reçus et traités suit une courbe ascendante qui ne s'arrête plus ; de 1846 à 1868, il passe de 118 à 257. Dans le rapport de 1847 déjà, Recordon écrit : « Beaucoup de malades qui désireraient se faire traiter à l'Asile n'ont pu y être admis faute de place. Nous avons regretté plus d'une fois que l'Hôpital ophtalmique ne pût pas contenir un plus grand nombre de lits. Il nous a été pénible de devoir refuser ou retarder l'admission de plusieurs malades atteints d'affections assez graves ». Et pourtant, en 1847, la statistique ne mentionne que 122 malades hospitalisés, tandis qu'en 1848, il y en aura 176. En 1849, à la demande de Recordon, le comité décide de faire construire deux ailes sur la face nord du bâtiment. Ces constructions, jointes au rez-de-chaussée seulement, permirent d'installer dix nouveaux lits. Recordon a veillé attentivement à l'application de ses idées pour la nouvelle cons-

truction ainsi que pour les améliorations à apporter aux installations des locaux primitifs. Il écrit, dans le rapport des années 1850, 1851 et 1852 : « L'ophtalmologie devient une science distincte. Le traitement des malades de l'organe de la vue a des exigences toutes particulières que nous ne pouvons trouver dans les hôpitaux ordinaires et cela sous le double rapport de l'arrangement matériel des salles et du traitement même de ces affections. Le jour, dans les salles, doit être ménagé de telle manière qu'il devienne possible de laisser pénétrer l'air, en évitant une lumière trop éclatante ; les salles d'opérés exigent quelque chose de plus encore : le jour doit pouvoir y être introduit graduellement et d'une manière diffuse, tout en laissant pénétrer suffisamment d'air, pour que le renouvellement en soit complet. Nous avons fait de nombreux essais dans ce but et nous sommes enfin parvenus à un mode qui laisse peu à désirer. Les parois et les plafonds de nos nouvelles salles d'opérés sont peints en bleu tendre. La partie supérieure des fenêtres se ferme par un volet intérieur se mouvant au moyen d'un système à bascule ; le cadre même de la fenêtre est mobile. De cette manière, par un système de poulies assez simple, nous pouvons à volonté donner du jour seulement, ou du jour et de l'air à la fois, à la quantité exacte que nous désirons ».

Les séjours à l'Hôpital ophtalmique sont parfois très longs ; on relève, dans le premier rapport de l'établissement, qu'ils varient entre 2 et 353 jours. Les malades qui ne sont pas obligés de rester étendus sont livrés au désœuvrement, trouvent le temps long, se promènent dans les corridors. Cet état d'oisiveté se

prolonge souvent pendant des semaines et des mois. Dans le rapport précité, Recordon propose d'affecter les anciennes chambres des opérés qui contenaient trois lits, à l'ouverture de petits ateliers où les malades auraient pu occuper leurs loisirs en exécutant des travaux simples, n'exigeant ni apprentissage ni connaissances spéciales, ne fatiguant pas les yeux et surtout ne produisant pas de poussière. En théorie ce projet était parfait, dans la pratique il s'avéra difficilement réalisable. Les travaux simples sont en général monotones et dénués d'intérêt. Parmi les malades il y a des paysans, des vigneron, des vieillards pour qui même le pliage du papier n'est pas aussi facile à exécuter qu'on pourrait le croire. Si l'on veut entreprendre des travaux moins élémentaires, il faut alors acquérir un outillage peut-être coûteux et engager une personne spécialement chargée de contrôler et de surveiller le travail. Pour ces raisons, et pour beaucoup d'autres encore, le projet, repris plusieurs fois dans la suite, ne reçut jamais un commencement d'exécution. Il faut ajouter que le projet de Recordon se heurta à une difficulté matérielle à laquelle on devait s'attendre : les anciennes salles des opérés, dont on avait cru pouvoir disposer, furent affectées au logement des malades dont le nombre allait sans cesse grandissant. Un seul patient, un ouvrier menuisier, exécuta un travail fort intéressant ; il construisit, sous la direction de Hirzel, une collection complète de figures en bois destinées à l'enseignement de la géométrie plane et de la géométrie dans l'espace. Les élèves de l'établissement possèdent encore aujourd'hui cette belle collection.

M. le professeur Marc Amsler, parlant de son illustre prédécesseur¹, s'exprime ainsi : « L'ophtalmologie, dans notre pays, a eu en Recordon son véritable précurseur. Pour situer dans le temps le premier médecin de l'Hôpital ophtalmique de Lausanne rappelons-nous où en était, en 1843, au moment où il commença sa carrière dans notre maison, l'équipe des fondateurs de l'ophtalmologie moderne : Helmholtz, l'inventeur de l'ophtalmoscope, avait vingt-deux ans, Donders d'Utrecht, le père de l'optique physiologique, en avait vingt-cinq ; celui qui devait devenir le grand Græfe de Berlin était encore un petit Græfe de quinze ans, et Horner de Zurich, que nous considérons comme l'« Altmeister » de l'ophtalmologie suisse, promenait ses douze ans le long du chemin de l'école... »

Précurseur, Recordon le fut car, avant même que les grandes étoiles de la seconde moitié du XIX^e siècle soient montées au firmament, il luttait déjà avec conviction pour la constitution de l'ophtalmologie en science distincte de la médecine générale et montrait la nécessité de créer des établissements spéciaux pour le traitement des maladies des yeux. Ses affirmations n'ont rien perdu de leur pertinence.

Outre son activité à l'Hôpital ophtalmique, Recordon a rempli, pendant de longues années, les fonctions de chef du service de santé du canton de Vaud et, à ce titre, il a présidé à la construction de l'Asile de Cery, inauguré en 1873, et à celle de l'Hôpital cantonal, inauguré en 1884 ; il prit une part active à la

¹ Professeur MARC AMSLER : *Un siècle d'ophtalmologie à Lausanne*. Messenger suisse des aveugles, 1943.

création de l'Ecole de pharmacie et de l'Ecole d'anatomie et de physiologie, bien avant la fondation de la Faculté de médecine et de l'Université ; il avait la direction supérieure des hôpitaux, des examens médicaux et de l'hygiène publique dans le canton de Vaud ; il était le médecin de la Compagnie des chemins de fer de la Suisse occidentale et, comme tel, il avait le contrôle de tous les employés pour la cécité des couleurs ; toutes ces fonctions, jointes à une pratique quotidienne de plus en plus étendue, absorbante, pénible, semblaient devoir interdire au D^r Recordon de suivre les progrès de la science. Cependant, il les suivait très attentivement et, selon l'expression de Marc Dufour : « Après avoir été un ophtalmologiste ancien, Recordon devint un ophtalmologiste moderne ». Aux trésors d'expériences qu'il portait déjà en lui et à sa grande dextérité, il ajouta tout ce que des connaissances et des procédés scientifiques nouveaux venaient lui apporter ; cette évolution se fit sans que Recordon perdit un seul jour ni son aisance, ni sa bienveillance, ni même sa gaîté. Le travail lui était évidemment très facile, mais le temps vint où la tâche fut par trop lourde. Recordon resta médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique jusqu'en 1880 ; mais, dès 1869, il s'était choisi et avait fait nommer par le Conseil général de l'Asile, un adjoint pour le soulager d'abord, et le relever ensuite peu à peu de cette partie importante de ses absorbantes occupations.

Le D^r Recordon passa les dernières années de sa vie à Ecublens, dans son agreste demeure située sur la colline d'où le regard embrasse tout le littoral vaudois.

De là, il venait plusieurs fois par semaine à Lausanne, soit pour des consultations, soit pour rendre visite à des confrères. En octobre 1889, son dernier voyage le conduisit à l'Exposition universelle de Paris. La maladie d'estomac qui le minait depuis un certain temps s'aggrava brusquement. Le 6 décembre, il vint à Lausanne pour serrer une dernière fois la main à de vieux amis ; cet effort l'avait brisé ; il rentra à Ecublens épuisé. La mort du Dr Recordon fut quelque chose d'émouvant dans sa grandeur. Marc Dufour en fait l'impressionnant récit suivant¹ : « Voilà un homme qui, après cinquante ans de travail intelligent et fécond, entend l'avertissement d'en-haut, le comprend, pose ses livres et ses instruments et, avec calme, avec sérénité, attend l'arrivée de son dernier jour. Il se félicite de ne souffrir ni de la douleur, ni de la faim, n'a que des paroles consolantes pour son entourage et peut voir encore l'émotion intense qu'éprouvent ses nombreux amis à la nouvelle du danger qu'il court. En présence de tant de calme, nous aimons à nous figurer qu'ayant fait repasser devant son esprit son existence entière, il s'est vu entouré d'un cortège immense de devoirs accomplis, de services rendus, de consolations données, qu'il s'est senti accompagné par les bénédictions de deux ou trois générations successives et qu'un sentiment de satisfaction a pu se dégager de cet examen. Sentiment enviable, disons-nous, car il est donné à peu d'hommes d'avoir reçu dans une aussi large mesure les talents de l'Évangile et de les avoir si brillamment multipliés ».

¹ MARC DUFOUR : *Le Dr Frédéric Recordon*. Revue médicale de la Suisse romande, 10^e année, 1890.

Le Dr Frédéric Recordon, doyen du corps médical vaudois et son praticien le plus respecté, succomba le 26 décembre 1889 ; il repose au cimetière d'Ecublens.

Cette page de l'histoire de l'Hôpital ophtalmique ne peut pas être tournée sans que l'on ait évoqué très brièvement le souvenir de celle qui fut la dévouée compagne du bon docteur. M^{me} Recordon-Hooker était d'origine anglaise ; mariée très jeune, elle fut, pendant près d'un demi-siècle, l'épouse attentive et bonne qui, avec une constance admirable, seconda son mari dans sa tâche délicate. En 1840 déjà, nous la voyons au chevet des malades recueillis dans la petite clinique de la place Saint-Laurent, les encourageant, les entourant de soins affectueux et assistant le docteur dans ses opérations. Plus tard, nous la trouvons poursuivant son œuvre dans la clinique transférée à la place Chauderon. En 1844, lorsque celle-ci devint l'Hôpital ophtalmique de l'Asile des aveugles, les soins matériels à donner aux malades furent confiés à des mains plus expertes et la tâche de M^{me} Recordon sembla terminée. Cependant, elle continua à suivre avec intérêt les travaux de son mari et elle apporta aux malades ce qu'elle avait de meilleur à leur offrir : son cœur compatissant ; à chaque fête de Noël ou de Pâques d'abondantes friandises, envoyées par ses soins, venaient compléter les modestes repas de l'hôpital. M^{me} Recordon survécut dix-sept ans à son mari ; elle mourut en 1906, à un âge très avancé.

LE D^r MARC DUFOUR ET L'HOPITAL OPHTALMIQUE
DE 1869 A 1890.

« Nous sommes heureux de le dire ici : le D^r Dufour sera le digne émule de Recordon. Depuis les quelques mois que nous avons le bonheur de le connaître et de l'apprécier, tout nous fait présager qu'au lieu d'un seul docteur, l'Asile en possédera deux d'un égal dévouement. Albert de Græfe, le célèbre ophtalmologiste de Berlin, de passage à Lausanne, a visité l'Asile à deux reprises ; il a pris part à des opérations faites par Dufour et il a rendu un brillant témoignage aux talents de son ancien élève. » C'est sous cette forme que, pour la première fois, dans le rapport de l'établissement pour l'année 1869, paraît le nom du D^r Marc Dufour, le savant dont les générations béniront avec émotion la mémoire, le philanthrope dont l'inépuisable générosité a imprimé un nouvel essor à l'œuvre des William Haldimand, des Elizabeth-Jane de Cerjat et des Frédéric Recordon, celui à qui l'on doit, sans nul doute, décerner le titre de second Fondateur de l'Asile des aveugles.

Marc Dufour¹ est né à Villeneuve le 21 avril 1843 ; il était le cadet des trois fils de J.-P. Dufour, issu d'une famille bien autochtone de la région de Montreux. L'aîné, Charles Dufour, fit sa carrière à Orbe et à Morges et jouit d'une grande notoriété dans le domaine

¹ D^r DE CÉRENVILLE : *Le Dr Marc Dufour*. Revue médicale de la Suisse romande, 30^e année, 1910.

de l'enseignement ; il fut professeur d'astronomie à l'Université de Lausanne. Le second fut Louis Dufour, l'éminent professeur de physique à l'Académie de Lausanne.

Leur mère, M^{me} Dufour, née Champel, était la descendante d'un Dauphinois exilé pour cause de religion. Elle était, comme son mari, instruite et lettrée. Son fils Marc, qui vécut avec elle les années de son enfance, lui conservait, ainsi que ses frères, un souvenir vibrant et n'en parlait jamais sans que l'émotion fit trembler sa voix.

Après ses études primaires à Villeneuve, Marc Dufour passa à l'Ecole cantonale de Berthoud, où il se familiarisa avec la langue allemande, puis à l'école moyenne de Morges, où enseignait déjà son frère aîné. Il se faisait remarquer comme un brillant élève, parlait de toute chose avec aisance et éblouissait ses camarades par l'abondance et la facilité de ses discours. A Lausanne, où il vint ensuite, il poussa les mathématiques avec le professeur Voruz qui l'avait pris en amitié et le préparait pour l'Académie, où il entra en 1859 en qualité d'externe et où il suivit les cours à la Faculté des sciences pendant deux ans. Il en sortit en 1861 avec un brillant certificat d'études. Il paraît certain qu'il désirait alors devenir ingénieur et songeait à entrer à l'école spéciale ; mais il tourna court et choisit la carrière médicale.

C'est en automne 1861 que Marc Dufour commença à Berne l'anatomie et la physiologie. Il suivit avec assiduité pendant deux ans les cours de cette Faculté. Après un séjour de quelques semaines à Paris où il prit un premier contact avec la médecine française,

Dufour passa le semestre d'été 1864 à Würzburg où il s'initia à l'anatomie pathologique ; il s'intéressa vivement aux maladies des yeux dans une bonne division ophtalmique où il voyait passer cent-cinquante malades par jour.

L'hiver 1864-1865 fut pour Dufour une saison heureuse et fructueuse ; il le passa à Paris où il suit les cours de Claude Bernard et de Liebreich, un ophtalmologiste allemand qui fut, pendant neuf ans, l'assistant de Græfe, à Berlin. Dufour veut revenir à Berne pour présenter sa dissertation de doctorat ; il s'était vivement intéressé à la cause criminelle Demme-Trumpy et avait sévèrement critiqué l'attitude de l'expert médico-légal dans le procès. Il s'en était suivi une polémique et des menaces. Dans ces conditions, Dufour se décide à quitter la ville fédérale ; il fera son doctorat ailleurs. Il choisit l'Université de Zurich. Pendant son séjour sur les bords de la Limmat, il suivit les grandes cliniques ; celle d'ophtalmologie, en particulier l'enchantait. « A Zurich, on peut apprendre les maladies des yeux mieux qu'ailleurs » ; aussi fut-il bientôt distingué par le professeur Horner en raison des connaissances qu'il avait déjà acquises à Paris dans cette branche. De ce temps là datent, entre l'élève favori et le maître, les relations d'attachement réciproque qui ne devaient prendre fin qu'avec la mort de Horner.

Dufour passa son doctorat très brillamment. Sa dissertation parut sous le titre : « La constance de la force et les mouvements musculaires ». Cette dissertation intéressa vivement Claude Bernard et valut à Dufour une lettre flatteuse du maître parisien.

A partir de l'automne 1865, sous la direction de Horner, Dufour se voue entièrement à l'ophtalmologie. Brusquement, son travail est interrompu par une fièvre typhoïde qui met sa vie en danger. En 1866, nous le retrouvons à Paris ; Liebreich le retient pour lui faire faire des mesures de réfraction ; il y passe deux mois, et revient à Zurich, appelé par un cours privé sur les opérations oculaires. En mars 1867, il est à Lausanne où il passe l'examen d'Etat pour l'obtention du brevet dans le canton de Vaud.

En avril 1867, Dufour accepte un poste de deuxième assistant à la clinique de Liebreich, heureux de se retrouver à Paris. La besogne marche fort ; voici ce qu'il écrit : « Entre midi et une heure, je vais à la consultation où passent plus de cent-vingt à cent-cinquante malades ; j'y reste jusqu'à 6 heures, occupé aux examens de la vision et de la réfraction. Ce n'est pas le plus agréable de la chose, mais il faut en être maître ». Le premier assistant, le D^r Laqueur, plus tard professeur d'ophtalmologie à Strasbourg, est souvent absent. Liebreich doit prendre du repos et c'est sur le deuxième assistant que retombe toute la charge de la clinique gratuite.

Après ce stage pratique, qui dure jusqu'en décembre, Dufour est convaincu qu'il lui faut passer par une école d'ophtalmologie sévère ; il part pour Berlin, désireux de s'attacher à l'enseignement de Græfe. Comme il arrive spécialement recommandé par Liebreich et par Horner, Græfe l'invite aussitôt à assister à toutes les séances d'opérations, alors que les autres auditeurs ne sont admis que par séries de six. Dufour suit assidûment la clinique et la polyclinique de Græfe,

enrichissant tous les jours son trésor d'expérience en oculistique. Son esprit curieux ne néglige aucune occasion d'apprendre ; au laboratoire de Dubois-Reymond, en particulier, il entreprend des recherches expérimentales sur l'ophtalmie sympathique.

En avril 1868, Horner, qui vient de perdre son assistant, appelle Dufour ; celui-ci n'hésite pas à se mettre à la disposition de son cher maître et vole à Zurich. A son départ, Græfe lui fait entrevoir l'espoir d'un poste pour l'automne. Pendant les vacances d'été, il remplace Horner à l'hôpital et dans sa clinique privée : « Je vois beaucoup de malades, de très près, je coupe force iris, je soigne les opérés. Horner m'a remis pendant quelques jours le soin de sa consultation privée ; il me fallait de l'aplomb ».

En novembre, Dufour retourne chez de Græfe, au titre d'assistant, avec toute la liberté possible dans le traitement des maladies ; la division clinique gratuite, qui était jusqu'alors confiée à deux assistants, lui est réservée.

Dufour eut un véritable culte pour Albert de Græfe. Si l'enseignement de cet homme de génie, alors le premier ophtalmologiste au monde, fut une lumière pour son élève, sa noble personnalité paraît avoir laissé dans le cœur de celui-ci une trace profonde. Il s'exprime en ces termes : « Græfe est un homme extrêmement aimable et bon, doué d'un talent d'enseignement comme je n'en avais pas encore rencontré. C'est comme homme, comme médecin, qu'il m'en a le plus imposé. Je sens que comme homme et comme médecin, je me suis amélioré au contact de mon maître actuel, ce qui me laisse apprécier combien,

auparavant, j'avais un sérieux besoin d'amélioration ». « Ce maître incomparable m'a servi plus encore par son exemple que par son enseignement, ce n'est pas peu dire. »

Græfe était tuberculeux ; en février 1869, son médecin l'envoya à Nice. En 1870, une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-trois ans, après dix-neuf ans d'une activité intense.

En mars 1869, un événement attendu pour un avenir plus éloigné, vint brusquement orienter Dufour vers la carrière pratique. Il s'agissait du poste de médecin de l'Hôpital ophtalmique de Lausanne. Le Dr Recordon, surchargé et fatigué, désirait prendre bientôt sa retraite ; il offrait au Dr Marc Dufour sa succession à la condition d'une entrée en fonction à bref délai. Quelque vif désir qu'éprouvât Græfe de conserver son excellent assistant pendant quelques mois encore, il devait être le dernier à se mettre à la traverse d'un appel aussi avantageux ; à l'Hôpital ophtalmique on opérait beaucoup, le mouvement des malades était important et la clientèle toute formée. Dufour ne pouvait que répondre affirmativement à une telle offre. Il renonça à un voyage en Angleterre et rentra au pays.

Nommé médecin adjoint de l'Hôpital ophtalmique par le Conseil général de l'Asile dans sa séance du 28 mai 1869, Marc Dufour entra dans la carrière d'oculiste praticien, admirablement préparé pour la grande tâche qui l'attendait et où de brillants succès lui étaient réservés.

En débarquant de Berlin, le jeune oculiste trouvait à sa disposition un hôpital de trente lits et une poli-

clinique considérable puisque, rappelons-le, le nombre des consultations données en vingt-cinq ans par Recordon semble avoir atteint soixante mille. Entré en fonctions au titre d'adjoint, Dufour se trouva, en fait, chargé de la besogne entière, car Recordon, qui ne devait prendre sa retraite définitivement qu'en 1880, absorbé par ses autres occupations, ne tarda pas à espacer de plus en plus ses visites.

Dès le premier jour, Dufour se donne corps et âme à son service de l'Hôpital ophtalmique ; il y fait merveille. Aussi la réputation de la maison s'étend-elle dans la mesure des talents de son médecin, de son habileté opératoire, de la précision de ses méthodes de traitement et des succès éclatants qu'il obtient grâce à la riche expérience acquise pendant ses stages chez Horner et chez Græfe.

En 1869, l'Hôpital ophtalmique est toujours installé au rez-de-chaussée du premier bâtiment de l'Asile. La vie de la maison continue comme par le passé, avec cette différence qu'un esprit jeune et enthousiaste l'anime. Tous les matins, de 8 à 10 heures, à l'exception du jeudi et du dimanche, les consultants se pressent dans le corridor et dans la cour ; il y en a, jusqu'à vingt-cinq et trente par matinée. Rien que pour l'année 1869, le nombre des malades hospitalisés atteint deux cent nonante-six ; tous les lits sont occupés et il n'est pas rare d'avoir cinq ou six demandes d'admission pour un seul lit vacant. La même plainte renaît toujours : on manque de place. Le personnel auxiliaire, dont le nombre n'a pas augmenté depuis 1844, est débordé. A cette situation, il faut un remède : construire. Le Conseil d'administration charge les

architectes Boisot et Maurhoffer de préparer un projet qui consisterait à surélever d'un étage le bâtiment actuel. Ce projet, devisé à 40 000 francs, est refusé parce qu'il ne résoudrait que très imparfaitement le problème. En continuant à cohabiter sous le même toit, les deux sections de l'établissement, l'Hôpital ophtalmique et l'Institut des jeunes aveugles, risquaient tôt ou tard de se trouver de nouveau à l'étroit. La difficulté était reculée, non pas résolue.

Dans sa séance du 28 mai 1869, le Conseil général vote la résolution suivante : « Le Conseil d'administration est invité à mettre à l'étude les plans et devis pour la construction d'un bâtiment nouveau à l'usage de l'Hôpital ophtalmique et pour la restauration du bâtiment actuel en vue de l'augmentation du nombre des élèves et de la satisfaction des autres besoins qui se font sentir dans l'établissement ». Le projet sera mis au concours et le Conseil général nomme un jury dont le professeur Horner de Zurich fera partie. En automne, onze concurrents présentèrent leurs travaux ; aucun ne fut accepté. D'ailleurs le projet avait été mal conçu. Pour éviter de trop grosses dépenses, on voulait construire le nouvel Hôpital ophtalmique sur le terrain appartenant déjà à l'Asile, à l'ouest de l'ancien bâtiment, dans un espace très resserré où se trouvait alors le jardin potager. Or, tous les concurrents se heurtèrent à la même difficulté : le manque de place. En 1870, le Conseil d'administration décida d'acheter de la famille Challand, propriétaire limitrophe, au couchant, une bande de terrain de 73,5 perches pour le prix de 25 000 francs. Les travaux de construction, retardés par la guerre franco-allemande,

ne purent commencer qu'au printemps 1871 et furent dirigés par les architectes Achille de La Harpe et Bertholini. La construction et l'aménagement du bâtiment ne furent achevés que dans le courant de l'automne 1873 et les frais s'élevèrent à environ 140 000 francs. Fait surprenant, pour tous ceux qui ont connu l'Hôpital ophtalmique avant sa récente restauration, les contemporains de 1873, estimèrent que le Conseil d'administration avait vu trop grand et trop beau et que le nouveau bâtiment était beaucoup trop luxueux.

Cependant, l'hôpital que Marc Dufour eut la joie d'inaugurer le 15 décembre 1873 était bien modeste ; il comptait quarante lits dont trente-six étaient répartis dans dix dortoirs communs et quatre dans des chambres particulières. Le personnel comprenait deux infirmières, deux aides-infirmières et une femme de chambre. L'hôpital ne possédait pas de cuisine ; les plats étaient transportés par le passage souterrain qui relie l'ancien au nouveau bâtiment. Une chambre de bain était installée au sous-sol et l'on avait établi un monte-plat. L'immeuble était éclairé au gaz et chauffé par un central à air chaud. Peut-être était-ce là des commodités jugées superflues ? En revanche, l'hôpital ne possédait ni salle d'opération, ni chambre noire. Le médecin devait travailler dans la salle de consultation et les seuls instruments dont il disposait étaient ses instruments personnels. Aujourd'hui, nous restons confondus en songeant que tant de merveilleuses découvertes ont été réalisées avec des moyens aussi rudimentaires, et les médecins étrangers qui ont afflué à Lausanne au cours de ce dernier demi-siècle

n'ont pas caché leur étonnement et leur admiration en voyant des gloires mondiales comme Marc Dufour et Jules Gonin travailler dans un cadre aussi humble.

La construction du nouvel Hôpital ophtalmique avait lourdement grevé les finances de l'Asile dont le capital était largement entamé. Dans la période de 1869 à 1880, les dons et legs se faisaient rares. D'aucuns se demandaient si l'institution était viable. Le directeur Hirzel, en particulier, craignait que l'entretien de l'hôpital n'absorbât la majeure partie des revenus de l'établissement au détriment de l'Institut des jeunes aveugles. On ne comprenait pas pourquoi tant de malades obtenaient avec beaucoup de facilité un certificat d'indigence et étaient soignés gratuitement alors que les jeunes aveugles étaient astreints au paiement d'une pension annuelle. En 1874, les tarifs de la pension journalière furent relevés à Fr. 3.50 pour les malades traités en chambre particulière, à Fr. 1.— pour les enfants et Fr. 1.50 pour les adultes de la seconde classe. Cette mesure ne donna pas les résultats espérés parce que l'on crut devoir maintenir la classe des indigents. Là était l'erreur. Les abus subsistèrent : le 93 % des malades reçus présentaient un certificat d'indigence ; mais, pour bon nombre d'entre eux, il était évident que ces dits certificats avaient été délivrés par des autorités communales qui, craignant qu'on les fît participer aux frais d'entretien de leurs ressortissants, n'hésitaient pas à les accorder avec une très large complaisance. D'autre part, des malades venus de loin, surtout des étrangers, ne présentaient aucun certificat ; ils disaient avoir appris qu'à Lausanne on soignait gratuitement. Il

était souvent fort difficile de les renvoyer chez eux sans autre. Ainsi, malgré le relèvement des tarifs, la moyenne annuelle des pensions payées n'atteint pas 5 500 francs et, chaque année, il faut prévoir un déficit d'environ 10 000 francs sur ce poste. Enfin, après bien des conférences et des discussions entre le médecin et le Conseil d'administration, le Conseil général ratifie un nouveau règlement qui sera appliqué à partir du 1^{er} janvier 1881.

On supprime les chambres particulières, qui d'ailleurs n'étaient pas toujours occupées, ce qui permet de placer plusieurs lits dans ces chambres et de porter à quarante-cinq le nombre des places disponibles. Les malades ne forment plus que deux classes : les Suisses munis d'un acte de pauvreté délivré par la commune d'origine et contresigné par le pasteur ou le curé de la paroisse de domicile paient 1 franc par jour pour les adultes et 50 centimes pour les enfants ; les Suisses non munis d'un acte de pauvreté et les étrangers, Fr. 1.50 et 1 franc. Ainsi plus aucun malade ne put être reçu gratuitement. Lors de son entrée à l'hôpital, le patient doit déposer une garantie ou remettre une pièce prouvant qu'un parent, un protecteur ou la commune s'engagent à payer le montant de la pension. Il ne peut être dérogé à cette règle que si le médecin donne un préavis d'urgence.

Le nouveau règlement, par ailleurs tout à fait équitable, eut les plus heureux effets : dès 1881 le montant annuel des pensions payées atteignit près de 14 000 francs, puis dépassa bientôt cette somme ; les déficits cessèrent d'être chroniques et les séjours devinrent moins longs, les malades ne cherchant plus

à retarder leur départ pour une raison ou une autre. Mais le travail du bureau, assuré jusque-là par le directeur seul, fut considérablement accru et l'on dut engager, dès le 1^{er} mars 1882, un secrétaire-comptable à demeure.

Après la période de 1869 à 1873, au cours de laquelle, par suite de diverses circonstances, le nombre des malades hospitalisés était tombé de 296 à 170, nous voyons ce nombre s'élever rapidement de 378 en 1874 à 570 en 1890. Il est difficile de dire avec exactitude quel est le nombre des malades qui ont été traités à l'Hôpital ophtalmique. En effet, dans les rapports annuels, les statistiques ont été établies sur des données différentes selon qu'il s'agit du rapport présenté par l'administration ou de celui du médecin. Il n'est pas plus aisé de se faire une idée exacte du nombre des consultations gratuites, car, jusqu'en 1887, les rapports annuels indiquent le nombre des consultations tandis que depuis cette date ils ne font plus mention que du nombre des consultants. Néanmoins, il n'est pas impossible de dresser un tableau d'ensemble de l'activité du Dr Marc Dufour à l'Hôpital ophtalmique de 1869 à 1890. Les chiffres en sont éloquentes : 110 000 consultations, 9 500 malades traités et 6 400 opérations importantes, non comprises les petites interventions faites au cours des consultations.

Quittant ces généralités, citons quelques-unes des opérations curieuses et magnifiques pratiquées par le Dr Dufour et publiées dans les rapports annuels. En 1877, la cataracte simple a été opérée quarante et une fois, avec un seul insuccès. L'un des opérés de la

cataracte a été Noë Mollard, aveugle-né, opéré en 1875 de son premier œil et, cette année, du second. L'opération a encore bien réussi, mais Mollard n'a qu'imparfaitement appris à se servir de son nouveau sens. Ce cas particulièrement intéressant de la guérison d'un aveugle-né a fait l'objet d'un article du Dr Marc Dufour dans le bulletin de la Société médicale de la Suisse romande (1876).

A la même époque, un jeune garçon, malade d'une adhérence complète de la paupière inférieure au bulbe et à la cornée, suite de brûlure, a pu être guéri par la transplantation, dans son œil, de deux centimètres carrés de conjonctive de lapin. La transplantation réussit très bien et le tissu animal s'adapta parfaitement dans l'œil humain.

En 1880, autre exemple curieux d'une greffe de tissu : celui d'une opération faite sur un malade qui, ayant perdu quelques années auparavant l'œil droit par suite d'un accident, était atteint d'un cancer à l'œil gauche. Pour extirper radicalement cette tumeur, il eût fallu enlever l'œil, mais c'eût été condamner le malade à une cécité complète, et le docteur se décida à l'ablation des paupières et de tout le tissu cancéreux, qui furent remplacés par un lambeau de peau de la tempe. Mais la cicatrisation ayant presque annulé la fente palpébrale, faute de membrane muqueuse, une autre muqueuse prise dans la bouche du malade fut transplantée à l'œil et cousue en lieu et place de la conjonctive enlevée. Le greffon transplanté s'adapta très bien et permit au malade d'ouvrir les paupières et de les mouvoir.

Dufour fut le premier à essayer l'aimant pour

l'extraction d'un éclat métallique du corps vitré, en 1872. Voici ce qu'il écrit dans le rapport de 1883 :

« Un jeune homme, D. M., dix-neuf ans, serrurier au Locle, reçoit le 6 novembre 1883 un éclat de fer qui traverse la cornée et le cristallin, puis va se perdre dans le corps vitré. La lésion du cristallin produit une cataracte qui ne tarde pas à se gonfler et à obstruer toute vue de l'intérieur de l'œil, une inflammation se déclare, des douleurs très vives se produisent, surtout la nuit. Le malade vient à Lausanne. Il entre à l'Asile le 10 novembre. Je me décide immédiatement à tenter l'extraction de cet éclat de fer par un électro-aimant qui, depuis un an environ, attendait pareille occasion. La pile électrique nécessaire est préparée dans la journée par M. Cauderay et, le 11 novembre au matin, l'opération est tentée avec l'assistance de M. le directeur Hirzel et de M. le Dr Verrey.

» Après avoir déterminé par la trajectoire probable de l'éclat et par la succession des lésions de la cornée et du cristallin, l'emplacement probable de l'éclat qu'il s'agissait d'extraire, une incision lente et faite avec précaution dans les tissus enflammés, nous amène jusque sur la sclérotique, dans la région de l'équateur de l'œil. Lorsque l'hémorragie est suffisamment calmée, à cette première partie lente de l'opération en succède une autre fort rapide. On fait passer le courant dans l'électro-aimant, une incision méridienne de la sclérotique est rapidement faite, l'électro-aimant introduit dans l'intérieur du globe, puis retiré au bout de deux ou trois secondes environ. Il ramène sur son pôle l'éclat de fer cherché, et avec cet éclat de fer un cil que celui-ci avait coupé en passant et entraîné

avec lui dans l'intérieur de l'œil. La perte du corps vitré est minime, la nuit suivante est sans douleur, la guérison de l'opération se fait sans encombre, mais le même œil a dû subir, sept jours après, l'extraction de la cataracte, laquelle s'était gonflée entre-temps et menaçait d'un nouveau danger cet œil, si heureusement conservé. Ce malade sort le 11 décembre et passe dans la rubrique « amélioré », bien que trois ou quatre mois plus tard les progrès de la résorption nous eussent autorisé à l'indiquer comme guéri.

» J'ai cité en détail cette opération parce que, publiée il y a un peu moins de dix ans par Mac-Keown, de l'hôpital ophtalmique de Belfast, elle n'a été sérieusement répétée que depuis deux ou trois ans, soit en Amérique, soit en Angleterre, soit en France, soit en Allemagne. Ce n'est pas encore une opération courante. Mac-Keown fit des essais en 1873 avec une aiguille aimantée ; Hirschberg à Berlin, emploie pour la première fois en 1880 l'électro-aimant. Il y a peut-être un certain intérêt à noter ici qu'en 1872 déjà nous fîmes, M. le Dr Recordon et moi, une tentative d'extraction d'éclat de fer par l'électro-aimant. Un officier français, atteint d'un éclat de fer, vint à Lausanne. Nous fîmes préparer par M. Cauderay un électro-aimant de bien plus petite dimension que ceux qui sont employés actuellement. L'extrémité était modelée sur la sonde-mousse des ophtalmologistes. Nous pratiquâmes d'abord l'extraction de la cataracte, puis par la plaie nous introduisîmes l'électro-aimant dans la profondeur de l'œil. M. Cauderay qui était présent, maniait la pile électrique. Des sondages dans différentes directions ne ramènent aucun corps étran-

ger ; pendant ce temps, le corps vitré s'écoule toujours plus et, tenant l'œil pour perdu, nous profitons de l'anesthésie du malade pour faire, avec sa permission éventuelle, l'énucléation de l'œil. L'examen du bulbe montra que l'éclat de fer n'était pas dans l'œil, mais qu'il avait pénétré la paroi opposée dans laquelle il se tenait accroché. L'insuccès du cas particulier n'était donc pas attribuable à la méthode, et nous eussions, au fond, dû renouveler les essais. Malheureusement nous ne le fîmes pas, ce premier cas nous ayant plutôt découragés. »

L'opération la plus curieuse faite par Marc Dufour, au cours de cette partie de sa carrière, fut probablement celle qu'il expose dans le rapport de 1888 :

« Parmi les maladies internes de l'œil, je dois citer le cas d'un ouvrier savoyard qui avait eu le malheur de perdre, il y a six ans, son œil droit, par accident de mine. L'œil gauche se troublant peu à peu en mai dernier, le malade vint à Lausanne. On constate au bas de l'œil gauche un kyste bleuâtre à bord brillant, et au contour presque rigoureusement sphérique. Ce kyste sous-rétinien est immédiatement soupçonné d'être d'une nature parasitaire et le malade est gardé en observation. On constate qu'il est porteur du ver solitaire et, dans les jours suivants, que son kyste s'accroît assez régulièrement ; cependant, à fin juin, l'extension du kyste devient très rapide, le corps vitreux se remplit d'opacités flottantes et l'on aperçoit enfin, à travers la rétine, l'image estompée d'une tête de cysticerque. Cette tête paraît une fois être dirigée en haut, une autre fois elle est dirigée en bas. En présence de l'obligation où nous étions à l'égard

de ce borgne de faire tout notre possible pour évacuer le parasite, nous déterminâmes très exactement la longitude et la latitude de la vésicule, ce qui fut fait en employant l'ophtalmoscope et en mouvant celui-ci le long d'un périmètre. Nous constatâmes ainsi que le milieu de la vésicule de notre parasite était à une latitude de 45 degrés en arrière de l'équateur de l'œil, soit à 135 degrés en arrière du pôle antérieur. L'opération consiste à détacher le muscle interne droit, à pénétrer le long de l'œil gauche, fortement tiré en dehors, jusqu'au point correspondant de la latitude cherchée. A ce moment, incision de la tunique scléroticale, préparation d'instruments de succion pour éviter l'aléa angoissant de recherches à la pincette ; mais au moment où l'incision est faite, la vésicule se présente, l'animal est saisi à la pincette et tiré dehors. Aussitôt après le premier, un second corps blanchâtre s'échappe aussi. C'est un second cysticerque ! immédiatement visible à ses quatre ventouses et à ses douze crochets. Le muscle droit est ramené et cousu à son point d'insertion. La conjonctive elle-même est suturée par-dessus la lésion et la guérison complète s'ensuit sans aucune inflammation. La vision qui était de $\frac{1}{40}$ au moment de l'opération et nulle dans le champ supérieur, monte peu à peu à $\frac{1}{6}$, puis à $\frac{1}{3}$ pour la vision centrale, mais elle reste nulle là où la rétine était primitivement décollée. La rétine toutefois se recolle et au bout d'un mois il est possible de distinguer très bien à l'ophtalmoscope la cicatrice de l'incision qui a été faite. La rétine, même recollée, ne reprend aucune fonction pour la raison probable que voici : c'est que, soumis à l'action des mouvements de l'animal, les

éléments nerveux, cônes et bâtonnets, ont été détruits par les mouvements et la friction du parasite. Il n'y a pas, à ma connaissance, d'autre cas chez lesquels, sur le vivant, on ait extrait deux cysticerques d'un seul œil. Il faut admettre, quant à leur origine, un œuf ou plus exactement deux œufs accolés provenant du ténia que le malade portait dans l'intestin, que ces deux œufs aient pénétré dans l'estomac ou dans le sang et qu'ils aient été poussés par ce dernier dans le point extrêmement important où ils se sont développés. »

On se souvient que, depuis 1869 jusqu'à sa retraite définitive en 1880, le D^r Recordon espaça de plus en plus ses visites à l'Hôpital ophtalmique et se déchargea entièrement sur son adjoint. Il fallait, pour assumer une tâche aussi lourde, tout le dévouement, toute l'énergie et le dynamisme d'un Marc Dufour. Bien que, de 1880 à 1885, il fût remplacé pendant ses brèves absences par les D^{rs} Challand, Heer, Schnetzler et Louis Verrey, ce n'était là qu'une aide temporaire et partielle. Ces remplaçants, praticiens de la médecine générale, s'occupaient surtout des consultations et des interventions courantes, laissant au médecin titulaire et spécialisé les opérations plus délicates. Aussi, lorsque Dufour revenait d'un congrès ou d'un voyage qui l'avait appelé au loin, trouvait-il un travail plus abondant qu'à l'ordinaire.

Jusqu'en 1885, Dufour put compter, pour les opérations, sur la collaboration précieuse du directeur Hirzel auquel il ne se lasse pas de rendre hommage. Au cours de quarante et un ans de pratique auprès de Recordon d'abord, de Marc Dufour ensuite, Hirzel

avait acquis en ophtalmologie une expérience remarquable et des connaissances si étendues qu'il eût pu intervenir comme un médecin s'il y avait été autorisé. Mais pour lui, alors âgé de soixante-dix ans, l'heure de la retraite allait sonner.

Un nouveau champ d'activité, l'enseignement, devait bientôt s'ouvrir devant Dufour et il fallait de toute nécessité le soulager d'une partie de la besogne quotidienne de l'Hôpital ophtalmique ; c'est pourquoy, en 1885, il se fit nommer, par le Conseil d'administration de l'Asile, un adjoint en la personne du Dr Louis Verrey, auquel succédèrent, en 1888, le Dr Paul Bernhard, de Coire et, de 1889 à avril 1891, le Dr Léon Steiner.

Nous devons une mention spéciale à la mémoire du Dr Louis Verrey parce qu'il fut le premier médecin assistant de Dufour et qu'il créa, dans sa famille, une belle tradition médicale qui fait honneur au pays : son fils, M. le Dr Arnold Verrey, est actuellement oculiste à Lausanne et son petit-fils, M. le Dr Florian Verrey, bien que tout jeune médecin, est l'assistant de M. le professeur Marc Amsler.

Louis Verrey naquit le 8 août 1854 à Melun (Seine-et-Marne), où son père, Jules Verrey, était architecte. Il fit ses études médicales à Erlangen et à Leipzig, où il passa son doctorat ; il obtint son diplôme suisse de médecine à Bâle. De 1882 à 1884, nous le trouvons établi à Lausanne où il exerce la médecine générale ; mais des remplacements faits à l'Hôpital ophtalmique, pendant les absences de Marc Dufour, le dirigent vers l'ophtalmologie. En 1884, il se rend à Zurich et devient assistant du professeur Horner. A son retour, en 1885,

Dufour le choisit comme adjoint et il reste à ce poste jusqu'en 1887. Nommé privat-docent d'ophtalmologie à l'Université de Lausanne en 1892, il s'établit définitivement dans notre ville, où il pratiqua durant vingt-quatre ans. Il mourut subitement le 16 avril 1916, en pleine activité.

LE PROFESSEUR MARC DUFOUR ET LA CLINIQUE OPHTALMOLOGIQUE UNIVERSITAIRE DE 1890 A 1910.

Marc Dufour a joué dans la fondation et la vie de l'Université de Lausanne un rôle de premier plan. Il fit partie de la commission nommée en 1887 par le Conseil d'Etat pour préavisier sur l'opportunité de développer la Faculté de médecine, jusqu'alors représentée par les deux chaires d'anatomie et de physiologie ; Dufour se prononça affirmativement. L'Université fut ouverte trois ans après. Dans la jeune Faculté de médecine, Dufour fut appelé à la chaire d'ophtalmologie. Il lui apportait, en plus de sa grande notoriété, la disposition d'une clinique importante et les installations matérielles que le Conseil de l'Asile des aveugles offrait à l'Etat de Vaud pour l'enseignement, confié à son médecin en chef, le tout contre des prestations fort modestes. Entre-temps, l'Hôpital ophtalmique avait reçu de notables améliorations : la salle de consultation avait été agrandie et l'on avait aménagé une salle d'opération ainsi qu'une chambre noire. Un laboratoire était en voie d'organisation. Une convention fut passée en novembre 1890 entre le Conseil

d'administration de l'Asile et l'Etat de Vaud, convention très avantageuse pour l'Etat qui trouvait à l'Asile un maître de réputation déjà européenne, des locaux et des installations qu'il eût été coûteux de créer ailleurs.

C'est en octobre 1890 que le professeur Marc Dufour donna sa leçon inaugurale dans laquelle il exposait les raisons de l'enseignement de l'ophtalmologie et les étapes que cette science avait parcourues au cours des siècles, pour s'épanouir dans la seconde moitié du XIX^e siècle avec Helmholtz, Donders et Græfe.

Pendant vingt ans, Dufour a donné des conférences cliniques et un cours théorique. Il ne pouvait être que brillant, car, à côté de la science et d'une expérience considérable, il possédait le don d'exposition et le talent de la démonstration. Voici quelques traits de cet enseignement, esquissés par un élève qui l'a suivi assidûment : « Le professeur Dufour cherchait à donner aux étudiants des notions simples, ne perdant pas de vue qu'il n'avait pas à former des oculistes de carrière mais qu'il s'adressait surtout à de futurs médecins. Il ne consacrait pas beaucoup de temps aux théories et aux questions controversées et s'attachait à démontrer, de préférence, les cas courants de conjonctivite, de kératite, et plus encore, d'iritis et de glaucome, affections dans lesquelles un retard d'intervention ou une erreur peuvent compromettre la vision. Les étudiants appelés comme « pratiquants » à la clinique rencontraient chez leur professeur une exquise bienveillance ; posait-il une question embarrassante, il introduisait lui-même la réponse pour ne pas décourager le débutant. A l'examen même, il venait au secours

du candidat jusqu'à ce que celui-ci ait réussi à gagner le port ». Notons encore que Dufour fut le premier doyen de la Faculté de médecine et que, de 1894 à 1896, il revêtit les hautes fonctions de Recteur de l'Université.

Le premier hiver déjà, seize étudiants suivirent les cours que Dufour donnait à l'Hôpital ophtalmique et c'est dans ces groupes de jeunes disciples qui, chaque année, se succédaient devant lui, que le maître choisissait, avec une rare sûreté de jugement, ses futurs collaborateurs. La liste des médecins qui ont occupé le poste d'internes à la clinique universitaire de 1890 à 1910 est fort éloquente ; nous ne faisons que la citer, nous réservant de parler plus loin des personnalités qui ont joué un rôle dans la vie de l'Hôpital ophtalmique : les D^{rs} J. Capauner, Prusse, 1891-1892 ; de Szikloszy, Hongrie, fils du professeur d'ophtalmologie de Budapest, 1893 ; Th. de Speyer, Bâle, 1894-1895 ; J. Gonin, 1896-1898 ; Fr. de Mandach, 1899-1900 ; Schöenberg, 1901-1902 ; Oth. Dufour, 1903-1904 ; G. Porte, Genève, 1905-1907. De 1907 à 1910, le poste d'interne resta vacant et ce fut le D^r Othmar Dufour qui assura le service en qualité d'assistant.

Absorbé par ses charges universitaires et par une pratique de plus en plus étendue, le professeur Dufour n'avait pu, même avec l'assistance d'un interne, répondre à toutes les exigences de l'Hôpital ophtalmique. En 1892, un adjoint, spécialement chargé du service de la polyclinique, le D^r Auguste Dufour, lui fut donné et, en 1901, le D^r J. Gonin vint admirablement compléter cette équipe médicale en qualité de second adjoint.

Pour assurer la vie intérieure de l'hôpital, et pour secondar dans sa tâche délicate ce groupe de médecins d'une valeur scientifique exceptionnelle, il fallait un personnel subalterne de choix. Jusque-là, comme on le sait déjà, le service interne de la maison avait été assuré par des infirmières laïques dont la plupart avaient fait preuve de remarquables capacités et de grand dévouement. Mais leur recrutement était souvent difficile et, vers 1890, l'instabilité de ce personnel causa de fâcheux mécomptes à l'administration de l'Asile. C'est pour parer à ces inconvénients que des négociations furent entamées avec la Maison des diaconesses de Saint-Loup ; elles n'aboutirent pas, parce que cet établissement ne disposait pas, à ce moment-là, de sœurs aptes à donner des soins aussi particuliers que ceux exigés par les malades reçus à l'Hôpital ophtalmique. Marc Dufour, qui avait déjà vu à l'œuvre des diaconesses de la maison de Berne, insista alors pour que des démarches fussent entreprises auprès de cette dernière. Le résultat en fut très heureux et, le 1^{er} août 1892, trois diaconesses de cette institution arrivaient à Lausanne. Elles avaient à leur tête une femme admirable dont aucun de ceux qui ont eu le privilège de la connaître ne peut évoquer le souvenir sans une profonde émotion : Sœur Madeline Jeckle.

Née en 1846, elle fut placée par ses parents dans un couvent de Rapperswyl. A l'âge de dix-sept ans, fortuitement, elle eut l'occasion d'entendre une conférence du pasteur Dændliker, le fondateur de la Maison des diaconesses de Berne et elle sentit le besoin irrésistible de se consacrer à l'œuvre des malades. Peu de mois après, elle commençait son stage à l'Hôpital de

l'Ille. Dans cet établissement, elle suivit surtout le service ophtalmologique du D^r Dor. Ceci se passait vers 1863, c'est-à-dire avant même que Marc Dufour commençât ses premières études dans la spécialité. On voit par là que la vocation de Sœur Madeline datait de loin et que son expérience en ophtalmologie n'était pas banale. Elle la compléta par un stage dans le service du professeur Pflüger, à Berne, et par un long séjour dans celui du professeur Schiess, à Bâle.

Dès son arrivée, la Sœur directrice sut si bien faire apprécier ses hautes qualités que pas un médecin ne lui ménagea sa confiance. Marc Dufour, qui avait pour elle une véritable vénération, ne laisse échapper aucune occasion de louer cette femme de tête, et surtout de cœur, qui pendant près de trente ans sera l'ange gardien de l'Hôpital ophtalmique. Elle avait dans ses attributions : la direction intérieure de l'hôpital, la visite des hospitalisés avec l'interne, le contrôle des journées de malades, les inscriptions de la polyclinique, l'entretien de la salle d'opération et des instruments, l'administration de la pharmacie, la préparation de certains médicaments, le pansement du soir aux opérés, la réception de nombreux visiteurs, la correspondance avec les familles des malades ; c'est déjà miracle qu'elle ait suffi à tout cela. A ces fonctions d'ordre plutôt administratif, elle joignit des qualités plus spécialement appréciées des médecins : elle remarquait d'emblée ce qui, chez un opéré, annonçait une complication et, lorsqu'un cas d'urgence se présentait à l'hôpital en dehors des heures de visite, elle était parfaitement à même de juger de la gravité du mal.

Si, après avoir entendu l'opinion des médecins, nous demandions aux malades confiés à ses soins quels souvenirs ils ont gardés de la vénérée Sœur Madeline, le concert de gratitude serait émouvant. Elle accueillait chacun avec tant de bonté, avec tant de douceur, que tous les cœurs étaient conquis ; son sourire était un rayon de soleil ; elle savait si bien encourager ceux qui doutaient de l'issue d'un traitement que les moins optimistes étaient rassérénés ; elle avait des paroles si affectueuses pour ceux qui partaient sans avoir été guéris que les plus désespérés étaient réconfortés. Mais c'était avec les enfants qu'il fallait voir Sœur Madeline ! Elle en tenait un sur ses genoux tandis que les autres faisaient cercle autour d'elle comme autour d'une maman. Pour les faire rester tranquilles, elle leur racontait de belles histoires pendant qu'elle enlevait le bandeau et mettait les gouttes ; ses poches étaient toujours pleines de friandises destinées à récompenser les plus sages et, naturellement, tous étaient sages. La séance de pansement se terminait par une distribution de baisers, c'était, disait-elle, après les gouttes médicales, « les gouttes sèches de Sœur Madeline ».

A côté de la Sœur directrice, deux diaconesses ont laissé, durant cette période, un souvenir vivant dans la maison : Sœur Emma Hofer, à qui incombait la division des femmes et des enfants, femme énergique et cœur compatissant, restée, jusque dans sa retraite, très attachée à l'Hôpital ophtalmique ; Sœur Estelle Neuhaus, actuellement rentrée à la maison mère, était spécialement chargée des soins ménagers ; par une gaité et un entrain exceptionnels elle était,

dans toute la maison, pour les malades et les médecins un vrai rayon de soleil. Ces trois diaconesses collaboraient dans une entente parfaite sans qu'il fût besoin à Sœur Madeline d'élever jamais la voix pour donner un ordre.

Cette paisible ambiance avait une action sur l'esprit des malades. Parmi ceux qui, après avoir bénéficié de l'aide morale de la maison, contribuèrent à en vivifier l'atmosphère, il convient de citer ici Eugène Peter. Si la science des oculistes lausannois fut impuissante à lui rendre la vue, qu'une explosion lui avait arrachée brutalement à vingt et un ans, à Paris, il trouva à l'Hôpital ophtalmique la vérité qui devait transformer sa vie et la rendre féconde. Une de ses premières lectrices fut M^{me} Alexandre Vinet ; soutenu par un groupe de jeunes gens de l'Union chrétienne, et guidé par Sœur Madeline, il apprend le Braille, lit la Bible, se cultive d'une façon générale. A un ami qui lui écrit : « Si j'avais été à ta place, je me serais offert un gramme de strychnine ». — « Mais Dieu, répliquait Peter, m'a donné un meilleur remède à mes maux. La catastrophe qui m'a rendu aveugle a d'abord provoqué en moi une telle révolte contre Dieu que j'en ai été profondément effrayé. Cet effroi m'a été salutaire ; il m'a montré de telles profondeurs de péché dans mon cœur que j'ai senti l'absolue nécessité d'une conversion franche et entière ». Peu de temps plus tard cette lumière se fit pour lui et Peter, plein de gratitude, âme apostolique, devint un évangéliste plein de feu et à l'accent convaincant. Il le resta pendant près de trente ans. Il mourut à l'âge de septante-sept ans, en 1926. Avec son ami, le vénéré pasteur

Charles Curchod, il fut l'initiateur des cultes du jeudi à l'auditoire d'ophtalmologie de l'Hôpital ; avec l'aide de pasteurs lausannois, la tradition a pu en être maintenue jusqu'ici.

Le temps avait marché ; cet hôpital, jugé beaucoup trop luxueux en 1873, manquait vraiment de confort et ne répondait guère aux nécessités d'une clinique universitaire. L'immeuble avait besoin d'être modernisé : une cuisine particulière pour l'hôpital fut installée au sous-sol ; le chauffage central à eau chaude remplaça celui à air chaud, trop peu hygiénique ; l'électricité supplanta le gaz. Enfin, une bibliothèque d'ophtalmologie, dont le noyau fut la précieuse collection léguée par le Dr Recordon, vint faciliter les travaux et les recherches des médecins et des étudiants.

Dans le cadre heureusement rénové de l'Hôpital ophtalmique, le travail ne chômait pas ; quelques chiffres en diront plus long que des phrases. En vingt ans, le maître et ses adjoints donnèrent environ 140 000 consultations gratuites, traitèrent plus de 10 000 malades et pratiquèrent près de 6500 opérations. Certes, Marc Dufour seul, absorbé qu'il était par ses multiples occupations, n'aurait pu suffire à une tâche aussi écrasante. Il abandonnait à ses collaborateurs les consultations courantes et les opérations simples. Il venait cependant chaque matin à l'hôpital, se faisait remettre la liste des consultants, examinait ceux d'entre eux que le médecin de service avait retenus, visitait les nouveaux opérés et pratiquait une intervention jugée délicate.

Le Dr Auguste Dufour parle ainsi des travaux de

son oncle à cette époque¹ : « Il a fait bénéficier ses malades de toutes les méthodes vraiment utiles et introduit dans la pratique journalière certains procédés spéciaux parmi lesquels on peut citer : le soin minutieux apporté aux suites des opérations, la surveillance exacte des fonctions de nutrition et de l'état général, la préservation stricte contre l'humidité et le froid ; ensuite, la recherche très attentive des phénomènes de pression intra-oculaire ; l'obscurité, en cure prolongée, pour les ophtalmies sympathiques et les atrophies du nerf optique ; au contraire, la lampe allumée toute la nuit pour combattre les états glaucomateux aggravés ou déterminés par l'obscurité ; puis la méthode d'opération de la cataracte par lambeau intérieur, l'emploi de la lithine dans les sclérites, la morphine dans les hémorragies rétro-choroïdiennes, des injections de sublimé dans les lésions oculaires varioliques, celui de prismes spéciaux dans certaines fatigues oculaires, etc. ».

En matière de diagnostic, Dufour était pour les méthodes simples ; ses connaissances cliniques l'amenaient souvent, par une opération de déduction pénétrante, à tirer au clair le diagnostic des affections compliquées. Il était resté bon médecin et n'avait pas oublié le solide enseignement de son premier maître, Biermer. Il recherchait avec soin les indices généraux propres à jeter la lumière sur la pathogénie d'une affection oculaire, à dépister une néphrite insidieuse, un état diabétique, un désordre vasculaire,

¹ Jubilé quarantenaire du Dr Marc Dufour. Publication annexée au rapport de 1909.

une lésion nerveuse fruste. Dans sa thérapeutique oculaire, il attribuait une grande importance aux indications tirées de l'état général.

Marc Dufour était un très habile opérateur ; sa main élégante et légère semblait être faite pour ce travail délicat. Il opérait avec calme et sûreté, après avoir bien pesé ses indications et le choix de son procédé. Dans les cataractes communes, il n'avait depuis longtemps que des réussites. Son triomphe était l'iridectomie qu'il pratiquait avec une dextérité superbe et qui lui donnait des résultats remarquables. Pour le strabisme, il avait conservé les méthodes de Græfe et la ténotomie.

Depuis longtemps la réputation de Dufour s'était étendue au loin bien au delà de la zone locale et de celle qui, autrefois, alimentait la clientèle du D^r Recordon. De partout les malades affluaient. L'Hôpital ophtalmique ne comptant que quarante-cinq lits, il fallait donc trouver ailleurs des logements. Les premiers arrivés, surtout les modestes, trouvaient un lit dans les pensions Mansfeld et du Maupas ; celles-ci ne suffirent bientôt plus. D'autres plus confortables, puis des cliniques mieux équipées, quoique encore modestes, furent installées pour répondre aux exigences de la clientèle aisée. Les hôtels de la ville hébergeaient un grand nombre d'étrangers, surtout des Français, attirés à Lausanne par la célébrité de l'oculiste. Ce n'était du reste pas en France seulement que se recrutaient les clients privés ; ceux qui se pressaient dans les salons d'attente étaient des Américains, des Anglais, des Russes, des Espagnols, des Grecs. La notoriété dont Dufour jouissait se rapproche de celle de son

cher maître Græfe ; elle est peut-être comparable à celle des Tronchin et des Tissot au XVIII^e siècle.

La dernière inscription d'ordre qui figure dans le registre de sa consultation privée porte le n^o 90 000 ; si l'on ajoute à ce nombre les malades de l'Hôpital ophtalmique et de la polyclinique, on peut estimer qu'il a passé sous les yeux de Marc Dufour environ 200 000 personnes. Si l'on songe à la somme de travail qu'exigeait une clientèle aussi nombreuse, on peut en conclure que la journée devait à peine suffire à la besogne, à moins de la compter double. En réalité, il en fut ainsi pendant les vingt dernières années de l'homme extraordinairement résistant qu'était Marc Dufour.

D'une plume alerte, le Dr J. Gonin a fait le récit de la vie trépidante de son maître : « Une partie de la nuit a été consacrée à écrire un paquet de lettres à l'adresse des malades ou de leurs médecins ; la rédaction en est claire, mais l'écriture détestable ; le docteur les porte souvent à la gare lui-même, à l'heure du train de nuit ou des premiers trains du matin. Il ne s'est pas couché, cela lui est égal. Frais et dispos quand même, il attend les personnes qu'il a convoquées pour la première heure, pour 6 heures par exemple ; il les accueille comme un ami, avec l'aménité dont il a le secret. La meilleure moitié de la matinée se passe à recevoir toutes espèces de gens, jusqu'à l'heure des visites aux cas pressants des cliniques ou des hôtels. Il se rend à l'Hôpital ophtalmique où ses adjoints lui soumettent les cas sérieux ou propres à être démontrés. Deux fois par semaine, il donne sa leçon clinique ; les autres jours, opérations dans le service ou opéra-

tions privées. Après un déjeuner rapide, vers 2 heures, parfois plus tard, s'ouvre le feu des consultations de l'après-midi, défilé de malades de toutes nationalités ; grands personnages ou clients modestes sont reçus avec la même bonne grâce ; cela marche sans une minute d'arrêt jusqu'à 7 ou 8 heures, souvent plus tard. Dîner à une heure irrégulière, un temps de sommeil puis, nouvelle visite aux cliniques jusque bien au delà de minuit. Il en est ainsi chaque jour jusqu'à ce qu'un appel au loin, une visite rapide à Paris, un saut à Lyon ou à Nice viennent apporter une courte détente ; une nuit en wagon est une aubaine, autant parce qu'elle permet le sommeil qu'en raison du temps qu'elle fait gagner. Selon les jours, un cours théorique d'ophtalmologie, une conférence, un conseil de Faculté, les obligations du rectorat, les séances administratives, doivent encore trouver place dans le programme ».

Quelle vitalité, quelle réserve intarissable d'énergie, de volonté, ont animé cet organisme vigoureux et ce cerveau équilibré pour leur faire soutenir sans broncher une pareille dépense journalière, avant que l'usure ait révélé son œuvre sourde. Nous retrouvons dans la vie de Dufour la reproduction exacte du tableau qu'il traçait lui-même, en 1868, de l'existence surmenée de son maître Græfe. Jeune alors, il protestait contre cette vie de galérien ; arrivé à l'âge mûr, à la vieillesse, au faite des succès, il y prend un plaisir intense, il est un homme heureux. Dufour est dominé par l'ambition d'employer son temps et ses forces au profit de ses semblables dans la mesure la plus large possible, et d'en retirer pour lui-même la plus grande

somme de bonheur. Le 10 juin 1909, dans une séance publique, tenue à l'Asile pour commémorer le quarantième anniversaire de l'entrée de Marc Dufour à l'Hôpital ophtalmique, séance organisée à l'insu du docteur et à laquelle assistaient des représentants du Conseil d'Etat, de l'Université et de la Ville de Lausanne, le maître vénéré disait : « Ce qui m'est le plus précieux aujourd'hui, c'est le sentiment de l'atmosphère d'affection dont je suis entouré ; cette atmosphère ne m'a jamais fait défaut et je puis dire qu'elle m'a porté. Grâce à elle, la vie a été bonne pour moi et je suis enchanté d'avoir vécu. Vous m'avez bien surpris par les chiffres de vos statistiques ; je ne me représentais certes pas avoir fait autant de travail ! Mais, en revanche, il y a un côté que je vois fort bien et que vos statistiques ont laissé dans l'ombre, c'est tout ce qui n'a pas été fait ».

Plus loin, faisant allusion au cadeau offert par le Conseil d'administration de l'Asile, un paysage égyptien du peintre Etienne Duval, il ajoutait : « Il arrive souvent aux gens de mon âge de penser à la fin et de jeter un coup d'œil en arrière. Ce qui m'est le plus doux, le plus consolant en pareil cas, vous ne m'en voudrez pas de le dire, c'est le sentiment de la place que j'occupe dans le cœur des aveugles, de ceux que j'ai pu aider et soulager, de tous les humbles, de tous ceux qui ne peuvent pas m'acheter de tableaux et ne me font pas de discours ».

Cette cérémonie fut une étape heureuse, la dernière, dans la vie étourdissante de Marc Dufour. Il était pris dans l'engrenage ; malgré les conseils de ménagement donnés par sa famille et ses amis, il ne

pouvait plus s'arrêter. En juillet 1910, il fit une croisière au Spitzberg et en Norvège, d'où il revint, semblait-il, reposé. Le lendemain de son retour, le 29 juillet, à 11 heures du soir, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante. Ceux qui ont vécu la journée du 30 juillet se souviennent encore de l'émotion poignante qui courut dans la population lausannoise, dans tout le peuple vaudois et bien au delà, lorsque fut connue la nouvelle du décès du professeur Marc Dufour. Ce jour-là, bien des larmes coulèrent. La ville, et l'on peut dire la Suisse entière, s'associèrent au deuil de la famille du défunt. Ses funérailles, célébrées au temple de Saint-François et l'immense cortège qui accompagna à Montoie la dépouille mortelle du Dr Marc Dufour furent un juste hommage rendu au savant éminent et à l'homme de cœur que Lausanne venait de perdre.

Il faudrait un volume pour dire tout ce qu'a été et tout ce qu'a fait Marc Dufour pour l'Asile où, pendant quarante et un ans il a exercé un vrai ministère de charité et de dévouement. Son décès si brusque a été un deuil cruel pour l'institution tout entière et pour chacun en particulier. Tous ont senti qu'ils perdaient en lui un ami, un appui, une vraie force. Pour beaucoup d'aveugles, la mort d'un père ne leur aurait pas causé une plus profonde douleur. Il faut avoir vu Marc Dufour au milieu de « ses chers aveugles », comme il les appelait, pour comprendre tout ce qu'il était pour eux, avec quelle cordialité il les abordait, avec quelle bonté vraiment paternelle il écoutait leurs doléances, prenant part à leurs peines comme à leurs joies ; de quelle affection et de quelle sollicitude il les entourait. Il avait bien à leur égard cet amour parfait

dont parle saint Paul, cet amour « qui excuse tout, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte tout, qui ne soupçonne pas le mal, qui est patient et bon ». Ceux qui ont connu cette affection-là se sont sentis perdus et désemparés le jour où elle leur a manqué ; il s'est fait dans leur vie un vide qui ne sera jamais comblé.

A la fin du mois de mars 1933, la mort de M^{me} Marc Dufour, tout en privant l'Asile des aveugles d'un généreux appui, ravivait la blessure causée par la perte du grand ami des aveugles dont elle portait le nom et prolongeait les bienfaits avec une délicate simplicité. Depuis son mariage, en 1871, M^{me} Dufour n'avait cessé de partager les préoccupations de son mari, spécialement la vigilante affection qu'il portait à l'Asile. Modestement, mais avec une constance inlassable, elle en fut le précieux auxiliaire. Tant que sa santé le lui permit, elle a pris part à toutes les manifestations de l'Asile. Tous les aveugles l'associent dans leur gratitude au souvenir qu'ils gardent de leur vénéré bienfaiteur.

L'HOPITAL OPHTALMIQUE DE 1910 A 1920.

Le successeur de Marc Dufour se trouvait désigné tout naturellement en la personne de son plus ancien collaborateur, le D^r Auguste Dufour.

Nommé médecin-adjoint en 1892, Auguste Dufour, neveu du défunt, fut promu médecin en chef. On se rappelle que lors de la fondation de la Faculté de médecine, le D^r Marc Dufour ayant été appelé à la

chaire d'ophtalmologie, le Conseil de l'Asile, pour faciliter la création de cet enseignement avait, par convention passée en novembre 1890, mis gratuitement à la disposition de l'Université des locaux et la clinique fondée par Recordon. Le 3 avril 1900, cette convention fut renouvelée et, en échange des prestations onéreuses faites par l'Asile, l'Etat s'était engagé à payer une indemnité annuelle de quatre mille francs.

Le décès de Marc Dufour eut pour effet, comme cela était prévu à l'avance, de dégager l'Asile des aveugles et l'Etat de leurs obligations réciproques en ce qui concernait l'utilisation de la clinique de l'Asile pour l'enseignement de l'ophtalmologie.

Le 3 août 1910¹, le Conseil d'administration, prenant les devants, informa le Département de l'instruction publique de son intention de nommer comme médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique, le Dr Auguste Dufour, se déclarant prêt à renouveler, en la modifiant si besoin était, la convention du 3 avril 1900 pour le cas où le nouveau médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique serait appelé à recueillir une partie de l'enseignement donné précédemment par le Dr Marc Dufour.

Les intentions du Conseil d'Etat étaient différentes et tendaient à la nomination d'un professeur de clinique ophtalmologique étranger à la maison. Des propositions furent faites de part et d'autre pour établir un nouveau statut permettant au professeur d'utiliser les ressources de l'Hôpital ophtalmique et le contingent des malades pour l'enseignement universitaire,

¹ Rapport de l'Asile pour l'année 1910.

tout en sauvegardant les traditions de cet hôpital et la situation de ses médecins dont l'autorité et le savoir ne pouvaient être mis en question.

On n'arriva pas à un arrangement. Dans ces conditions, le renouvellement de la convention du 3 avril 1900 était devenu impossible. Le Conseil de l'Asile arrivait à la conclusion qu'il valait mieux conserver de part et d'autre une entière indépendance. Un service ophtalmologique était créé par l'Etat, à l'Hôpital cantonal, pour le professeur Dr S. Eperon.

En prenant acte, au nom du Conseil d'Etat, de cette décision, le chef du Département de l'instruction publique fit savoir très courtoisement que « si les circonstances se modifiaient il serait très heureux de renouer avec l'Asile des relations qu'il n'abandonnait qu'à regret et pour éviter des difficultés qui surgiraient forcément ».

Cette indépendance, au surplus, fut un avantage pour les malades ; car c'est une fatigue pour eux que de servir de sujets de démonstration. Souvent le professeur, qui a besoin d'eux, les garde plus longtemps que leur état ne le nécessite et, leur séjour se prolongeant ainsi, retarde d'autant l'entrée de malades qui attendent impatiemment leur tour. Les cinquante lits sont constamment occupés et, pendant la période où le cours de clinique ne s'est pas donné à l'Asile, on a pu constater que le nombre des malades s'est accru.

On voit que la création d'un service de clinique ophtalmologique rattaché à l'Université n'a point ralenti l'activité de l'Hôpital ophtalmique. Le fait que les internes et les diaconesses purent consacrer tout leur temps aux malades et la suppression des frais

occasionnés par un enseignement thérapeutique compensèrent l'indemnité allouée par la convention de 1900 ; aussi était-ce l'intérêt porté à l'Université et non l'avantage de l'Asile qui avait été envisagé par le Conseil en prenant l'initiative du renouvellement des conventions de 1890 et de 1900.

Les D^{rs} Auguste Dufour et Jules Gonin, en leur qualité de privat-docents, continuèrent leur enseignement à l'Asile et plusieurs étudiants vinrent assister aux cliniques de l'Hôpital ophtalmique, ainsi qu'aux opérations. Durant la période de 1910 à 1920, plus de 125 000 consultations gratuites furent données, tandis que pour le même laps de temps le nombre des opérations s'élevait à près de 3000.

En 1913, le bâtiment ayant un urgent besoin de réparations fut très heureusement rénové. La salle d'opération, jusqu'alors au rez-de-chaussée, fut transférée au premier étage. Isolée des dortoirs par un vestibule servant de vestiaire et de salle d'attente pour les opérés, flanquée d'une salle destinée à la stérilisation, la salle d'opération fut installée suivant toutes les exigences de la chirurgie moderne. De grandes baies vitrées, au midi, s'ouvrant par pivotement central, donnent une lumière admirable que les grands arbres du jardin ne peuvent plus voiler.

Tout est donc disposé judicieusement. On assure aux malades le maximum de sécurité dans les opérations.

En 1917, la mise en place d'un gros électro-aimant dit « aimant à pôle interne », de Mellinger, vint compléter les installations de l'Hôpital ophtalmique. Notons en passant que la grosse dépense occasionnée

par cette acquisition (environ 3000 fr.) n'a pas grevé le budget de l'Asile, car elle a été entièrement couverte par le fonds de bienfaisance tenu par Sœur Madeline et qu'alimentaient les offrandes volontaires des malades de la polyclinique ou les redevances réclamées par les médecins pour des services spéciaux dont la gratuité ne se justifiait point.

Dans ce cadre modernisé, les excellentes Sœurs de Berne ont continué, pendant toute cette période, à faire autour d'elles le plus de bien possible. Ayant souvent à soigner des malades abattus par la gravité de leur état, découragés par la durée de leurs maux, moralement accablés par l'obscurité qui les envahit, les diaconesses, femmes d'élite, les ont relevés, encouragés, fortifiés par leurs paroles et leurs soins. Sous la bienveillante direction de la vénérée Sœur Madeline, elles ont accompli une œuvre bienfaisante qu'on ne saurait trop admirer. Depuis 1913, elles furent secondées par de précieuses auxiliaires. En effet, d'après un arrangement pris avec le D^r Krafft, directeur de La Source, une élève de cette école d'infirmières vint, chaque mois, aider à la consultation, assister aux opérations et apprendre ainsi à donner les soins spéciaux qu'exigent les maladies des yeux. Quant au personnel médical de cette décade il s'est montré, comme ses devanciers, toujours à la hauteur des circonstances et digne de tous les éloges. Très brièvement, voici la liste des médecins internes qui se sont succédé jusqu'en 1920 : A. Vella, Tessin, 1910-1912 ; F. Augsburger, 1912 ; A. Carrasco, 1913 ; M^{lle} A. Wilensky, Russie, 1913-1914 ; E. Bourquin, Lausanne, 1914-1917 ; M^{lle} Leibowitz, 1917-1918 ;

C. Germond, 1918-1919 ; Fietta, Fribourg, 1919-1921.

Comme on le sait déjà, la direction médicale de l'Hôpital ophtalmique fut confiée, en août 1910, au Dr Auguste Dufour. Celui-ci était le fils de Louis Dufour, frère de Marc, professeur de physique à l'Académie ; il était né le 21 avril 1865, à Lausanne, où il avait suivi les classes du collège et du gymnase. Il fit ses études de médecine aux Universités de Lausanne, Berne, Bâle, Würzburg et Berlin. Après de longs stages à l'étranger, notamment à Berlin et à Paris, où il fut l'assistant du Dr Landolt, un célèbre oculiste suisse, il revint à Lausanne et s'établit en 1892. De 1896 à 1919, il fut privat-docent d'ophtalmologie à l'Université de Lausanne. Savant distingué, praticien habile, cœur compatissant, le Dr Auguste Dufour s'était acquis jusqu'au delà de nos frontières une grande renommée. Il présida la Société vaudoise de médecine en 1905. Souffrant des premières atteintes du mal qui devait l'emmener bien des années plus tard, le Dr Auguste Dufour demanda, en 1918, au Conseil d'administration de l'Asile, à être relevé de ses fonctions de médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique où, durant plus de vingt-cinq ans, il avait dépensé le meilleur de ses forces et de son cœur ; il fut nommé médecin en chef honoraire. Depuis lors, le Dr Auguste Dufour se consacra entièrement aux œuvres d'assistance et de patronage en faveur des aveugles. Il mourut subitement à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 18 juillet 1943.

Tout en rendant un chaleureux témoignage de gratitude à la mémoire du médecin récemment décédé, nous voudrions rappeler ici que M^{me} Auguste Dufour

fut pour l'Hôpital ophtalmique la collaboratrice attentive et généreuse de son mari. Elle avait constitué un comité de dames qui se chargeait de recueillir des vêtements destinés aux malades indigents. Dans cette action si utile et parfois si nécessaire, M^{me} Auguste Dufour s'est acquis des droits à la reconnaissance de bien des familles visitées par la pauvreté.

Le 1^{er} février 1918, le Conseil d'administration de l'Asile nomma, au poste de médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique devenu vacant, le disciple préféré de Marc Dufour, le futur professeur Jules Gonin, qui allait donner un nouvel éclat à la renommée déjà si brillante de cet établissement. C'est à Lausanne que Jules Gonin¹ est né, le 10 août 1870, et c'est dans cette ville qu'il a fait ses premières études, au Collège Galliard d'abord, au Gymnase cantonal ensuite, d'où il sortit bachelier en 1888.

C'est à l'Académie de Lausanne, qui deviendra Université pendant qu'il y est immatriculé, qu'il fait à peu près toutes ses études. Un unique semestre fait ailleurs, à Berne, et quelques séjours de courte durée en Allemagne, furent ses seules sorties pendant la période des études proprement dites.

Le premier contact de Jules Gonin avec l'ophtalmologie eut lieu en été 1893 dans les circonstances suivantes. L'assistant de l'Asile des aveugles avait quitté au printemps ; celui qui lui avait succédé était tombé malade presque aussitôt et, au pied levé, le candidat en médecine Jules Gonin fut appelé à

¹ D^r OTHMAR DUFOUR : *Le professeur Jules Gonin*. Revue médicale de la Suisse romande.

D^r MARC AMSLER : *Jules Gonin*. Schweiz. Med. Jahrbuch, 1936.

remplacer l'assistant manquant. Il parlait souvent et, on le sentait, avec plaisir, de cette première assistance. Il avait dû se jeter à l'eau et avait nagé de son mieux dans ce milieu à lui encore inconnu. Le bon souvenir qu'il a gardé de ces quelques semaines a probablement été déterminant pour fixer la direction qu'il allait donner à sa vie.

Ses examens terminés, il fait sa thèse de doctorat sous la direction du professeur Stilling à l'Institut d'anatomo-pathologie. Elle le rapprochait de l'ophtalmologie et avait pour titre : *Etude sur la régénération du cristallin*.

En 1896, il est nommé assistant en titre du professeur Marc Dufour, à l'Hôpital ophtalmique. De cette époque date l'amitié qui liera, pour la vie, le maître et l'élève. Amitié qui ne se démentira jamais, faite pour le plus jeune de respect, de dévouement et d'admiration, et pour l'aîné du bonheur d'avoir un assistant plein d'entrain, désireux d'apprendre et de travailler, ayant des idées nouvelles et originales, comme celles qui devaient le conduire aux succès. Le maître, hélas, ne les a pas vus et pourtant Dieu sait quelle joie il en aurait eue.

Son assistance hospitalière terminée, Gonin reste attaché à Marc Dufour comme assistant privé. En 1901, il est nommé médecin-adjoint de l'Hôpital ophtalmique.

Lors des premières années de son activité médicale, Gonin a joué un grand rôle dans la Société vaudoise de médecine, qu'il a présidée. Il prenait part aux discussions, présentait des travaux tant à la Société vaudoise que dans les séances de la Société médicale

romande. Les sujets traités par lui devant ces assemblées avaient un caractère général et ce n'est que plus tard que son activité scientifique s'est reportée sur le plan purement ophtalmologique.

En 1902, Marc Dufour est chargé de rédiger, pour l'Encyclopédie française d'Ophtalmologie, le chapitre des maladies de la rétine et du nerf optique. Il s'adjoint aussitôt le Dr Gonin et le charge de toutes les recherches bibliographiques. Le Dr Gonin s'y plonge et constate vite combien les observations, les opinions, les affirmations et les conclusions des auteurs sont contradictoires. Il lui faut tout vérifier, reprendre l'ophtalmoscopie des affections du fond de l'œil. C'est certainement de ce moment que date l'intérêt spécial qu'il a porté toujours à ces affections, et c'est dans les observations patientes de cette époque de sa vie qu'il faut chercher le germe de ses idées sur le décollement, idées qui devaient être si fécondes. « En 1904, au Congrès international de Lucerne ¹, Jules Gonin présente le résultat de ses premières recherches sur les causes du décollement de la rétine, et il ne craint pas de sortir des chemins battus et de mettre en doute les « vérités » alors partout admises, et qui étaient restées stériles parce qu'elles étaient fausses. C'est à ce même Congrès qu'à la fin de son discours d'ouverture, emporté par un élan de généreuse éloquence, Marc Dufour s'était écrié : « Croyez-vous, Messieurs, que nous assisterons toujours les bras croisés et le cœur navré à une atrophie progressive du nerf optique ?

¹ Professeur Dr MARC AMSLER : *Un siècle d'ophtalmologie à Lausanne*.
Messager suisse des aveugles, 1943.

Croyez-vous qu'il n'y aura jamais de moyen direct de recoller la rétine ? Non, non, Messieurs, je ne le crois pas ; j'ai foi dans la science, et je bénis d'avance celui d'entre nous ou de nos successeurs qui apportera à un futur congrès une bonne, une divine nouvelle... »

« Je bénis celui d'entre nous... » Jules Gonin est là, jeune secrétaire du Congrès ; en lui la flamme est allumée ; il entend l'appel de son maître et il entrevoit le but de ce qui allait devenir l'effort presque exclusif de toute sa vie... Depuis cette époque, Jules Gonin s'intéresse de plus en plus au décollement de la rétine. Il ne se lasse pas d'examiner les malades avec une méthode toujours plus rigoureuse. Il découvre peu à peu un fait qui, par sa constance, le conduit à reviser de fond en comble les notions traditionnelles : « La rétine décollée, constate-t-il, est toujours déchirée ; ces déchirures ont des sièges et des formes typiques ; la déchirure rétinienne n'est donc pas, comme on l'a toujours cru, une conséquence facultative, une complication du décollement, elle en est la cause immédiate et obligatoire. Et c'est à la cause qu'il faut s'attaquer, c'est la déchirure qu'il faut opérer et oblitérer ».

Voilà établi, dès 1920, un principe chirurgical dont la solidité, jusqu'à nos jours, n'a pas été prise en défaut et qui est l'aboutissement d'une lutte acharnée de vingt ans contre la terrible maladie et contre les préjugés tenaces.

LE PROFESSEUR JULES GONIN ET LA CLINIQUE
OPHTALMOLOGIQUE UNIVERSITAIRE DE 1920 A 1935.

L'année 1920 marque pour l'Hôpital ophtalmique une date importante. Le médecin en chef depuis 1918, Dr Jules Gonin, ayant été nommé professeur d'ophtalmologie à l'Université de Lausanne, en remplacement du Dr Samuel Eperon, décédé, cette nomination a entraîné le retour à la tradition d'entente avec l'Etat telle qu'elle existait au temps où Marc Dufour enseignait à l'Université.

Dès le jour où les relations avaient été suspendues d'un commun accord entre l'Asile des aveugles d'une part, et la clinique ophtalmologique universitaire d'autre part, cette rupture s'était révélée contraire aux intérêts financiers des deux parties. Pour l'Etat surtout, l'entretien d'une clinique ophtalmologique à l'Hôpital cantonal, faisant double emploi avec l'Hôpital de l'Asile, était une cause de frais supplémentaires et d'encombrement des salles de l'Hôpital cantonal. La dispersion des efforts était, comme cela est généralement le cas, nuisible à chacun. Le Conseil d'administration de l'Asile regrettait cette situation à laquelle il n'y avait d'autre remède que de veiller à ce qu'à la première occasion favorable les conversations avec l'Etat puissent être reprises. De son côté, l'Etat ne manifestait aucune répugnance à cet égard.

Le terrain étant ainsi préparé, aussitôt que la nécessité du remplacement du professeur Eperon se

fit sentir, les conversations s'engagèrent avec la meilleure volonté de part et d'autre.

Quoique les questions à traiter fussent délicates, puisqu'il s'agissait de s'entendre avec le Département de l'intérieur en ce qui concerne le service hospitalier et avec le Département de l'instruction publique en ce qui concerne l'enseignement universitaire, l'Etat et le Conseil d'administration trouvèrent facilement un terrain d'entente et, le 13 octobre 1920, les deux parties signaient la convention régissant les nouveaux rapports entre l'Etat et l'Asile ¹.

Instruits par l'expérience, le Conseil d'administration et l'Etat de Vaud ne se contentèrent pas, cette fois, d'une convention toute temporaire et qui deviendrait caduque avec la mort ou la démission du professeur. Les conditions de son remplacement furent prévues.

La réinstallation des locaux d'enseignement n'a pas présenté de grandes difficultés ; l'auditoire du sous-sol était demeuré une salle de réunion peu employée ; l'ancienne salle d'opération, utilisée depuis lors comme dortoir, est devenue salle d'examens, et de l'extrémité d'un corridor on a tiré parti pour réserver au professeur un cabinet de travail. En 1923, la salle d'examens a été dotée d'un campimètre permettant de faire certaines mensurations particulièrement minutieuses du champ visuel ; d'un diploscope, utile pour le contrôle de certains états de strabisme ou de simulation ; enfin de la lampe à fente de Gullstrand, véritable « microscope pour l'œil vivant », car on arrive, grâce à elle, à voir circuler les globules du sang dans

¹ Rapport de l'Asile des aveugles pour l'année 1920.

les vaisseaux de la cornée ou de l'iris. En 1932, les installations de la salle d'opération furent complétées par l'acquisition de nouveaux appareils d'éclairage. En outre, l'achat d'un appareil à diathermie permet plusieurs interventions spéciales, telles que : excisions de tumeurs ou de brides conjonctivales, et, en particulier, obturations des déchirures de la rétine dans les cas de décollement. Ces modestes transformations n'ont pas fait du vieil Hôpital ophtalmique une clinique comparable à celles des autres Universités suisses, mais elles suffisent strictement aux besoins des médecins et des étudiants ; le travail accompli jour après jour par le professeur Jules Gonin et ses zélés collaborateurs en est une preuve éclatante.

L'année 1921 fut marquée dans le service intérieur de l'Hôpital ophtalmique par le départ de la vénérée Sœur Madeline. Elle était, depuis la mort du professeur Marc Dufour, la doyenne du personnel hospitalier. Déjà quelques années auparavant, la surdité s'ajoutant à la difficulté qu'elle avait toujours éprouvée à comprendre les noms à consonance romande, l'avait décidée à ne plus tenir les registres de polyclinique, mais chaque diminution de son activité était pour elle un renoncement pénible et lui faisait l'effet d'une déchéance. Jusqu'à la fin, elle s'intéressa à tous les détails et le départ lui fut douloureux ; elle avait au plus haut point la vocation d'une diaconesse. Peu de semaines après avoir quitté Lausanne, elle s'éteignait paisiblement, le 6 juillet 1921, dans la Maison des diaconesses, à Berne.

Les capacités exceptionnelles de Sœur Madeline devaient faire prévoir que son remplacement serait

particulièrement difficile. Une répartition nouvelle du travail fut envisagée : la direction matérielle fut unie à la direction générale et confiée aux soins experts de Sœur Albertine Huber ; pour les fonctions délicates de la salle d'opération, Sœur Emmy Wagner se révéla une aide dont le professeur Gonin ne cessera de louer le dévouement et la haute conscience professionnelle. Sa mort prématurée, survenue en 1933, lui avait été très sensible : « Sa mémoire, dit-il dans son rapport annuel, reste indissolublement associée à ce que notre activité médicale a pu faire de mieux au cours de ces douze dernières années ». Deux autres diaconesses assurèrent la marche des autres services de l'établissement.

Durant les trois lustres pendant lesquels le professeur Gonin lutta pour la mise au point de son procédé thérapeutique du décollement de la rétine, une succession d'élèves se distingua au poste de médecin interne de l'Hôpital ophtalmique : MM. les Drs Aloïs Lang, Grisons, 1921-1923 ; Albert de Haller, 1923-1924 ; Stéphan Wieser, Bâle, 1924-1925 ; Garfunkel, 1925 ; M^{lles} Hélène Dubois, 1926-1928 ; Noëlle Bercieux (M^{me} Chomé), 1928-1930 ; Henriette Ackermann, 1930-1931 ; MM. Maurice Girardet, 1931-1933 ; Pierre Jacot, 1933-1936. En outre, depuis le 1^{er} novembre 1920, le médecin interne de l'Asile fut secondé par l'assistant d'ophtalmologie dont le poste à l'Hôpital cantonal venait d'être supprimé. Selon la convention passée avec l'Etat, c'est ce dernier qui supporte les frais de cette assistance spécialement scientifique et universitaire.

La reconstitution de la clinique universitaire à

l'Hôpital de l'Asile n'a guère entraîné de changement de personnel ; elle n'a nécessité qu'une certaine retouche de la répartition du travail convenu précédemment entre les deux médecins ordinaires de la maison, le Dr Othmar Dufour ayant été appelé à se consacrer plus spécialement aux soins de la policlinique dont il assurait la charge presque entière depuis une dizaine d'années. Le chiffre de 130 000 consultations données de 1920 à 1935 montre bien l'importance toujours grandissante de ce service et quelle somme de dévouement le Dr Othmar Dufour a dépensée dans l'établissement.

Dans l'esprit de ses fondateurs, l'Hôpital ophtalmique avait été créé pour venir en aide aux malades indigents et on se souvient que, dès les premières années, l'administration et le médecin de l'établissement eurent à lutter contre des abus. Le règlement et le tarif appliqués depuis 1881 n'avaient que partiellement résolu la question. Dans son rapport de 1902 M. M. Constançon, directeur de l'Asile, soulignait les difficultés auxquelles se heurtait l'application des tarifs : « Le coût d'une journée de malade à l'Hôpital est sensiblement le même que dans la plupart des établissements similaires du canton, soit Fr. 2.60. Or aucun malade ne paie ce prix et il arrive souvent que l'Asile fait des cadeaux à de plus riches que lui ; tels les bénéficiaires des caisses d'assurance, les militaires envoyés par la Confédération... D'autre part, tandis qu'il est demandé Fr. 1.50 par jour aux indigents munis d'un acte de pauvreté, certaines communes ne paient pour leurs ressortissants adultes que Fr. 1.25. Et il est arrivé que des gens se sont fait soigner aux frais de

leur commune et l'ont remboursée ensuite pour bénéficiaire d'une réduction ». Le rapporteur conclut qu'il serait urgent de faire une révision sérieuse des tarifs. Le problème était si complexe que le Conseil d'administration ne put jamais l'aborder dans son ensemble et c'est grâce à la vigilance des médecins que les abus les plus graves ont pu être évités. Cette vigilance est prouvée par ce qu'écrit le professeur Jules Gonin, dans un de ses rapports :

« L'année écoulée marque un tournant important pour l'avenir de notre institution ; elle nous a mis en présence d'une transformation profonde des conditions dans lesquelles vont se recruter désormais la clientèle de notre hôpital et de notre policlinique.

» Le premier facteur de cette transformation est l'adoption des lois d'assurance en 1912, mais ce n'est qu'à partir de maintenant qu'il va déployer ses effets par suite de la loi toute récente rendant obligatoire l'assurance contre la maladie pour tous les élèves des écoles du canton. Le second facteur est le bouleversement économique causé par la guerre et qui, revenue la paix, n'a fait que s'accroître au profit de la classe dite ouvrière et au détriment des classes moyennes de la bourgeoisie. Nous nous trouvons ainsi en présence de ce fait : c'est que les milieux sociaux auxquels notre institution était destinée à l'origine, ouvriers manuels, campagnards, enfants de petits employés ou de modestes artisans, tendent à devenir des privilégiés de par l'augmentation de leur gain ou par le fait des assurances dont ils bénéficient ; de plus en plus ils sont en situation de se passer de nous ; tout au moins n'est-il pas justifié que nous fassions appel à la

bienfaisance pour couvrir la majeure partie des frais de leur entretien et de leur traitement.

» D'autre part, bien des personnes qui, par leur position sociale paraissaient jusqu'ici ne pas rentrer dans la catégorie de nos clients naturels, ont été si durement éprouvées par les répercussions économiques de la guerre qu'elles ne peuvent plus supporter le prix très augmenté des cliniques particulières ; si nous ne leur ouvrons pas nos portes, elles risqueraient de rester privées des soins nécessaires.

» Si nous voulons rester fidèles à notre mission et à l'intention des fondateurs de notre maison, force nous est de nous adapter à ces circonstances nouvelles ; le Conseil a déjà fait un pas dans cette direction en adoptant nos propositions concernant l'admission de pensionnaires au prix coûtant pour des traitements à l'Hôpital. Le premier essai qui en a été fait a été encourageant.

» Il nous sera plus difficile de pourvoir à ce que les bénéficiaires de la polyclinique soient réellement ceux pour qui le traitement gratuit est justifié. Nombreuses sont les personnes qui s'en abstiennent par suite de scrupules exagérés, tandis que bien des ouvriers ou des écoliers bénéficiaires d'une assurance trouvent plus simple de recourir à la consultation gratuite que de réclamer un formulaire pour se rendre chez un médecin. Il y a quelque trente ans, c'était en bourgeois ou en blouse bleue que se présentaient les clients naturels des polycliniques ; aujourd'hui, c'est souvent sous une mise plus soignée qu'il faut chercher les vrais nécessiteux. Certes, notre institution garde sa raison d'être mais, pour être vraiment utile, elle doit s'adresser à un autre public que précédemment. »

Cette préoccupation de rendre service aux vrais nécessiteux et d'éviter les abus résultant du système des assurances revient comme un « leit-motiv » dans presque tous les rapports de cette époque.

Comme chacun le sait, la grande œuvre de Jules Gonin, celle qui devait porter son nom et le faire bénir dans le monde entier, est la découverte du traitement du décollement de la rétine.

« Son idée d'obturer la déchirure rétinienne le travaille ¹. En 1921 et 1922, il passe de l'idée théorique à l'idée pratique. Il veut une cicatrice intéressant à la fois la sclérotique, la choroïde et la rétine ; pour créer celle-ci, il risque un coup de thermo-cautère à travers sclérotique, choroïde et jusqu'en plein dans le globe. C'est le succès. Cependant pour qu'il soit obtenu, il faut atteindre la rétine et l'atteindre juste au point déchiré ; si elle est touchée ailleurs, l'effet sera nul. C'est pourquoi le repérage de la déchirure, qui est petite, est parfois d'une importance primordiale et c'est dans cette localisation que le Dr Gonin est passé maître. Il met un soin méticuleux à ce repérage parfait, de l'exactitude duquel dépend le succès ou l'insuccès. C'est huit ou dix fois plus de temps qu'il faut pour préparer l'opération que pour la faire. Il ne se rebute jamais, il prend ses mesures, les reprend à nouveau, les vérifie encore et c'est un étonnement pour tous les étrangers qui passent chez lui que le temps qu'il consacre à tous ces préliminaires. Mais il répète sans cesse : « C'est de cette préparation que tout dépend ».

¹ OTHMAR DUFOUR : *Le professeur Jules Gonin*. Revue médicale de la Suisse romande, 1935.

» En 1923, il apporte aux oculistes suisses ses premiers résultats, combien encourageants. Avant lui, la guérison était l'exception rarissime : 1 ‰ peut-être ; avec sa méthode, la statistique donne 30 à 40 % de succès. Beaucoup d'oculistes dans le monde doutent, d'autres, plus curieux, viennent à Lausanne, écoutent, regardent, retournent chez eux, essaient et réussissent. Dans les années qui suivent 1923, Gonin publie, présente ses résultats, toujours meilleurs, aux sociétés savantes de Suisse et de l'étranger, répond à ses contradicteurs et peu à peu voit le nombre de ses adeptes augmenter. »

» Alors qu'en 1920, après le rapport présenté par Gonin à la Société française d'ophtalmologie, un maître de Paris avait terminé par ces mots bien durs son intervention dans la discussion : « M. Gonin n'a convaincu personne », au Congrès d'Amsterdam en 1929 il n'est plus seul ; ce n'est plus de Suisse seulement que des résultats favorables sont annoncés, mais de nombreuses cliniques, dans de nombreux pays. Et lorsque éclatent, à la fin du Congrès, ces inoubliables applaudissements qui saluaient celui qui avait enfin réussi à guérir cette redoutable affection qu'est le décollement de la rétine, étreint par l'émotion, Jules Gonin rappelle les mots prononcés exactement vingt-cinq ans auparavant par son cher maître Dufour, au Congrès de Lucerne : « Je bénis d'avance celui d'entre nous qui apportera un jour la bonne nouvelle... » Enfin, en 1933, au Congrès de Madrid, c'est le succès définitif. Sa thèse est admise de toutes parts ; il faut boucher la déchirure, en dehors de sa fermeture il n'y a pas de salut.

» Le Dr Gonin avait encore un désir, celui de condenser en une œuvre qui fasse un tout, ses observations, ses dessins les plus typiques, ses idées et ses théories, jusqu'alors épars dans une quarantaine de publications et communications. Il y est encore arrivé et le beau volume qui a pour titre : *Le décollement de la rétine* a vu le jour à la fin de 1934, couronnement d'un travail qui avait duré trente ans.

» Ce qui a permis au Dr Gonin d'arriver à ce brillant résultat, c'est le merveilleux esprit d'observation qu'il possédait, esprit qui le mettait souvent en opposition avec ce qui était jusqu'alors généralement admis. Le fait d'être imprimé noir sur blanc dans un livre classique ne conférait pas à ses yeux, à une affirmation, la valeur d'une vérité ; si ce qu'il constatait était autre, il ne craignait pas d'être seul de son avis.

» Quand il avait vu et noté un fait qui lui paraissait digne de remarque, il le fixait par un petit croquis sur un papier quelconque, le dos d'une enveloppe usagée ou une vieille ordonnance abandonnée par un malade... quelques traits au crayon noir, autant aux crayons de couleurs ; ce n'était pas un dessin publiable, mais les proportions, les positions relatives étaient exactes ; l'important, c'était que lui-même y retrouvât la particularité notée. Ce n'est pas par centaines, mais bien par milliers qu'il a exécuté des dessins semblables ; après sa mort on en a vraiment retrouvé partout.

» Ceux qui ont vécu cette période aux côtés du Dr Gonin en gardent un souvenir inoubliable. Ils ont vu naître l'idée nouvelle sur les causes du décol-

lement ; puis ils ont vu cette idée grandir et s'imposer à lui comme juste, ils ont assisté à l'éclosion d'une thérapeutique nouvelle, suivie de succès immédiats et patents. Ceux-ci n'ont pas été dus à un coup de chance ou de hasard, mais bien à un raisonnement sain, s'appuyant sur des observations parfaites.

» Est-ce à dire que les résultats aient été obtenus sans peine ? Certes non. Le mot de lutte n'est même pas trop fort. Etre, pendant des années, seul de son opinion quand on est sûr qu'elle est juste (ce n'est guère qu'à Amsterdam qu'il a commencé à être appuyé sérieusement), chercher toujours de nouveaux arguments et de nouvelles preuves pour répondre à ceux qui doutent ou contredisent, en un mot, batailler sans cesse, entraîne une tension d'esprit qui doit user. En fait, ces quinze dernières années avaient usé le Dr Gonin. Ajoutons à cela qu'en plein travail il fut frappé dans ses plus chères affections par la mort de Mme Gonin qui avait été son aide jusque-là, soit en tenant la plume et écrivant sous dictée de son écriture claire et régulière, soit en maintenant de l'ordre dans les papiers que lui-même, souvent absorbé et distrait, égarait parfois.

» En repensant à cette œuvre, on ne peut qu'être frappé de ce que le Dr Gonin a été comme disent les Allemands « bahnbrechend ». Il a ouvert à l'ophtalmologie des horizons nouveaux que tous les oculistes avaient probablement espéré voir un jour, mais que presque aussitôt ils avaient dû renoncer à explorer en constatant l'inanité de leurs efforts pour guérir un mal qui pourtant allait trouver son maître...

» Il n'est pas exagéré de dire qu'il faut remonter

à soixante-dix ans en arrière, jusqu'à l'invention de l'ophtalmoscope par Helmholtz ou à l'iridectomie antiglaucomeuse de Græfe pour trouver en ophtalmologie un progrès de cette envergure. »

Voilà bien brièvement racontée l'histoire de la grande découverte ; mais que dire des bienfaits innombrables qu'elle a apportés avec elle ? Il faudrait ici passer la plume à l'un de ceux qui, arrivés aveugles à Lausanne, en sont repartis voyants... et qui pourraient crier à leur bienfaiteur leur immense reconnaissance. C'était émouvant de voir arriver ces malheureux qui plaçaient leur dernier espoir dans un séjour à Lausanne. Bien souvent c'était des borgnes de longue date qui venaient confier au D^r Gonin leur dernier œil perdu récemment, espérant tout de son pouvoir et de sa méthode nouvelle.

« Il y avait des cas poignants, dont voici un exemple : Un jeune confrère étranger, tout jeune marié, se présente à Gonin : un œil perdu dès longtemps, l'autre atteint d'un décollement récent avec une immense déchirure, anormalement grande, à l'extrême périphérie... Trois ans plus tôt c'eût été la cécité complète, certaine et définitive. Il a fallu faire cinq ou six opérations en suivant le bord de la déchirure, chaque cicatrice fixant la rétine un peu plus loin, comme par un clou. Ce jeune confrère a pu reprendre sa clientèle. Des succès pareils étaient inconnus autrefois quand le traitement consistait à mettre le malade au lit avec un bandage sur les deux yeux et cela pendant des mois. Traitement décevant parce que la petite amélioration ainsi obtenue disparaissait dès que le patient reprenait sa vie normale. »

Autre exemple touchant¹ : Un pauvre diable ne parlant qu'un dialecte arabe avec lequel Gonin, malgré la connaissance de multiples langues (dont il aimait d'ailleurs à se targuer), ne put jamais converser ; à vrai dire, la petite Sœur de la salle d'opération s'en tira beaucoup mieux que lui. Ce malade, en quittant Gonin, lui baisait les mains avec effusion et lui tenait un grand discours où il devait sans doute lui expliquer la joie de rentrer chez lui, ayant connu son visage. Le mot d'Allah fut le seul compréhensible et Gonin en avait les larmes aux yeux.

Dans la publication déjà citée, le Dr O. Dufour s'exprime ainsi :

« Les malades venaient à Gonin de toutes parts. Il n'y avait pas que des cas simples, bien au contraire ; ce fut presque une sélection de mauvais cas, soit qu'ailleurs on n'eût pas voulu y toucher, soit qu'on eût déjà opéré sans succès. Cela est la rançon habituelle de la réputation, mais c'est aussi une aggravation de la responsabilité du médecin. On sentait celle-ci peser lourdement sur les épaules du Dr Gonin, qui disait souvent en parlant d'un de ses malades si malheureux : « Je ne peux pourtant pas lui refuser de faire une tentative ». Il était pris comme dans un engrenage auquel il ne pouvait plus échapper et cette tension perpétuelle l'épuisa.

» Un tel service rendu à l'humanité méritait sa récompense. Gonin a été l'objet de maints honneurs et il en a éprouvé une légitime satisfaction. Tout

¹ Dr NOËLLE CHOMÉ : *Mes souvenirs sur le professeur Gonin*. Messager suisse des aveugles, 1940.

d'abord il a vu affluer de tous les pays et de tous les continents les oculistes les plus illustres venant s'instruire auprès de lui de la vérité nouvelle. Un jour, il n'eut pas moins de quatre professeurs d'universités ensemble pour le voir opérer — juste hommage rendu à sa grande découverte. Dans les congrès où il se rendait, les organisateurs de ceux-ci s'honoraient en le priant de présider une des séances. A Madrid, en 1933, le décollement était le sujet officiel du Congrès, et les rapporteurs (Arruga, Ovio, Vogt) entraient à pleines voiles dans les nouvelles théories. Gonin fut fêté comme il le méritait. Il reçut le prix Marcel Benoist décerné à celui qui, en Suisse, a fait faire un grand progrès à la science ou à la médecine. En 1933, il est allé à Glasgow recevoir la « William Mackensie Medal ». Peu de jours avant sa mort, l'Université de Strasbourg a décidé de lui conférer le titre de Docteur *honoris causa*, dont le diplôme vient d'être remis il y a peu de semaines à ses enfants...

» Depuis quelques mois, on sentait chez lui moins de vigueur. Plus souvent qu'autrefois il éprouvait le besoin de prendre un court repos, quelques jours d'absence, d'où il rentrait plus dispos et avec un renouveau d'entrain pour son travail. Pourtant, personne ne se serait douté quand, en mai 1935, il présidait à Paris une des séances de la Société française d'ophtalmologie, qu'il était aussi près de sa mort. Sujet à des migraines terribles, cela depuis son enfance, il fut pris le 23 mai d'une migraine plus longue et plus forte que d'ordinaire. Il put se relever deux jours et, le 28 mai, se dominant avec un courage héroïque, donner aux étudiants sa dernière clinique. Le surlen-

demain, jour de l'Ascension, le mal de tête le reprenait plus violent encore ; deux jours après il perdait connaissance, puis ce fut une agonie de sept jours pendant lesquels il ne revint pas à lui ; sa famille et ses amis assistaient impuissants, tristes et désespérés, à sa fin. »

Il expirait le 7 juin, à l'heure même où le convoi funèbre de sa mère vénérée, âgée de quatre-vingt-six ans, quittait la chapelle des Terreaux.

Le souvenir de Jules Gonin durera :

« Comme médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique, maison à laquelle il s'est donné sans compter, maison dans laquelle il a travaillé à tous les grades de la hiérarchie, de jeune assistant intérimaire en 1893 à celui de chef de 1918 à 1935, toujours il s'est inspiré de l'exemple du maître qu'il avait tant aimé et qui fut son modèle.

» Comme professeur, il a enseigné les éléments de son art à de nombreuses volées d'étudiants, il a formé bien des assistants qui, aujourd'hui établis, font honneur à l'école de Lausanne... Un jour viendra où malades, élèves, amis s'en seront allés à leur tour. A ce moment le nom de Gonin leur survivra et brillera encore, grâce à l'immense service qu'il a rendu à l'humanité souffrante ; son nom restera celui du vainqueur du décollement rétinien. »

L'HOPITAL OPHTALMIQUE DEPUIS 1935.

A la suite d'une entente facile entre le Dr Othmar Dufour, jusqu'ici second médecin de l'Hôpital ophtalmique, et M. le Dr Marc Amsler, médecin auxiliaire depuis 1927 et ensuite de la nomination de ce dernier, par le Conseil d'Etat, aux fonctions de professeur d'ophtalmologie à l'Université, le Conseil d'administration de l'Asile désigna le Dr Othmar Dufour comme médecin en chef et M. le professeur Marc Amsler comme médecin de l'Hôpital ophtalmique. La convention passée en 1920 entre le Conseil d'Etat et l'Asile des aveugles prévoit l'éventualité d'une disjonction des fonctions de médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique, dont l'attribution appartient au Conseil de l'Asile des aveugles, d'avec les fonctions de professeur à l'Université, dont la nomination est une prérogative du Conseil d'Etat. Grâce à la parfaite compréhension des situations de la part des deux médecins et à leur bonne entente, ainsi qu'à la clarté des clauses de la convention de 1920, appliquées avec bienveillance par le Conseil d'Etat, ces nominations n'apportèrent de modifications ni dans le service médical de l'Hôpital ophtalmique, ni dans les rapports de l'Asile avec l'Etat.

Le Dr Othmar Dufour était le fils du professeur Marc Dufour, l'inoubliable bienfaiteur des aveugles. Il était né le 21 mars 1876 à Lausanne où il fit ses études secondaires et universitaires. En 1902 déjà, i

était médecin interne à l'Hôpital ophtalmique où il fit toute sa carrière et dont il fut, depuis 1910, le médecin adjoint. La simple énumération de ces dates montre que, d'emblée, le Dr O. Dufour se donna entièrement à l'Hôpital qui devint son centre d'activité préféré. Avec une inlassable fidélité, il était chaque matin dans les salles ou à la consultation publique qu'il ne quittait que lorsque le dernier malade avait été soigné. S'agissait-il de prendre ses vacances annuelles, si méritées, il ne le faisait que lorsqu'il était certain que durant son absence le service fonctionnerait normalement, et que de fois il les a écourtées parce qu'il sentait sa présence nécessaire à l'Hôpital.

C'est, comme on vient de le voir, le 17 septembre 1935 que le Dr Othmar Dufour fut nommé médecin en chef. Son passage à ce poste fut, hélas, de très courte durée. En 1938, donnant une nouvelle preuve de son dévouement et de son abnégation, il estima que le moment était venu pour lui de céder la place à des forces plus jeunes, d'être déchargé d'une lourde responsabilité et de jouir de plus de liberté. Le Dr O. Dufour se sentait atteint dans sa santé. Malgré l'insistance avec laquelle le Conseil d'administration sollicita le retrait, ou tout au moins l'ajournement de la décision prise par le Dr O. Dufour, il dut s'incliner à regret devant les raisons impérieuses invoquées par le démissionnaire. Nommé membre du Conseil d'administration de l'Asile des aveugles, en avril 1939, il en devint peu après le président. Il put ainsi, pendant très peu de mois, continuer à veiller sur son cher Hôpital. Au début de janvier 1940, la

maladie dont il souffrait s'aggrava ; il dut renoncer à visiter régulièrement ses malades ; mais, de son lit, il ne cessa de diriger l'établissement vers lequel, jusqu'au dernier jour, allèrent toutes ses pensées. Avant de mourir, il exprima le vœu que ses enfants continuassent à s'intéresser à cette œuvre à laquelle il s'était donné entièrement. Le D^r O. Dufour mourut le 10 août 1940, à l'âge de soixante-quatre ans. Une conscience délicate, un dévouement à toute épreuve et une grande modestie caractérisaient cet homme de cœur qui fut pour les aveugles un ami fidèle, unanimement regretté.

De telles vies sont rares ; heureuses sont les œuvres qui ont eu le privilège de les inspirer et d'en recueillir les fruits.

Le poste de médecin en chef revint tout naturellement à M. le professeur Marc Amsler, héritier direct de la tradition de Jules Gonin. Né à Vevey, le 15 février 1891, M. le D^r Marc Amsler avait été nommé privat-docent d'ophtalmologie à l'Université de Lausanne en 1928 ; professeur en 1935 ; il vient d'être appelé à l'Université de Zurich, dans la chaire des Horner, Haab et Vogt.

Sous son énergique impulsion, l'Hôpital ophtalmique qui, pendant près d'un siècle, avait gardé un aspect modeste, va prendre un essor réjouissant et devenir une des cliniques d'ophtalmologie les mieux outillées de notre pays. Déjà en 1936, de notables améliorations furent apportées aux installations de l'Hôpital. Les appareils de stérilisation annexés à la salle d'opération, vieux de plus de vingt ans, furent remplacés.

D'un autre côté, le besoin d'un local pour la bibliothèque se faisait sentir, car les livres encombraient une partie de l'auditoire. A l'origine, se trouve la bibliothèque du D^r Recordon, renfermant de précieuses choses, soit de vieux bouquins aux dos de cuir, âgés de deux ou trois siècles ; la médecine de leurs auteurs est bien loin de celle d'aujourd'hui, mais on y trouve des observations parfois justes et souvent amusantes, soit des collections de valeur comme celle des Annales d'oculistique dès leur début. De nombreux livres et collections viennent de la bibliothèque de Marc Dufour. Puis, à la fondation de l'Université, des abonnements nouveaux ont été souscrits. Enfin, le legs fait à la Faculté de médecine par Jules Gonin, de sa bibliothèque personnelle, est venu encore en augmenter l'importance.

Une bibliothèque bien éclairée et bien chauffée fut aménagée dans les combles. Le classement des livres de cette dernière, à laquelle on a donné le nom de « Bibliothèque Othmar Dufour », a été fait par la fille du regretté docteur, M^{lle} Antoinette Dufour, bibliothécaire.

Ce local est à la fois salle de travail et salle de réunion pour de petites assemblées scientifiques.

L'année 1939 peut être marquée d'une pierre blanche au point de vue des améliorations techniques et matérielles apportées à l'Hôpital. Le remaniement du sous-sol, connexe à l'électrification de la cuisine, a permis d'occuper et d'aménager un local où se font un certain nombre d'examen cliniques spéciaux. Il est appelé « salle Helmholtz » en souvenir de l'inventeur de l'ophtalmoscope. Le fonds du IV^e centenaire.

de l'Université de Lausanne a doté la clinique ophtalmologique universitaire de deux appareils les plus importants et les plus coûteux de la salle Helmholtz : un périmètre de Maggiore-Zeiss et un appareil photographique de Nordenson-Zeiss pour le fond de l'œil. Pour la salle d'opération, on a fait l'acquisition d'un appareil générateur d'ondes courtes pour le traitement diathermique. L'année suivante, l'achat de plusieurs autres appareils vint encore heureusement compléter l'équipement technique de la salle Helmholtz. Mais ces améliorations ne suffisaient pas : l'Hôpital ophtalmique avait encore un plus urgent besoin de transformations. Celles-ci furent entreprises en pleine guerre et nous laissons à l'auteur du projet, M. le professeur Amsler, le soin d'en parler :

« Le 27 novembre 1940, nous avons exposé au Conseil de l'Asile des aveugles la situation de l'Hôpital ophtalmique et ses besoins pressants. Il s'agissait de remédier à la fois à un manque de place, à une insuffisance d'équipement technique et à un défaut de personnel qui portaient un préjudice de plus en plus manifeste à l'accomplissement d'une tâche médicale et scientifique sans cesse grandissante. En un acte de confiance et de foi, le Conseil décida l'entrée en matière immédiate et chargea M. René Gonin, architecte, de l'étude des multiples questions que posaient l'agrandissement et la restauration, devenus urgents, de notre vieille maison.

» Tout au début de janvier 1941, maîtres d'état et ouvriers installaient leurs échafaudages au rez-de-chaussée et le 15 mars déjà, la première étape de notre programme était franchie : la polyclinique avait gagné

une pièce, l'ancienne salle d'attente reculée elle-même dans la division des enfants. Celle-ci, diminuée d'autant sans inconvénient, était heureusement rénovée et mieux isolée du va-et-vient de la consultation. A côté du bureau du médecin en chef se trouvait installé et équipé un laboratoire spacieux pour les travaux histologiques et bactériologiques. Le réfectoire du personnel médical était transféré au premier étage où une autre pièce encore avait enfin pu être mise à la disposition de nos malades femmes pour qu'elles y passent, en une ambiance plus aimable qu'un bout de corridor, les longues heures de la journée.

» Le 3 juin commençait la seconde tranche, plus importante que la première, des travaux décidés par le Conseil, à savoir la réfection complète des combles du second étage. Le 21 octobre, cette nouvelle étape était franchie à son tour : pauvres mansardes et vastes galetas inutiles se trouvaient transformés en trois appartements avenants : au midi, trois belles chambres pour nos diaconesses ; au levant, de part et d'autre de la bibliothèque Othmar Dufour, agrandie, trois chambres d'assistants ; au couchant, quatre chambres pour le personnel ; au nord, enfin, salle de bains et cabinets de toilette.

» Quelques semaines plus tard, nous inaugurons enfin un ascenseur assez spacieux pour transporter un lit de malade, et qui rend un très grand service dans un hôpital où séjournent sans cesse des vieillards infirmes.

» Notre équipement technique, nous avons pu le compléter par l'acquisition d'une seconde lampe à fente de Haag-Streit destinée à la polyclinique, de deux

étuves en cuivre et d'un microtome pour le laboratoire. Ces achats importants ont pu être faits à temps encore, grâce à la générosité de quelques-uns de nos malades privés.

» Le Dr Auguste Dufour, médecin en chef honoraire de notre Hôpital, nous a fait don d'une belle collection de préparations microscopiques datant de l'époque de ses études, remarquablement bien conservée, et qui est venue enrichir notre matériel d'instruction.

» Enfin, pour terminer par un poste important l'énumération des innovations heureuses et fécondes, mentionnons que nous avons, depuis le 15 janvier, une laborantine. Nous avons trouvé, en la personne de M^{lle} Marcelle Stein, diplômée de l'Ecole de Genève, une collaboratrice technique compétente et zélée. »

Dans cet hôpital restauré et modernisé, une équipe de jeunes médecins pleins d'entrain au travail, parmi lesquels nous relevons les noms de MM. les Drs Jean Rumpf, Pierre Allet, René Dufour, Florian Verrey, M^{lle} Charlotte Hermann et M. le Dr Hans Hegner, ont accompli, sous la direction du professeur Amsler, une tâche qui devient de jour en jour plus abondante et plus délicate. Des problèmes nouveaux se posent en effet à l'oculiste et le forcent à considérer son domaine comme moins fermé qu'autrefois ; aussi les relations que l'Hôpital ophtalmique doit avoir avec les autres branches de la médecine deviennent-elles de plus en plus nombreuses. M. le professeur Amsler en donne une preuve éclatante dans le récit qu'il fait du drame poignant qu'il a vécu en juin 1938 : « Une jeune femme de vingt-huit ans perd totalement la vue

en quelques jours, d'un œil d'abord, du second ensuite par compression intracrânienne des nerfs optiques, dont les effets ne tardent pas à être visibles à l'ophtalmoscope, et avec les symptômes d'un état infectieux général discret. Transférée d'abord à l'Hôpital Nestlé (professeur Michaud), puis en chirurgie (professeur Decker), avec le diagnostic de plus en plus probable de méningite localisée à l'étage antérieur de la base du crâne, notre malade subit dans ce dernier service, sur notre indication ophtalmologique, une trépanation d'urgence. Par voie transfrontale, le chirurgien se fraie un chemin entre les lobes cérébraux énormément œdématisés, jusqu'à la région de l'entrecroisement des nerfs optiques, où il trouve, en effet, des brides, des adhérences d'exsudation fraîche qui étranglent littéralement les nerfs optiques. Ceux-ci sont libérés, nettoyés sous nos yeux. Après une cécité complète de deux semaines encore, nous avons eu la joie de voir revenir peu à peu la fonction visuelle du second œil atteint. Aujourd'hui, avec une vision des deux tiers de la normale, la malade a recouvré son indépendance complète ».

A la policlinique, le travail devient aussi de plus en plus absorbant. En huit ans, les consultations atteignent le chiffre de 100 000 environ. Comme ses prédécesseurs, le professeur Amsler doit lutter contre les abus. Avec humour, il raconte comment il a tenté d'y parer :

« Nous avons fait placer à l'entrée de notre policlinique une grande affiche rappelant clairement que nos consultations gratuites sont réservées aux indigents. Personne, à notre connaissance, ne s'en est

retourné chez lui sans entrer... ; et le seul effet de notre affiche a été de faire diminuer manifestement et sensiblement le produit de notre « crousille » : « Puisque je suis indigent il est entendu, par définition, que je ne peux rien donner... » Depuis qu'au bout de quelques mois nous avons supprimé l'affiche en question nos petites finances se portent de nouveau mieux, sans aucune répercussion sur la fréquentation de la polyclinique. »

Et le narrateur de conclure que pour résoudre ce problème des abus, des demi-mesures ne suffisent pas.

L'augmentation continuelle du nombre des consultations à la polyclinique, la forme dans laquelle les registres de renseignements étaient tenus, compliquaient la tâche des docteurs : une réorganisation du service de contrôle était devenue nécessaire. Cette décision, étudiée et proposée par M. le professeur Amsler, fut mise à exécution en 1938. Elle entraîna l'engagement d'une secrétaire occupée le matin, la construction d'une loge à l'entrée de l'Hôpital ophtalmique, l'achat de classeurs, etc. Ce service réorganisé fonctionne depuis lors à la satisfaction des médecins ; mais toute médaille a son revers, car il a privé l'Asile des services fidèles et désintéressés de M^{lle} Juliette de Crousaz qui, pendant trente ans, consacra avec une régularité et un dévouement admirables, les matinées du samedi à la tenue des livres de la polyclinique. C'était une collaboratrice fidèle, qui a vu passer dans la maison cinq chefs et combien d'assistants ? et à qui l'Hôpital ophtalmique et le Conseil d'administration doivent une vive gratitude.

Au moment où paraît cette chronique, le successeur du professeur Amsler vient d'être désigné, tant comme professeur que comme médecin-chef, en la personne de M. le professeur Dr Bernardo Streiff, qui inaugure le deuxième siècle d'existence de l'Hôpital ophtalmique.

LE FONDS PROFESSEUR JULES GONIN.

Frappé des terribles conséquences qu'entraîne la cécité, surtout chez les personnes trop âgées pour être rééduquées ou pour s'adapter à une nouvelle activité, le professeur Gonin a voulu témoigner, une fois de plus, de sa sollicitude envers cette catégorie d'aveugles particulièrement déshérités. Il a légué dans ce but, à l'Asile, une somme d'environ 150 000 francs. Acceptant ce legs généreux, le Conseil d'administration de l'établissement a rédigé, en décembre 1935, les statuts de la nouvelle fondation, lesquels ont été soumis à l'approbation des héritiers du donateur. Ceux-ci ont reconnu que ces dispositions répondaient exactement aux volontés de leur père.

En voici les clauses essentielles :

Le « Fonds Gonin » appartient à l'Asile des aveugles.

Ce Fonds a une comptabilité séparée.

Il est géré par le Conseil d'administration de l'Asile et par le Conseil général, conformément à la deuxième section des Statuts.

Les revenus du Fonds seront employés pour hospitaliser des aveugles restés sans fortune ni soutien, et qui auraient perdu la vue à un âge trop avancé pour faire leur apprentissage et gagner leur vie dans un métier d'aveugle.

Les revenus seront distribués par les soins de la Commission du Fonds Gonin, qui se compose du médecin en chef de l'Hôpital ophtalmique ; d'un membre du Conseil d'administration de l'Asile, nommé par le Conseil ; du directeur de l'Asile.

Les dispositions réglant l'emploi des revenus du Fonds Gonin nécessitent des enquêtes, de la correspondance et des déplacements. Il a fallu organiser un service spécial. M^{lle} C. Vincent a bien voulu s'en charger, sous le patronage du directeur de l'Asile.

Autrefois, les institutions pour aveugles recevaient des enfants. Elles faisaient leur éducation et les préparaient à un métier d'aveugle. Aujourd'hui, elles reçoivent des aveugles de trente-cinq à cinquante ans, des gens encore en âge de travailler mais ayant dépassé celui d'un apprentissage utile. Le Service social trouve sa raison d'être en s'occupant, d'une part, des malades de l'Hôpital ophtalmique qui lui sont signalés par les médecins ou par le personnel auxiliaire et, d'autre part, par les anciens malades que l'accident ou la maladie a amenés au pénible état d'infirme.

Quelques malades ne demandent qu'une aide momentanée. Par contre, actuellement, pour certaines maladies des yeux, il est prescrit des cures sanatoriales à l'altitude, qui sont de longue durée. C'est alors que

le problème des subsides à trouver se pose avec toute sa rigueur, et cela tant que dure le traitement.

D'autres fois, au contraire, il faut prévoir un retour dans la vie active avec des possibilités de travail diminuées, sinon abolies, et pourvoir à de telles conditions.

Le contact avec l'assistante sociale se poursuit tout le long de l'année, des liens se créent, elle participe à tout changement de circonstances et, dans la mesure du possible, apporte son aide. Au cours de ces dernières années, M^{lle} Vincent a eu à résoudre un très grand nombre de cas difficiles de patronage d'aveugles tardifs. Elle l'a toujours fait avec tact, désintéressement et dévouement et rend de grands services, marqués au coin de la bonté et du bon sens.

On est frappé de voir combien le professeur Jules Gonin, dans ses dernières volontés et ses libéralités en faveur des aveugles, avait prévu juste et senti, à l'avance, où et quels seraient les besoins futurs. Grâce au Fonds Gonin, la solution de bien des problèmes est rendue moins malaisée et ceux qui sont à la tâche lui doivent une profonde gratitude.

CHAPITRE IV

L'IMPRIMERIE ET LA BIBLIOTHÈQUE BRAILLE

ORIGINES DE L'IMPRIMERIE BRAILLE.

M. Georges Pérouze, ancien professeur à l'Institution nationale des jeunes aveugles de Paris, a écrit quelque part : « Grâce au livre, la cécité perd quelque chose de son horreur et des milliers d'aveugles trouvent dans la lecture les meilleures consolations à leur malheur ». Le livre en relief, le livre Braille surtout, la plus merveilleuse invention de la typhlophilie au siècle dernier, a joué un si grand rôle dans les débuts de l'Asile de Lausanne, a causé de telles préoccupations à H. Hirzel, a ouvert aux aveugles de si vastes horizons que l'histoire de ses origines trouve tout naturellement sa place dans cette notice. Nous voulons montrer les rapports entre l'invention des caractères mobiles pour imprimer des livres à l'usage des voyants et l'invention des caractères en points saillants servant à la composition de livres en relief pour les aveugles. Les origines de ces deux inventions

sont presque communes. Les Chinois, les Egyptiens, les Grecs et les Romains connaissaient ce passe-temps qui consiste à jouer avec des cubes de bois représentant tout d'abord des signes idéographiques, plus tard des lettres. Chez les Romains notamment, on faisait usage de lettres mobiles pour les inscriptions sur poterie ainsi que pour apprendre à lire aux enfants. Quintilien disait : « C'est un artifice connu de tout le monde de faire jouer les enfants avec des lettres d'ivoire pour les mettre en humeur d'apprendre ». Dans les Lois, Platon avait déjà préconisé cette méthode. Saint Jérôme disait : « Qu'on fasse pour l'enfant des lettres en buis ou en ivoire, qu'on les lui nomme de leur nom pour que ce jeu lui devienne une instruction ; que l'ordre n'en soit pas conservé, mais, au contraire, qu'il soit mêlé, afin que ce ne soit pas seulement le son mais encore la vue qui les lui fasse connaître ».

L'invention des caractères en relief pour les aveugles présente une certaine analogie avec les faits ci-dessus. L'histoire nous rapporte des détails fort intéressants sur la vie et sur les inventions graphiques de plusieurs hommes célèbres devenus aveugles. Un théologien du IV^e siècle, Didyme d'Alexandrie, n'avait pas cinq ans lorsqu'il perdit la vue. Son infirmité physique ne l'empêcha pas d'acquérir une vaste culture, tant il est vrai que, selon le mot de saint Antoine, « il vaut beaucoup mieux être éclairé dans l'esprit que dans le corps ». Didyme demanda qu'on lui gravât des lettres sur des morceaux de bois et il s'exerça, par le toucher, à les reconnaître, à les grouper pour en former des mots et des phrases.



DR OTHMAR DUFOUR



PROF. DR MARC AMSLER



LE PROF. M. AMSLER ET SES COLLABORATEURS



LA CLASSE DE M^{LE} L. CAMPART



L'ATELIER DE VANNERIE

La similitude d'origine des caractères d'imprimerie pour les voyants et des caractères en relief pour les aveugles est frappante ; et, comme une invention est rarement le fait d'un seul homme, Louis Braille (1809-1852), inventeur du système qui porte son nom, eut de très nombreux précurseurs, et même des concurrents.

C'est à Valentin Haüy que les aveugles doivent d'avoir été dotés, dès 1784, du premier livre en relief. Les lettres employées dans ce livre étaient les lettres romaines majuscules d'assez grande dimension. En pressant ces caractères sur un papier fort, on obtenait un léger gaufrage. Malheureusement, ce système, comme tous ceux qui reposent sur l'emploi des lettres latines, présentait deux gros inconvénients : confusion entre les formes de certains caractères, et consommation énorme de papier, les lettres utilisées devant être grandes, espacées et bien interlignées. La lecture de ce relief était malaisée ; l'écriture manuelle en était difficile et lente. De plus, les caractères linéaires sont moins perceptibles au doigt que les caractères ponctués. Cependant, ce système, avec ses nombreuses variantes ou simplifications (en Allemagne, système de Stuttgart ; en Autriche, système Klein ; en Angleterre, système Moon), a prévalu, jusque vers la fin du siècle dernier, dans les institutions de divers pays.

Charles Barbier (1767-1841), ancien capitaine d'artillerie, avait imaginé plusieurs systèmes graphiques, notamment une écriture en points saillants dite « écriture nocturne », destinée aux aveugles. Les premières recherches de Barbier avaient pour but de trouver un procédé qui permît la transmission de messages secrets,

la nuit, en temps de guerre, alors que toute lumière doit être proscrite. N'ayant eu aucun succès auprès du ministre de la guerre, Barbier résolut de faire bénéficier les aveugles de ses trouvailles ; vers 1820, il alla présenter son « écriture nocturne » au directeur de l'Institution royale¹ des jeunes aveugles de Paris. Celui-ci, sans fonder de grands espoirs sur ce procédé, le communiqua cependant à ses élèves. L'écriture nocturne est une écriture phonétique ; son signe le plus complexe est formé de deux rangées verticales de six points chacune. A son tour, le procédé Barbier présentait deux sérieux inconvénients : il n'était pas alphabétique, par conséquent son emploi dans les écoles aurait été désastreux ; ses signes étaient beaucoup trop étendus dans le sens de la hauteur et exigeaient des doigts-lecteurs de longs mouvements verticaux pour être reconnus en entier, d'où une lecture forcément très lente. Néanmoins, le grand mérite de Barbier est d'avoir été le premier à substituer le point à la ligne pour la lecture tactile.

Louis Braille était élève de l'Institution royale des jeunes aveugles de Paris lorsque, en 1824, à l'âge de quinze ans, il prit connaissance du procédé de Barbier. Il songea immédiatement à remédier aux inconvénients que nous venons de mentionner ; il chercha à réaliser une écriture ponctuée alphabétique et dont le signe le plus complexe n'aurait que six points. Il n'atteignit pas ce but sans de longs tâtonnements. Le premier système qu'il soumit à ses camarades, en 1825, année à laquelle on fait remonter l'in-

¹ Actuellement, Institution nationale.

vention du Braille, était encore compliqué et peu pratique ; c'était une combinaison de points et de traits lisses. Le premier livre imprimé selon ce système sortit de presse à Paris en 1837. Très peu de temps après, Braille remania son alphabet : il supprima les traits lisses pour ne plus employer que des points ; c'est alors, vers 1840, que nous trouvons le Braille sous sa forme définitive. Chacun connaît aujourd'hui cette écriture, en a entendu parler ou en a eu quelque spécimen sous la main. Ses signes se composent de un à six points disposés en deux rangées verticales de trois points chacune. Les soixante-trois combinaisons possibles s'adaptent non seulement à toutes les langues, mais encore permettent d'écrire la musique, les notations mathématiques, chimiques, etc. La simplicité de ce procédé est telle que tous les aveugles, les enfants comme les adultes, peuvent l'apprendre en quelques heures. L'avantage du système de Braille sur celui de Valentin Haüy et sur tous ceux que l'on a tenté de lui opposer est qu'il permet d'écrire et de lire avec beaucoup de facilité, voire même avec une très grande rapidité, tandis que dessiner des lettres romaines exige une adresse manuelle et un sens des formes que l'on trouve rarement réunis.

Pourtant, le Braille n'est pas sans inconvénients : les caractères employés sont très sensiblement plus grands que ceux des livres ordinaires et ils doivent être imprimés sur un papier résistant, ce qui ne permet pas de former des volumes de plus de 120 à 150 feuillets. Ainsi, malgré l'économie réalisée par l'abandon des systèmes précédents, la consommation de papier est encore considérable, d'où de gros frais de trans-

cription à répartir sur un petit nombre de lecteurs.

Dans les catalogues des livres pour les aveugles (France et Suisse), on ne relevait, en 1939, que 424 ouvrages imprimés, formant ensemble 772 volumes, alors qu'à la même date, la Bibliothèque Braille de Paris possédait près de 120 000 volumes, et celle de Genève 11 000. Presque tous les livres mis à la disposition des aveugles sont donc des manuscrits. Il est vrai que le Braille a, sur l'écriture des voyants, cette supériorité qu'il n'est guère plus difficile à lire manuscrit qu'imprimé, parce qu'il s'inscrit non à la plume, mais au poinçon, sur une tablette dont l'espacement des lignes est régulier.

Le nombre des aveugles étant relativement peu élevé (2000 environ, pour la Suisse, non compris les personnes à vue faible), et, sur ce nombre, le 30 % à peine faisant usage de la lecture, on peut objecter que le total des volumes existants est suffisant pour satisfaire à tous les besoins. Si, théoriquement, l'argument paraît fondé, pratiquement il ne l'est pas ; malgré leur petit nombre, les lecteurs aveugles ont des goûts et des besoins très variés, aussi variés que s'ils étaient dix ou vingt fois plus nombreux. On se heurte alors à un dilemme : ou imprimer beaucoup d'ouvrages à petit tirage, quelques dizaines d'exemplaires tout au plus, ou forcer le tirage en réduisant le choix des œuvres. A leurs débuts, presque toutes les imprimeries ont choisi la seconde alternative. Jusque vers la fin du siècle dernier, on n'employait, pour l'impression du Braille, que des caractères mobiles et l'on tirait à 200, 300 et même 500 exemplaires, parce que l'on voulait utiliser à fond une

composition qui avait demandé beaucoup de temps et de peine. Aujourd'hui, grâce à l'emploi de la stéréotypie, on a adopté, presque partout, la première méthode.

Pendant tout le cours du XIX^e siècle, de nombreux chercheurs s'ingénierent à trouver, pour l'impression du Braille, les moyens propres à économiser le papier, le temps et la peine, à réduire le poids et la taille des volumes. Vers 1834 déjà, on commença à intercaler les lignes du verso entre celles du recto (écriture interligne) d'où une économie de papier de 33 %. Puis, on décala à gauche ou à droite la page du verso par rapport à celle du recto, de façon à obtenir une écriture interpoint ; ce dernier procédé réalisa une économie de papier de 100 %. En 1840, Laas d'Aguen, imprimeur à l'Institution royale des jeunes aveugles de Paris, appliqua la stéréotypie au Braille ; avec un poinçon d'acier, un marteau et une robuste tablette à écrire, il formait les caractères de l'alphabet Braille sur feuille de cuivre ou de zinc et il obtenait ainsi un cliché résistant qui remplaçait avantageusement la composition au moyen des caractères mobiles. Ce procédé permet d'imprimer recto-verso, interligne ou interpoint.

En 1892, l'Américain Hall imagina une machine manœuvrée à la main dont l'organe essentiel comprend six touches ; chacune commande un poinçon, ce qui permet de former tous les groupes de points de l'alphabet Braille. Une matrice, que l'on abaisse au moyen d'une pédale, porte six cuvettes dans lesquelles les poinçons, poussés par les touches que l'on appuie, emboutissent la feuille de métal, tout comme

un fer à gaufres. L'avancement de lettre à lettre se fait automatiquement. Les touches du clavier sont actionnées par la main droite du manipulateur qui, s'il est aveugle, a la possibilité de lire de la main gauche le texte à imprimer dont il a préalablement fait une copie manuscrite. Actuellement, presque partout, la stéréotypie a remplacé les caractères mobiles.

Lorsqu'ils sont terminés, les clichés sont placés sous une presse ; il en existe divers modèles, presse à bras, presse hydraulique, presse électrique, presse rotative, que, pour éviter des longueurs, nous ne décrirons pas ici.

Nous allons voir que, pour l'imprimerie Braille de Lausanne, les mêmes expériences, les mêmes tâtonnements ont été faits et que l'on y a suivi la même évolution que partout ailleurs.

DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE BRAILLE A LAUSANNE.

On se souvient des patientes recherches et de l'ingéniosité déployée par Hirzel, au cours des dix premières années d'existence de l'Asile, pour trouver un procédé qui permit aux aveugles d'écrire en relief ; les divers types de machines qu'il inventa sont, dans le genre, de petits chefs-d'œuvre de simplicité. On se souvient aussi de la réserve avec laquelle il avait introduit l'étude du système de Braille dans son plan général d'éducation ; très sagement et très prudemment, il voulait, avant de se prononcer sur la valeur de cet alphabet conventionnel, attendre que l'expé-

rience des intéressés eux-mêmes, eût dit son mot. L'expérience durait depuis cinq ans, et l'opinion d'Hirzel n'était pas encore clairement formée.

Le 20 novembre 1856, le directeur de l'Asile reçut par le même courrier, deux lettres qui lui demandaient avec insistance de fournir à des aveugles, les Evangiles en relief. Ces lettres produisirent une impression profonde sur Hirzel dont la piété était très vivante. Aussitôt, son esprit conçoit le projet de créer une imprimerie afin de pouvoir mettre la Bible à la disposition des aveugles. Il va remuer ciel et terre pour réaliser cette idée et sa foi est si grande qu'elle est capable de transporter les montagnes. L'œuvre nouvelle qu'il veut ajouter à l'Asile, il ne la conçoit nullement comme un moyen de propagande confessionnelle, mais comme un apostolat auquel une mission divine l'aurait prédestiné.

En homme pratique, Hirzel ne voulait négliger aucun des aspects du problème qu'il abordait. Il ne se dissimulait ni les difficultés, ni les aléas de son entreprise qui ne devait intéresser qu'un nombre restreint d'aveugles et exigeait la constitution d'importants capitaux. L'administration de l'Asile, qui venait de décider la création d'un atelier, troisième section de l'œuvre, reculait devant le surcroît de dépenses qu'entraînerait l'établissement d'une imprimerie et estimait quelque peu prématurée la réalisation de ce projet. Hirzel se trouvait donc sans capitaux, sans local, sans matériel, et sans plan précis. Va-t-il reculer, lui aussi ? Non pas ! Ce serait bien mal le connaître. Son projet, il le porte et le mûrit dans son cœur.

En 1857, absorbé par ses nombreuses occupations et par l'ouverture de l'atelier, Hirzel se borne à se documenter par correspondance. Le 3 janvier, il lance, sous la forme d'un mémoire adressé à quelques personnes compétentes, l'idée de l'établissement d'une imprimerie en relief à l'usage des aveugles protestants de langue française. Cette création est vivement encouragée de Genève par le pasteur Thomas, de Neuchâtel par le pasteur Robert-Tissot, et de Mulhouse par Alphonse Kœchlin, le fondateur aveugle de l'Asile des aveugles d'Illzach. Une fois de plus, W. Haldimand appuie généreusement Hirzel dans cette nouvelle œuvre.

Une question qui se posait était de savoir quel genre d'écriture il convenait d'adopter : le système Braille, ou celui de Moon, qui avait conservé l'alphabet romain, en remplaçant quelques caractères par des signes nouveaux ? L'Anglais Moon, aveugle lui-même, avait établi à Brighton une imprimerie et aspirait à devenir l'imprimeur universel pour aveugles. Il demandait 87 500 francs pour stéréotyper la Bible entière d'après son système.

L'impression en points saillants, système Braille, permettant à l'aveugle d'écrire et de lire plus rapidement que tout autre procédé, l'avait emporté successivement en France : dans les écoles de Paris, Lille, Nancy, Marseille, Illzach, etc., puis en Espagne : à Madrid, à Barcelone ; en Belgique : à Bruxelles, Bruges, Liège, dans diverses institutions d'Allemagne, à Copenhague, à Rio-de-Janeiro et dans plusieurs écoles des Etats-Unis, tandis que les lettres romaines, avec quelques variantes, étaient conservées en Angleterre et dans une partie de l'Allemagne.

En été 1858, Hirzel entreprend un long voyage qui le conduisit à Stuttgart, à Illzach (Mulhouse), à Brighton, à Londres et à Paris. Il se renseigne sur les meilleurs systèmes d'impression en relief ; il fait une minutieuse enquête et se livre à de patients calculs qui lui démontrent la supériorité incontestable du Braille.

En 1860, l'opinion du directeur est faite et son plan arrêté. Il se mit à recueillir les premiers capitaux, à acquérir l'outillage typographique indispensable, à chercher et à former un personnel compétent en vue de son entreprise qui devait avoir sa vie propre, l'Asile se bornant à fournir dans les sous-sols de l'Institut, les locaux nécessaires à l'établissement d'une presse. L'appui le plus efficace lui vint du canton de Neuchâtel où le pasteur Robert-Tissot, suffragant à Saint-Blaise, avait reçu d'une dame un petit capital destiné à faciliter la propagation de la Bible parmi les aveugles neuchâtelois. Pour répondre au vœu de la généreuse donatrice, la première idée de Robert-Tissot avait été de créer une imprimerie spéciale. Avant de mettre son projet à exécution, il se livra à une enquête et entra ainsi en relation avec l'Asile de Lausanne. Hirzel et Robert-Tissot tombèrent rapidement d'accord et décidèrent de réunir leurs forces et les capitaux dont ils disposaient en vue de la réalisation de leur but commun.

Les dons reçus se montaient au 30 septembre 1866 à 40 507 francs, dont 11 056 francs provenant de l'étranger.

L'imprimerie d'Hirzel fut montée sur un pied très modeste. Le 29 septembre 1860, la première page de

l'Evangile selon saint Jean sortit de presse ; mais le travail régulier ayant dû être suspendu pendant deux mois pour divers arrangements techniques, ce n'est que le 4 décembre suivant que l'on commença à imprimer d'une manière suivie cet Evangile, terminé dans la soirée du 31 décembre.

Seul Hirzel peut nous dire la joie qu'éprouvèrent les aveugles à la réception de ce premier livre Braille, imprimé dans leur maison : « En suivant la lecture que faisaient quelques aveugles d'un chapitre de saint Jean, je fus comme éclairé de nouveau sur la portée de l'Evangile et je compris cette pauvre femme aveugle qui, serrant le saint volume sur son cœur, s'écriait : « Maintenant, avec ce livre, combien je serai heureuse dans ma solitude ». Les plus jeunes de nos aveugles qui savent lire reçurent une impression analogue. Ils vinrent me prier de fêter par une soirée musicale l'achèvement de chaque nouveau volume, « pour me rendre heureux, disaient-ils, comme ils le sont eux-mêmes depuis qu'ils possèdent des livres ».

Le premier imprimeur, Dünz, ayant eu peu de confiance dans l'avenir de l'entreprise, l'abandonna en février 1862. Ensuite, pendant dix-huit mois, trois aveugles essayèrent de continuer le travail. L'un d'eux était compositeur, l'autre pressier et le troisième, distributeur. Ils entreprirent l'impression d'un volume de cantiques, musique et paroles. Des voyants leur dictaient les notes et le texte.

Depuis l'automne 1863, un typographe clairvoyant, Edouard Sack, d'origine alsacienne, et deux aveugles composaient le personnel de l'atelier ; quelques aides supplémentaires, recrutées dans le personnel de l'Ins-

titut, venaient donner un coup de main, quand le besoin s'en faisait sentir. « Rien de plus intéressant ¹, dit un témoin oculaire, que de voir travailler à l'imprimerie de l'Asile. Un voyant compose, un aveugle imprime et un autre aveugle distribue dans les casiers les lettres des colonnes imprimées. Les jours d'assemblage des feuilles en volume, les plus habiles des élèves se chargent de cette tâche. L'imprimerie ressemble alors à une ruche d'abeilles. » La correction des épreuves était faite par M^{lle} Caroline Brandt, sœur de M^{me} Hirzel.

En 1866, il était sorti de la presse d'Hirzel : Les différentes parties de la Bible en trente-deux volumes, six livres d'école en français, cinq livres d'école en allemand.

Ces ouvrages étaient forcément très coûteux et très volumineux, car alors on n'imprimait que sur un côté des feuillets, et chaque lettre y occupe une place plus grande que ce n'est le cas pour les caractères ordinaires d'imprimerie. Le coût de l'impression du Nouveau Testament, relié en huit volumes, s'élevait à 37 francs et celui d'un seul exemplaire de la Bible complète, en trente-deux volumes, à Fr. 152.50. Tirée à deux cent cinquante-cinq exemplaires, l'édition de la Bible, en caractères Braille, revenait à Hirzel à Fr. 38 887.50, tandis que l'édition allemande de la Bible, publiée à l'Institut de Stuttgart (système allemand en lettres romaines) coûtait Fr. 47 552.— pour le même tirage, mais en soixante-deux volumes, et qu'en adoptant le système anglais (Moon), la dépense eût

¹ PAUCHARD : *L'imprimerie des aveugles à Lausanne*, 1865.

été de 87 500 fr. pour le même tirage en trente-sept volumes.

La Société biblique britannique et étrangère contribua par un don de 8000 fr. à l'achèvement de la Bible et 3000 fr. furent accordés par les Sociétés bibliques de Genève, Vaud et Neuchâtel.

ASSOCIATION DES AVEUGLES POUR LA PROPAGATION DES SAINTES ECRITURES PARMI EUX.

Une fois la Bible imprimée en relief, il restait à trouver les moyens de placer utilement ces volumes, chose fort malaisée, vu le petit nombre des aveugles protestants de langue française, et le fait que la plupart d'entre eux ne possédaient ni les ressources nécessaires pour pouvoir faire l'achat de livres aussi coûteux, ni même la place pour loger des livres aussi volumineux. Dans le but de rendre possible aux plus pauvres l'acquisition d'un ou de plusieurs livres de la Bible, l'imprimeur d'Hirzel, Ed. Sack, proposa de créer une « association des aveugles pour la propagation des ouvrages imprimés en relief » qui permettrait de répandre les saintes Ecritures à prix réduit.

Au mois d'octobre 1863, Hirzel lança le programme de cette association dont voici les principales dispositions : « Le but de cette association est d'encourager l'aveugle à la lecture de la Parole de Dieu et de mettre ce livre à la portée des plus pauvres d'entre eux ».

Le sou des aveugles sera le moyen d'y parvenir. Chaque aveugle faisant partie de cette association

paiera cinq centimes par semaine. Les souscriptions et les dons des bienfaiteurs voyants seront reçus avec reconnaissance. De quatre en quatre semaines, l'argent rentré sera employé pour distribuer à un ou à plusieurs aveugles une partie des saintes Ecritures en relief. Le sort désignera la personne à laquelle reviendra un livre. Les aveugles faisant partie de l'association indiqueront à l'avance le livre qu'ils désirent posséder. L'imprimeur de l'Asile des aveugles, à Lausanne, recevra les souscriptions et les offrandes et en disposera sous la surveillance de M. Hirzel, directeur. Les livres seront imprimés en français d'après le système en points Braille.

Le résultat des efforts d'Hirzel dépassa son attente. Du 1^{er} novembre 1863 au 30 septembre 1866, 2150 volumes (1705 en français et 445 en allemand) furent distribués à 151 aveugles (46 Vaudois, 48 Suisses d'autres cantons et 57 étrangers). Chaque aveugle, membre de l'association, reçut une Bible complète pour le prix de Fr. 12.90 et bénéficia ainsi, en comptant les frais de l'association, d'un don de Fr. 160.64. Dans l'espace de quatre ans, il se trouva vingt-deux aveugles pour en bénéficier, ayant donc reçu ensemble 3534 francs.

Les inconvénients de ce mode de procéder ne tardèrent pas à se manifester. Il y avait exagération dans la distribution des livres. La plupart des aveugles, étant logés fort à l'étroit, ne savaient pas où mettre ces grands et nombreux volumes qu'on leur expédiait. Dans une quantité de cas, les volumes n'étaient pas lus et, par conséquent, le but était manqué et l'argent dépensé en pure perte.

Dans une enquête que fit Hirzel à ce sujet, quelques cas typiques illustrent bien ce qui se produisit :

« A ma première visite, écrit-il dans le rapport de 1868 sur l'imprimerie, je trouvai un volume bien proprement tenu sur une petite table ; mais, manque de place, douze autres volumes avaient dû être laissés dans notre établissement. Ailleurs, l'aveugle que je visitai ne voulut pas me montrer ses livres, donnant le manque de place pour motif ; elle avait à moitié oublié la lecture ; la reliure du volume qu'elle tenait était fortement endommagée. Dans un village, je trouvai une partie des volumes posés sur le plancher de la chambre, couverts de feuilles de papier, une autre partie sur le lit de l'aveugle. Dans une des villes du canton, je fus reçu par cette exclamation : « Pourquoi nous envoyez-vous tant de gros volumes ? Les pauvres gens sont si petitement logés que ces gros livres les inquiètent ». Chez une autre, je trouvai plusieurs volumes encore enveloppés, tels qu'ils avaient été expédiés. « Pourquoi, demandai-je, acceptez-vous ces livres puisqu'ils vous gênent ? — Parce qu'on nous a dit qu'il fallait absolument accepter le tout, que nous pourrions donner les volumes dont nous n'aurions pas besoin à d'autres aveugles. Voilà pourquoi j'ai accepté le tout. » Chez un aveugle, je trouvai un seul volume sous le lit, couvert de poussière ; il ne l'avait pas acheté, un ami le lui avait donné. Plusieurs de ces aveugles avaient reçu même, à leur grande surprise, cinq, six, sept volumes à la fois. »

L'employé de Hirzel s'étant marié, il sentait la nécessité d'arrondir son traitement et c'est ainsi qu'il poussait, comme le constate le directeur, à l'écoule-

ment exagéré des livres Braille. Cette situation ne pouvait durer. Sack alla se fixer à Neuchâtel, en mai 1867.

L'association elle-même fut modifiée la même année, en ce sens que les dons qu'elle recevrait serviraient désormais à permettre de céder aux aveugles les livres de la Bible au prix de cinquante centimes, au lieu de quatre à six francs le volume. En d'autres termes, l'association cessa d'exister.

Ajoutons que celle-ci avait eu recours, avec succès, aux collecteurs et fut assez heureuse, dans ses débuts, pour en trouver cinquante-cinq, dont quatre en France. Depuis 1867, le zèle s'était graduellement ralenti et en 1887 une seule collectrice donna encore signe de vie.

L'IMPRIMERIE DE 1868 A 1910.

Depuis l'année 1868, l'activité de l'imprimerie se ralentit. Toutefois quelques œuvres importantes furent menées à bonne fin. C'est ainsi qu'en 1870 a été publiée une édition du Recueil de psaumes et cantiques en usage dans les cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève, paroles et musique. En 1875, une deuxième édition de l'Evangile selon saint Jean, une édition de la nouvelle Constitution fédérale suisse et, en allemand, des contes de Grimm. Enfin, en 1876, un excellent recueil de morceaux d'orgue.

Ces travaux furent exécutés, sous la surveillance de Hirzel, par trois aveugles. Puis jusqu'au départ du directeur, en 1886 l'imprimerie resta silencieuse.

Les dons faits à l'imprimerie et pour la propagation des saintes Ecritures parmi les aveugles, de 1868 à 1886, s'élevèrent à la somme de Fr. 10 081.85.

A l'aide de ces dons, 1098 volumes furent distribués ou vendus à prix réduits pendant cette même période.

Au mois de novembre 1886, Hirzel remit le compte et les clés de l'imprimerie au Conseil d'administration de l'Asile. Ces comptes bouclaient par un solde en caisse de Fr. 2115.06 ; le matériel de l'imprimerie (outillage et livres imprimés) représentait une valeur portée à l'inventaire pour 10 550 francs.

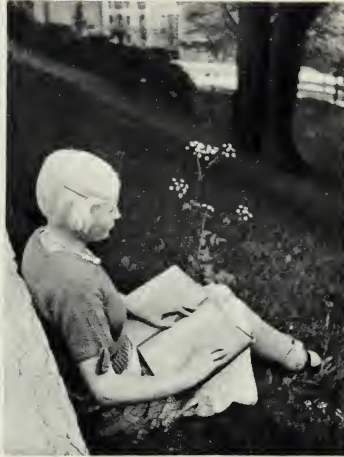
Au XVI^e siècle, les traductions de la Bible en langue vulgaire développèrent puissamment l'imprimerie et favorisèrent l'éclosion de la littérature populaire dans les pays qui avaient adopté la Réforme. Trois siècles plus tard, dans ces mêmes pays, les premières impressions pour les aveugles, tant en caractères romains qu'en Braille, furent celles de la Bible qui ouvrirent la voie aux autres publications.

La Bible, imprimée à Lausanne, a contribué, avec une grande efficacité, à la propagation du Braille dans des contrées où, sans elle, il serait resté encore longtemps ignoré. Sans l'avoir pressenti peut-être, Hirzel rendit au Braille le plus signalé service en faisant pénétrer cet alphabet dans les pays et les milieux les plus divers.

On admire encore aujourd'hui la bienfaisance des anciens travaux de l'imprimerie lausannoise qui peuvent servir de modèle à beaucoup d'impressions modernes. L'exactitude du texte, scrupuleusement corrigé, la netteté du point, la solidité du relief, la



EDOUARD MEYSTRE
TOURNEUR



LE LIVRE BRAILLE



HOPITAL OPHTALMIQUE



ASILE GABRIELLE DUFOUR, VERS 1911



ASILE RECORDON

qualité du papier, n'en sont nullement altérées par le temps ou par l'usage ; on lit aujourd'hui aussi aisément ces volumes qu'il y a quatre-vingts ans.

Grâce à sa tenace énergie, Hirzel, malgré ses modestes ressources et l'outillage primitif dont il disposait, mena à bien une entreprise considérable pour son temps. Il a droit à l'estime de tous les amis du Braille et, reprenant la suggestion faite, il y a une vingtaine d'années, par M. J.-J. Monnier, nous souhaiterions voir le nom de Hirzel associé à celui de l'imprimerie qu'il a créée de toutes pièces et placée d'emblée parmi les centres d'impression les plus réputés du siècle dernier.

Le successeur d'Hirzel, Th. Secretan, montra pour le Braille une sympathie tout aussi vive. De 1888 à 1893, l'imprimerie, devenue propriété de l'Asile, retrouva son activité d'antan. L'Institut manquant de manuels en points, Secretan en fit imprimer plusieurs, entre autres une histoire naturelle en six volumes, dont il était l'auteur, et qui eut son heure de célébrité. Les éditions de plusieurs livres du Nouveau Testament se trouvant épuisées, l'imprimerie fournit une édition nouvelle de l'Evangile selon saint Matthieu en 1890 et, en 1893, une nouvelle édition de l'Evangile selon saint Marc.

Puis, pendant neuf ans, l'imprimerie passa par une période de demi-sommeil ; ses portes ne s'ouvraient que quelques jours pour l'exécution de travaux d'ordre secondaire.

En 1902, après cette période de stagnation relative, l'imprimerie reçut une impulsion nouvelle, durable cette fois-ci, avec l'arrivée de M. Constançon, qui fit

preuve d'un goût très vif pour les questions techniques et mécaniques et qui trouva là un magnifique champ d'expériences.

Une des grosses difficultés de l'enseignement à l'Institut de Lausanne, comme d'ailleurs dans toutes les institutions d'aveugles au siècle dernier, a toujours été le manque de manuels. Les livres imprimés revenaient fort cher et l'on se servait de livres manuscrits. Les manuels que l'on possédait à Lausanne se faisaient vieux ; de plus, chacun sait qu'un aveugle qui lit use son livre ; quand le lecteur est encore malhabile comme le sont beaucoup d'écoliers, il passe et repasse ses doigts sur le relief : peu à peu les caractères s'effacent et la lecture devient malaisée. D'autre part, les livres que possédait l'Institut au début de notre siècle étaient en nombre fort restreint et les copies ont toujours été chères.

M. Constançon va chercher à utiliser le vieux matériel de l'imprimerie pour renouveler ou plutôt pour créer l'outillage scolaire indispensable. Dans son rapport de 1902, il raconte comment il y est parvenu : « Les typographes qui connaissent le Braille sont rares. Pourquoi ne pas employer des aveugles ? Nous avons engagé un typographe voyant qui, pendant l'été, nous a imprimé le manuel d'instruction civique de Numa Droz. Tout en surveillant ce travail, je me suis peu à peu initié au métier de compositeur et d'imprimeur. Quand je crus posséder les petits secrets de l'art, je remerciai le typographe ; je me mis au travail de composition et de distribution et initiai M^{lle} Fumagalli, l'institutrice aveugle. Très adroite, M^{lle} Fumagalli sut bientôt réunir les caractères, aligner

les lignes et les pages, et, avec elle, je composai un livre de lecture à l'usage des petits. Ce premier essai ayant réussi, je proposai à Ketterer, le dernier ouvrier tourneur de l'Asile, de changer de métier et de se vouer à la typographie. Ketterer accepta. Dans l'intervalle de ses leçons, il travaille à l'imprimerie, tour à tour composant, distribuant, manœuvrant la presse et suspendant les feuilles humides au séchoir. Je me suis réservé la partie du travail qui coûterait trop de temps et de peine à un aveugle : la mise en pages, la correction des plombs, le trempage et le pliage du papier. Tout en payant raisonnablement le travail de l'imprimeur, nos livres nous reviennent moins chers qu'avec un typographe voyant, et peu à peu nous aurons ce qu'il nous faut pour les classes. »

Dans l'espace de huit ans, chaque branche de l'enseignement reçut son manuel en Braille : syllabaire, livres de lecture pour les petits, grammaire, vocabulaire, histoire sainte, histoire suisse, géographie, etc.

Alors que, jusqu'en 1902, le format utilisé était de 25×35 cm., M. Constançon chercha à donner au volume Braille des dimensions plus modestes; il modifia à plusieurs reprises sa taille et finit par adopter le petit format (19×26 cm.), encore en usage aujourd'hui.

En 1906, après un voyage à Paris, le directeur adopta un nouveau système d'impression, copié sur le système français à caractères mobiles, qui permit une impression interligne, obtenant une économie de papier de 40 à 50 % sur l'ancienne façon de procéder. Une presse très puissante, achetée à Leipzig, vint compléter fort heureusement ce matériel nouveau.

Depuis longtemps, M. Constançon étudiait l'introduction de la reliure des livres Braille comme complément nécessaire de l'imprimerie. C'est un travail qui ne présente pas de grandes difficultés. Coudre les cahiers, les rassembler est un jeu pour un aveugle adroit ; mais coller les dos et les côtés est beaucoup plus délicat. Le directeur trouva, en 1908, une personne demi-voyante qui se mit très rapidement à ce genre d'ouvrage. Les livres, cousus au moyen d'une machine appropriée à l'usage d'un aveugle, revinrent bien meilleur marché que lorsqu'ils étaient reliés hors de l'Asile. Ainsi, M. Constançon réalisa ce qu'il rêvait depuis huit ans : le livre de l'aveugle par l'aveugle.

L'IMPRIMERIE DEPUIS 1910.

« Donner aux aveugles des maîtres capables est un devoir de la société, mais il en est un autre aussi : multiplier les livres Braille destinés aux aveugles, développer les imprimeries spéciales, les doter généreusement afin qu'elles puissent rendre tous les services qu'elles sont susceptibles de rendre. Il faut qu'une imprimerie pour aveugles puisse travailler à perte et qu'elle n'escompte jamais de bénéfices, sinon elle est quasi inutile. Nous ne recommanderons point aux capitalistes désireux d'augmenter leur avoir de prendre des actions pour une imprimerie Braille, mais s'il en est qui ont du superflu dont ils peuvent disposer sans s'appauvrir, nous leur dirons : Aidez, subsidiez largement nos imprimeries. C'est de l'argent bien placé

(nous ne parlons pas le langage de la Bourse), vous travaillerez efficacement à l'émancipation intellectuelle de l'aveugle. »

Tel est l'acte de foi de M. Constançon pour qui, travailler au développement de l'imprimerie Braille, c'est travailler au développement intellectuel des aveugles. Il va y consacrer une large part de ses forces et de ses capacités techniques. Son désir est de faire, de ce complément indispensable pour toute école d'aveugles, une imprimerie nationale et même internationale.

Installé jusque-là dans une pièce étroite et sombre du sous-sol de l'Institut, l'atelier fut transféré, au printemps 1910, dans un local beaucoup mieux approprié, quoique au sous-sol également, du bâtiment de l'Asile Gabrielle Dufour, qui venait d'être inauguré.

Les commandes affluèrent : après avoir imprimé en français, en allemand, en russe, en espéranto, l'imprimerie dut s'adapter au désir de la clientèle et éditer une mythologie en grec moderne pour l'Institut d'Athènes, publier du hollandais, etc. En 1911, la réputation de l'imprimerie de Lausanne s'étendait très loin : elle avait des clients en Amérique, en Angleterre, en Roumanie, en Allemagne, en Italie, en Espagne et jusqu'aux Indes néerlandaises. Cette vogue ne devait, hélas ! pas durer longtemps, car la guerre de 1914, avec toutes ses conséquences (élévation des tarifs de transport, coût plus élevé de production, création de nombreuses imprimeries à l'étranger en faveur des aveugles de guerre), vint mettre un frein à ce magnifique épanouissement.

Ce temps ne fut cependant pas perdu : on en profita pour rajeunir et moderniser les installations. Deux

machines à stéréotyper ayant été achetées, on substitua peu à peu l'impression sur cliché de métal à l'ancien système des caractères mobiles. En 1916, grâce à la générosité d'une amie des aveugles, M^{me} Carrey-Granet, la maison Bobst construisit une presse rotative pour le Braille dont les plans avaient été établis par M. Constançon. Cette presse peut tirer 1500-2000 feuilles de quatre pages interpoints à l'heure. Ce prototype de toutes les rotatives Braille du monde ne fournit un travail vraiment utile, par suite de diverses circonstances, qu'à partir de 1933. Ses services furent d'ailleurs très limités, car il eût été fort difficile d'écouler en pleine crise économique et financière les abondantes éditions sorties de cette presse puissante.

Outre les manuels scolaires édités chaque année, depuis 1910, l'imprimerie a bénéficié de plusieurs initiatives heureuses, prises par ses employés, Ketterer et Neyroud. C'est ainsi qu'en 1909, commença la publication de l'*Œuvre lyrique*, sorte d'anthologie des poètes français du XIX^e siècle, imprimée par fascicules. En décembre 1910, Ketterer, en groupant quelques amis et en réunissant quelques fonds, créa *Le Petit Progrès*. Ce périodique, qui parut d'abord tous les deux mois, fut doté d'un supplément littéraire fort intéressant ; après une suspension de deux ans, *Le Petit Progrès* revit le jour en mars 1920, sous la forme d'une publication mensuelle, accompagnée pendant un certain temps d'un supplément religieux : *Le Réveil*. Jusqu'à la mort de Ketterer, cette revue, créée par les aveugles pour les aveugles, resta la propriété de son fondateur. A partir de janvier 1937, *Le Petit Progrès* devint

l'organe de la Section romande de la Fédération suisse des aveugles et le bulletin d'informations de cette association. Quoique appartenant à une société distincte, *Le Petit Progrès* continua à être imprimé à l'Asile et constitue un des travaux réguliers de l'imprimerie.

De 1927 à 1934 parut une petite revue mensuelle destinée aux enfants : *L'Amitié*. Cette revue, due à l'initiative de quelques jeunes filles aveugles, fut ensuite patronnée par Pro Juventute et devint le supplément Braille de l'*Ecolier Romand*. Mais *L'Amitié*, comme toutes les revues de ce genre, n'est pas une affaire rentable et dépend presque entièrement de la bienfaisance. Elle disparut en 1934, et les frais des derniers numéros durent être couverts par l'argent que recueillirent celles qui en avaient été les promotrices.

En février 1914, Eustace Carey, jeune aveugle d'origine anglaise, venu en Suisse pour sa santé, fonda, à ses frais, une grande revue en Braille qu'il intitula : *La Glaneuse*. Cette revue, la première de ce genre en français, est composée, comme son nom l'indique, d'articles glanés dans les plus grandes revues de Suisse et de France et forme mensuellement un cahier de quatre-vingt-quatre pages, dont seize de feuilletton, représentant près de 90 000 caractères Braille. Ses lecteurs, quoique peu nombreux, forment une élite, et cette publication faisait connaître en 1914 déjà, l'imprimerie de Lausanne dans douze pays et quatre continents.

Eustace Carey étant mort en 1915, sa mère assura l'existence de cette revue, que, par suite de la guerre,

l'administration de l'Asile dut finalement reprendre en 1917.

A plusieurs reprises, il fut question de supprimer *La Glaneuse*, dont le coût était par trop élevé ; mais devant les témoignages de reconnaissance, venus des milieux les plus divers, le Conseil d'administration de l'Asile renonça à prendre une mesure qui eût été une cruelle déception pour les intellectuels aveugles, dont les sources de documentation sont déjà si peu abondantes.

En 1942, *La Glaneuse* fut adaptée aux besoins nouveaux de la clientèle ; le nombre des pages de la revue a dû être diminué, mais on put adjoindre à la publication un supplément musical, devenu indispensable depuis que les grandes imprimeries Braille d'Europe ont presque totalement supprimé l'impression de textes musicaux, ou que ceux-ci ne passent plus nos frontières. Ces innovations semblent avoir donné un regain de vie à *La Glaneuse*.

Ainsi, après quatre-vingts ans d'existence, la petite imprimerie de Hirzel est devenue un important centre d'impression, important non par le nombre du personnel qu'il emploie, mais par les possibilités qu'il représente : deux machines à stéréotyper, une grosse presse à bras et une presse rotative. Il faut espérer que lorsque les circonstances seront redevenues favorables, avec le matériel et le personnel qualifié dont peut disposer l'imprimerie Braille de Lausanne, ses publications trouveront les débouchés qu'elles méritent.

LA BIBLIOTHÈQUE BRAILLE.

Comme on vient de le voir, les livres Braille sont rares et onéreux ; ils coûtent environ dix fois le prix des livres en noir. Par conséquent, on ne peut songer à imprimer pour les aveugles tous les ouvrages dont jouissent les lecteurs voyants, pas même tous les meilleurs d'entre eux. Pour remédier à cette situation, on peut, en groupant un certain nombre de copistes de bonne volonté ayant appris l'écriture Braille, constituer sans grande dépense une fort jolie bibliothèque.

C'est ce que fit à Paris, vers 1885, Maurice de la Sizeranne ; il s'adressa à des dames disposant de quelques loisirs, leur proposa de consacrer à des copies le temps qu'elles employaient à des broderies, et leur assigna des tâches déterminées. Il recruta même dans sa compagnie de copistes quelques vieux officiers, des généraux et des colonels en retraite, qui abandonnèrent leurs classiques « patiences » pour transcrire des fragments des meilleurs auteurs français, comme on le fait faire à de jeunes écoliers.

En 1892 déjà, M. de la Sizeranne était ainsi parvenu à constituer une bibliothèque d'environ deux mille volumes, circulant d'un bout de la France à l'autre, et faisant la joie d'un grand nombre d'aveugles. Cette bibliothèque, la plus importante au monde, compte actuellement près de 150 000 volumes. Maurice de la Sizeranne, désireux de faire bénéficier des trésors

de sa bibliothèque les aveugles de la Suisse romande, fit, dès 1894, un arrangement dans ce but avec G. du Pasquier, à Leysin, par lequel celui-ci recevait en dépôt un certain nombre d'ouvrages qu'il adressait franco aux aveugles lui en faisant la demande, moyennant une garantie de cinq francs.

La même année, Th. Secretan, sans avoir la prétention de faire une œuvre comparable à celle de M. de la Sizeranne, décida de grouper les volumes imprimés soit à Lausanne, soit dans les imprimeries de Paris, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie. Il réunit ainsi cent quatre-vingt-quatre volumes Braille. Cette minuscule collection était insuffisante, et de beaucoup, même pour les besoins de l'Institut. Secretan prit alors le parti de faire copier, à la main, certains livres qui étaient nécessaires à l'enseignement ou instamment demandés par les élèves. Le premier exemplaire devait être dicté par un voyant ; les suivants pouvaient alors se recopier par des aveugles, travail qui procura une occupation rémunératrice à quelques anciens élèves.

L'impulsion était donnée : plus le nombre des volumes augmentait, plus se développait le goût de la lecture chez les élèves. Et l'année suivante déjà, Secretan pouvait constater avec satisfaction le plaisir éprouvé par les aveugles qui venaient chaque dimanche matin, après le culte, chercher des livres propres à les instruire ou à les distraire pendant leurs heures de liberté. L'annonce de la transcription d'un nouvel ouvrage était une joie pour toute la maison.

L'accroissement de la collection fut d'abord très lent. En 1908, elle ne comptait que six cents volumes

et un lecteur assidu avait vite fait le tour des ouvrages. L'enrichissement de la bibliothèque fut beaucoup plus rapide durant la période de 1914 à 1920 ; ce fut une des rares conséquences heureuses du conflit mondial. Beaucoup de personnes, émues par les conférences de M. Benjamin Vallotton, et désireuses de faire quelque chose d'utile pour les aveugles de guerre, se mirent à l'étude du Braille. Elles auraient voulu contribuer à la grande œuvre qui s'organisait pour procurer à ces infirmes les livres dont ils avaient besoin. Les aveugles de guerre, en effet, réclament plus de livres que d'autres, accoutumés qu'ils étaient à avoir sous la main les ouvrages dont ils ont besoin pour leur distraction comme pour la poursuite de leurs études et l'exercice de leur profession. Ils ne se contentaient pas des bibliothèques existantes. Des milliers de copistes bénévoles se mirent à l'œuvre pour eux. Malheureusement pour les aveugles de guerre, et heureusement pour la bibliothèque de l'Asile, les interdictions d'exportation, les difficultés de la douane et les sévérités de la censure ne permirent pas aux livres copiés en Suisse de franchir la frontière, et les aveugles de Lausanne en bénéficièrent.

En 1921, la collection de l'Asile comptait plus de 1600 volumes, formant environ 600 ouvrages. L'augmentation du nombre des livres était réjouissante, mais donnait sérieusement à réfléchir ; les volumes Braille sont incompressibles, à moins d'écraser leur relief et de les rendre illisibles. Et le jour n'était pas éloigné où l'on devrait songer à loger la bibliothèque dans des locaux moins exigus. La restauration de la chapelle en 1934, entraîna forcément la reconstruc-

tion des pièces adjacentes, en bordure de l'Avenue de France. Et la bibliothèque, installée jusque-là au premier étage, dans l'ancien appartement du maître vannier, fut transférée au rez-de-chaussée, dans une vaste pièce, bien éclairée, où il a été possible non seulement de disposer commodément les quelque trois mille volumes constituant la collection récréative et éducative, mais encore de mettre en valeur et de concentrer les originaux des œuvres imprimées à l'Asile, des livres utiles pour l'enseignement, ainsi que des curiosités typographiques et quelques raretés menacées d'une destruction totale.

On ne saurait trop admirer la patience, la persévérance et le dévouement des personnes qui transcrivent les livres en Braille ; car ce n'est pas tout plaisir que de se livrer à cette occupation. Que de milliers de points pour faire un volume ! On en compte plus de deux cent mille pour un ouvrage de cent vingt pages ; et si l'on remarque qu'il faut exercer sur son poinçon une force d'un kilo pour marquer un point, on n'est pas surpris de la fatigue qui en résulte pour le poignet. De nombreuses dames et demoiselles ont passé et passent encore des journées et peut-être des nuits à ce travail de patience. Nous ne pouvons citer leurs noms, de peur d'en oublier ; nous faisons cependant une exception pour M^{lle} Gabrielle Guisan, dont la copie impeccable peut être comparée à un travail d'imprimerie et fait l'admiration de tous les lecteurs.

Si, en effet, l'écriture Braille est la plus facile, la plus simple qui puisse se concevoir, elle exige, pour obtenir une copie parfaite, beaucoup de soins et de minutie. Ces difficultés n'ont pas rebuté la quinzaine

de fidèles copistes qui travaillent régulièrement pour la bibliothèque de l'Asile ; et il y a encore place pour bien des bonnes volontés. Celles-ci se trouveront si l'on songe que chaque point fait par le copiste est un peu de lumière, chaque volume copié, un ami de plus donné aux aveugles.

La transcription en Braille de la musique exige une attention soutenue, des connaissances approfondies et complètes de la musicographie et surtout beaucoup de temps. Seuls, des aveugles peuvent exécuter proprement ce travail. Ici, ce n'est pas de copistes dont ils ont besoin, mais de personnes connaissant suffisamment la lecture musicale pour la dicter correctement. La plupart des musiciens aveugles sont parvenus, à force de patience et d'énergie, à se constituer une bibliothèque personnelle, parfois très riche, et répondant admirablement à leurs besoins professionnels. Mais, souvent, ils se sont vus contraints de transcrire une œuvre qui ne leur sera utile que pour une seule occasion et qu'ils relègueront par la suite dans un coin de leur bibliothèque, ignorant qu'un confrère pourrait en avoir besoin. D'autres fois, ils copient un texte déjà imprimé en Braille et dont ils ne connaissent pas l'existence. De là une perte considérable de temps et de peine. Jusqu'à la guerre, nos musiciens romands étaient abonnés aux grandes bibliothèques musicales de l'étranger, notamment à celle de Paris. Depuis la fermeture hermétique de nos frontières, ils en sont réduits à leurs propres ressources. C'est pourquoi la création d'une bibliothèque musicale à Lausanne, centre d'activité de nos musiciens aveugles, se faisait sentir plus que jamais. Un de leurs con-

frères, André Divorne, décédé l'été dernier, a eu la délicate pensée de léguer à l'Asile la très riche collection qu'il s'était constituée pendant plus de vingt ans de patient labeur. L'ouverture de cette bibliothèque, en novembre 1943, est venue combler une véritable lacune et compléter très heureusement l'admirable ensemble d'institutions que groupe l'Asile des aveugles.

De temps en temps paraît dans la presse d'information la nouvelle sensationnelle de la découverte d'une machine qui devrait permettre aux aveugles de se passer du Braille. Que nos fidèles copistes ne se découragent point cependant : la plupart du temps, il s'agit de procédés techniques qui ne doublent pas le cap des essais de laboratoire. En 1939, M. Raverat, de Paris, secrétaire de l'American Braille Press, a donné à l'Asile une conférence, accompagnée de démonstrations pratiques, sur le « Livre parlé ». Il s'agit de disques de gramophone à la gravure spéciale permettant, pour chacun d'eux, un enregistrement quatre à cinq fois plus long que pour les disques ordinaires, de telle sorte qu'il devient possible de faire entendre à l'aveugle, en quelques disques seulement, un volume entier. Malgré l'intérêt de l'invention, la Conférence des organisations typhlophiles de la Suisse romande a dû constater que non seulement l'introduction du « Livre parlé » en Suisse présentait actuellement bien des difficultés, mais que le choix des œuvres ainsi enregistrées (une centaine seulement) était trop limité pour jamais concurrencer sérieusement le travail si utile et si varié dans ses résultats des copistes bénévoles de nos bibliothèques Braille.

CHAPITRE V

LE PATRONAGE DES AVEUGLES ADULTES

L'ATELIER DE 1857 A 1892.

Lorsque le jeune aveugle quitte l'institut où s'est passée son enfance, les difficultés commencent pour lui : rentré dans sa famille, s'il en a une, il est entouré de gens menant une existence très différente de la sienne et il sent tout le poids de son infirmité ; s'il est pauvre, la lutte pour la vie se présente pour lui dans des conditions particulièrement ardues. Dans les pays où la mendicité est tolérée, c'est à ce moyen qu'il recourt ; il se munit d'un écriteau, s'installe devant une porte cochère ou à l'entrée d'une église et cherche à exciter la compassion du public. Car l'expérience faite en Europe depuis nombre d'années a démontré que, sauf dans un petit nombre de cas, l'aveugle ne peut pas gagner assez par son travail pour suffire aux besoins de la vie. La concurrence du clairvoyant l'écrase.

Aussi, une institution qui a pour but de donner à l'aveugle le moyen de travailler d'une manière utile,

et de le mettre en état de faire de ses ressources physiques et intellectuelles le meilleur usage possible, n'atteindra-t-elle ce but que dans la mesure où elle embrassera par son plan, non seulement quelques années de la vie mais encore l'avenir entier de ses protégés.

L'Asile était fondé depuis huit ans à peine et Hirzel avait déjà eu maintes fois l'occasion de présenter la gravité de ce problème. Chaque année, deux ou trois de ses premiers élèves quittaient l'établissement, instruits, éduqués, mais chaque fois cette idée obsédait le maître : « Sont-ils suffisamment armés pour la lutte pour la vie ? » Il en était réduit à répondre chaque fois par la négative. En 1852, Hirzel expose ce qui lui paraît devoir être la solution de cet angoissant problème.

« Notre établissement est arrivé à une phase de son existence où non seulement nous devons consulter toute l'expérience que nous avons acquise dans notre propre sphère d'activité, mais où il est urgent de chercher encore ailleurs des lumières pour résoudre, je ne crains pas de le dire, un des problèmes les plus difficiles et les plus ardues que la vie sociale puisse offrir.

» J'ai exposé ce fait, constaté par l'expérience : que généralement l'aveugle abandonné à lui-même ne peut pas soutenir, dans la vie pratique, la concurrence du clairvoyant et que, conséquemment, il se trouve dans une position exceptionnelle qui réclame des mesures exceptionnelles. De quelque côté que l'on dirige le regard, partout où il y a des établissements spéciaux pour l'éducation de la jeunesse privée

de la vue, les administrations sentent la nécessité de s'occuper sérieusement de l'avenir de leurs protégés. Sans cette précaution, ces institutions ne rempliraient qu'imparfaitement leur but. Ceci conduit tout naturellement à interroger l'histoire de ce genre d'établissements dans les différents pays, et c'est ce que j'ai fait, pour ce qui concerne l'Amérique.

» Il me suffit de citer ici l'autorité qui exige de l'aveugle plus d'efforts et d'énergie qu'aucune autre. C'est le Dr Howe, à Boston. Il pose pour principe que l'aveugle doit se suffire par son propre travail, et il est en effet arrivé à de beaux résultats. Toutefois, et ceci est une réserve capitale :

» 1^o Ce succès n'a pas été obtenu en renvoyant l'aveugle pauvre dans sa famille, mais en lui ouvrant gratuitement un atelier pourvu des machines et des appareils nécessaires pour travailler en grand, et en associant aux ouvriers infirmes des aides clairvoyants. A tout autre égard, on procède comme dans un atelier ordinaire : on fournit du travail et on paie à chacun ce qu'il a gagné ; à lui le soin de pourvoir à son entretien. De cette manière, les aveugles vivent en communauté seulement pendant le travail.

» 2^o Il y a des aveugles pour lesquels ce secours est insuffisant, et qui, par cela même, ne peuvent pas profiter de l'institution. M. Howe reconnaît que ce système empêche réellement l'accroissement des ouvriers, en excluant de son atelier l'aveugle dépourvu d'adresse et d'énergie nécessaires pour gagner sa vie. Mais il dit qu'à cet égard, son plan est comme telle autre loi inflexible de la nature, qui a pourtant son bon côté. Autrement, continue-t-il, nous encombrerions

notre établissement d'hommes faibles et sans capacité, dont le manque de vigueur et de zèle ferait baisser, par leur exemple, le niveau général de l'institution, l'affaiblissant ainsi d'année en année, jusqu'à ce que nous ayons plutôt un asile pour les faibles qu'une vigoureuse communauté, se soutenant par elle-même.

» Ce raisonnement m'a paru naturel de la part du chef d'un institut qui réunit une centaine d'élèves. Ce nombre renfermera toujours un choix considérable d'individus qui pourront, du moins en Amérique, se tirer d'affaire, à peu de chose près, grâce à l'atelier en question. Ce même plan serait-il praticable, sans modification, dans un petit établissement comme le nôtre, où la quantité des élèves permet de suivre chacun d'eux ?

» A New-York, on est parti d'un autre principe, en imitant les asiles proprement dits. On a construit pour les aveugles des deux sexes, une habitation confortable avec des ateliers. L'administration pourvoit à l'entretien de cette communauté. Le produit du travail revient à l'établissement jusqu'à la somme équivalente à la dépense individuelle.

» Maintenant de quelle manière cette même question sera-t-elle résolue pour nous ? Voici ce qui me paraît répondre le mieux aux exigences de notre position :

» 1^o Renvoyer dans sa famille, tout individu, de l'un ou de l'autre sexe, qui y trouvera de l'occupation et y sera à l'abri de la mendicité. Ce nombre sera, je le crains, plus petit qu'on ne pense ; je n'en connais pas la proportion exacte, mais sur vingt-huit individus admis ou postulants, il n'y en a que dix dont

les parents paient la pension ; les autres sont soutenus par leurs communes, l'Etat ou des particuliers.

» 2^o Ouvrir un atelier pour les aveugles hommes qui, pour une raison quelconque, ne se trouvent pas dans les conditions prévues par l'article précédent. Ils seraient logés hors de l'établissement ; de nouvelles branches d'industrie, celle de la fabrication des brosses, par exemple, seraient alors introduites. L'expérience démontrera jusqu'à quel point l'aveugle peut se suffire par son travail. Cet atelier offrirait peut-être aussi l'occasion d'occuper nos malades.

» Une autre considération à présenter sur mon plan est celle-ci : les ouvriers, quoique logés au dehors, pourraient, dans un but d'économie, être nourris dans l'établissement même.»

A titre d'essai et comme acheminement vers la création d'un atelier, l'Asile reçut, en 1854, deux adultes qui furent logés à leurs frais hors de l'Asile, mais nourris dans l'établissement.

Après avoir intéressé à son projet une bienfaitrice des aveugles, M^{me} de Polier¹, ainsi que le fondateur de l'Asile, Hirzel reçut de ce dernier la lettre suivante :

Denantou, 19 juillet 1855.

Mon cher Monsieur Hirzel,

Si vous voulez m'élaborer quelque chose à l'égard d'un atelier succursale pour les aveugles qui sortent de notre maison, et peut-être pour quelques autres,

¹ M^{me} de Polier, dont il est ici question, était l'épouse de Henri de Polier-Vernand (1754-1821), ancien Préfet du Léman ; elle était née Mary-Heath Nicholls, du comté de Derby.

je verrai si je ne pourrais pas faire le sacrifice des fonds nécessaires. Je parle d'un bâtiment à côté de la maison, avec logement pour un employé et sa femme. Je doute que nous puissions recevoir des jeunes filles dans cet atelier.

Je crois pouvoir faire entrer M^{me} de Polier pour une portion de l'affaire en question, et je vous dirai mes idées là-dessus.

Mes salutations affectueuses.

HALDIMAND.

P. S. — Avec l'âge avancé de M^{me} de Polier et mon état précaire, il ne faut pas trop tarder, mais agir pendant qu'il est temps encore.

Lorsque W. Haldimand eut parlé de ce projet à M^{me} de Polier, elle s'en remit à lui pour la quotité du don. Haldimand proposa alors à sa voisine de donner 25 000 francs, tandis que lui-même versait 75 000 francs. « Quelle joie de pouvoir faire du bien au bord de la tombe ! » dit-elle à cette occasion. C'était alors aux premiers jours de septembre. Le 22 octobre suivant, M^{me} de Polier mourut, âgée de quatre-vingt-six ans, peu de semaines après la fondation de l'atelier dont elle avait hâté la réalisation.

Suivant le désir de W. Haldimand, cet atelier, destiné aux hommes seulement, reçut une organisation indépendante de l'Asile ; il fut administré par le même comité, mais avec une comptabilité séparée et placé sous la haute surveillance du directeur de l'Asile, avec un contremaître chargé de la bienfacture et de la vente des produits. Cette institution nouvelle reçut

la sanction du Grand Conseil vaudois et la qualité de personne morale, par décret du 25 novembre 1855 ; les statuts furent approuvés par le Conseil d'Etat le 5 novembre de la même année.

Un bâtiment spécial fut construit sur le terrain de l'Asile ; il consistait en un rez-de-chaussée comprenant une salle spacieuse où devaient s'installer les vanniers et deux ou trois pièces plus petites où furent placés les établis des tourneurs ; au premier étage, un appartement pour le maître vannier. La salle du rez-de-chaussée fut disposée de manière à pouvoir être transformée pour le dimanche en chapelle et, à l'occasion, en salle de conférences ou de concerts.

Ce bâtiment coûta 34 000 francs ; le surplus de la dotation fut placé, pour que les revenus en fussent affectés aux services généraux de l'atelier, et l'excédent des recettes sur les dépenses, le cas échéant, versé annuellement à un fonds de secours destiné à venir en aide aux ouvriers qui devaient pourvoir eux-mêmes à leur nourriture et à leur logement en dehors de l'Asile.

Les aveugles sortis de l'Institut allaient se trouver privés de l'orgue, des pianos et autres jouissances qu'ils avaient eus à leur disposition pendant plusieurs années.

Pour parer à cette lacune, Hirzel s'adressa à une généreuse étrangère qui se plaisait à répandre autour d'elle ses bienfaits avec autant de modestie que de discernement. Grâce à la générosité de M^{me} de Rumine, née princesse Schahowskoy, l'atelier fut doté d'un orgue construit par le facteur allemand Walker, pour le prix de 15 000 francs.

Le bâtiment fut inauguré le 10 juin 1857. Les débuts de cette nouvelle division de l'Asile furent

bien modestes : durant toute cette période, le nombre des ouvriers vanniers varia entre huit et seize, avec trois ou quatre apprentis, tandis que les tourneurs ne furent jamais plus de trois. Chacun travaillait avec assiduité une dizaine d'heures par jour et, malgré des journées qui aujourd'hui nous paraîtraient bien longues, la discipline n'eut jamais à souffrir de trop graves atteintes.

Le choix d'un maître vannier possédant les qualités requises pour diriger un atelier d'aveugles et pour former des apprentis ne fut pas facile. Après plusieurs expériences plus ou moins malheureuses, le Conseil d'administration fit appel à Frédéric Grahl, Saxon d'origine, qui s'acquitta de cette délicate fonction à la satisfaction de tous de 1865 à 1872. Ayant été appelé à remplir un poste semblable à l'Institution des aveugles de Dresde, Fr. Grahl fut remplacé par son jeune compatriote, Auguste Butter, qui, pendant cinquante-deux ans, allait se consacrer à former de nombreux et excellents ouvriers en leur donnant toujours des habitudes de travail soigné, d'ordre et de ponctualité. Il fit une belle et utile carrière et l'atelier lui doit son excellente réputation.

Le premier maître tourneur de l'Asile fut Friedrich, qui donna plus de deux cents leçons gratuites à Edouard Meystre et fit de ce doublement infirme un véritable artiste dans son métier. Après lui, le poste n'eut pas de titulaire régulier et l'atelier de tour fut placé sous la surveillance du maître vannier. Ce n'est qu'à partir de 1876 que les ouvriers de cette branche reçurent de nouveau des leçons régulières d'un tourneur de métier, Dentan.

On pourrait s'étonner de ce qu'un atelier aussi bien organisé comptât un si petit nombre d'ouvriers. De fait, on avait prévu de la place pour un plus grand nombre. Mais, en prenant le cas particulier d'un jeune aveugle sobre et économe, on s'aperçut, en 1877, que son logement, sa pension alimentaire et l'entretien de ses vêtements coûtaient environ 600 francs par an ; à de rares exceptions près, son gain annuel, comme vannier, oscillait entre 237 et 357 francs ; le produit de son travail était donc bien inférieur à ses dépenses. Le revenu du fonds de secours, constitué en 1857, et dont le capital s'élevait au 31 décembre 1876 à Fr. 2359.64, ne pouvait être d'un secours suffisant et, de plus, l'intervention des communes ou des protecteurs n'allait pas se prolonger indéfiniment. Il y avait là une difficulté qui préoccupait fort Hirzel et le Conseil d'administration, mais à laquelle ils ne voyaient pas de solution. Ceci explique aisément la raison du faible recrutement des ouvriers.

En 1883, le Dr Marc Dufour informa le Conseil d'administration qu'il destinait le produit des conférences sur « La vision et la cécité », données au cours de l'hiver précédent à Lausanne et à Morges, à la constitution d'un nouveau fonds de secours, dont il se réservait l'administration. Ce fonds, destiné à faciliter l'entrée de l'Atelier, soit à des gens devenus aveugles à l'âge adulte, soit à des jeunes gens en âge de sortir de l'Institut, sans y avoir de métier, s'élevait à la somme de 1850 francs environ. Par cette création, Marc Dufour cherchait à améliorer le sort des ouvriers aveugles dont la situation jusque-là était restée très précaire.

LES ATELIERS DE 1892 A 1911.

Le besoin d'une nouvelle installation se faisait sentir depuis longtemps. Les travaux de vannerie et de tour, pour lesquels l'atelier s'était acquis une certaine notoriété en Suisse romande, sont des genres d'occupations où la concurrence est forte et les profits maigres. Plusieurs membres du Conseil d'administration, ainsi que le directeur, Th. Secretan, visitèrent à Paris, rue Jaquier, les ateliers d'aveugles récemment fondés par un Vaudois, F.-H. Lavanchy-Clarke ; la fabrication des brosses y donnait de bons résultats et il fut décidé de tenter un essai à Lausanne, en ouvrant un atelier de broserie.

Pour cela, l'ancien bâtiment s'avérait insuffisant. Grâce à l'héritage de E.-L. Jotterand, de Saint-Livres, héritage de 76 516 fr. 06, on fit l'acquisition, en 1890, d'une partie de la propriété Seyboth, à l'orient du terrain de l'Asile, pour la construction d'un nouvel atelier.

Cet immeuble coûta 53 000 francs, mobilier compris. Au rez-de-chaussée, on installa les ateliers de vannerie et de tour, ainsi qu'un petit magasin pour la vente des objets confectionnés qui, exposés dans une vitrine, attirèrent ainsi l'attention des passants ; au premier étage, l'atelier de broserie et l'appartement du maître vannier.

Mais le tout n'était pas de construire ; il fallait assurer aussi, dans cet atelier neuf, le plus judicieux

emploi de l'activité des ouvriers aveugles. F.-H. Lavanchy-Clarke offrit à l'Asile l'appui de son expérience. Il fit lui-même les frais de séjour à Paris d'un jeune vannier des ateliers de Lausanne, Charles Chardon. Celui-ci passa plusieurs mois dans les ateliers de la rue Jaquier pour y apprendre la fabrication des brosses. De plus, F.-H. Lavanchy-Clarke rencontra à Paris un Vaudois, Edouard Gilliéron, qu'il initia à cette même industrie et qu'il forma pour devenir le contre-maître du futur atelier de Lausanne.

Gilliéron et Chardon revinrent à Lausanne en mai 1892 et c'est le 22 de ce même mois que l'atelier fut inauguré. Non content d'avoir formé les premiers ouvriers, F.-H. Lavanchy-Clarke fit en outre présent à l'Asile d'une partie de l'outillage nécessaire et s'occupa de procurer à la nouvelle industrie des débouchés commerciaux.

Ainsi, bien installés et bien organisés, les ateliers allaient pouvoir travailler en plein et donner aux ouvriers, aussi bien qu'à l'Administration, entière satisfaction. Cependant, le ciel n'était pas sans nuages.

Depuis de nombreuses années, l'utilité du maintien de l'atelier des tourneurs était fort contestée. L'expérience faite donnait de plus en plus la conviction que le travail du tour ne pouvait guère être pour l'aveugle une occupation lucrative, mais seulement une excellente distraction pour ceux qui ne sont pas obligés de chercher dans leur métier un gagne-pain. Un essai, fait vers 1892, d'installer un des tourneurs aveugles, d'une façon indépendante, à La Chaux-de-Fonds, coûta fort cher et n'en échoua pas moins tristement. Le gain mensuel réalisé par les ouvriers tourneurs était déri-

soire. Les commandes étaient rares et devaient être exécutées à des prix très peu rémunérateurs. La suppression de cet atelier avait été discutée plusieurs fois, mais le Conseil d'administration ne pouvait se résigner à prendre une décision qui lui faisait l'effet d'une amputation ou d'un recul. Lorsque survint, le 23 octobre 1899, le décès de Dentan, qui avait depuis près de trente ans formé les apprentis tourneurs, le Conseil prit la décision de ne pas le remplacer, et de ne plus admettre de nouveaux apprentis dans cet atelier. Le dernier le quitta en 1900, et il n'y resta qu'un ouvrier pouvant travailler seul.

L'atelier du tour ferma définitivement ses portes en 1902. Et ce n'est pas sans un certain sentiment de mélancolie que nous assistons à la disparition d'une section qui a eu ses jours de gloire dans le passé, alors que Meystre y exécutait ses étonnants travaux. L'art du tourneur exercé par un aveugle excite sans doute un vif intérêt, mais c'est un mauvais métier pour celui qui veut manger tous les jours.

Les améliorations apportées aux installations des ateliers mirent bientôt cette division de l'Asile en présence d'une situation économique délicate. Preuve en soit ce que nous lisons dans le rapport de 1895 :

« Depuis que nous possédons un nouvel atelier bien monté et depuis que la fabrication de la broserie a commencé, nous avons vu constamment le nombre des ouvriers augmenter et comme conséquence la somme de leur travail. Voici un tableau plus éloquent que de grandes phrases :

	1886	1892	1895
Marchandises vendues . Fr.	4263	6565	14578
Consommation de matériaux »	1578	3896	7608
Main-d'œuvre payée aux ouvriers »	2522	4491	7244
Matériaux vendus à d'anciens ouvriers . . . »	472	1598	1526
Nombre des ouvriers à l'atelier même . . .	13	14	29

» Mais les aveugles peuvent difficilement produire un travail entièrement rémunérateur. Instruits par un apprentissage, ils ne restent pas entièrement à la charge de la communauté, mais seuls ils ne peuvent pourvoir à tout. Les dépenses ont donc progressivement augmenté, mais aussi les services rendus, et cela dans une bien plus forte proportion.

» L'atelier comprend des anciens élèves de l'Institut, mais à eux se joint toute une population d'aveugles qui le sont devenus par accident ou maladie, après l'âge de la première éducation. L'atelier offre presque la seule ressource permettant d'améliorer leur triste position. Aussi cet atelier devient-il toujours plus connu et, de loin comme de près, nous arrivent des aveugles désireux de ne pas rester dans une oisiveté forcée.

» Tant qu'il y a de la place, ils sont reçus sans trop compter et d'où qu'ils viennent ; nous avons reçu cette année trois Vaudois, trois Valaisans, deux Savoyards. Mais, cela étant, il est urgent que les ressources augmentent et nous recommandons spécialement cette

entreprise aux personnes charitables disposées à secourir les misères humaines. Elles ne pourront mieux placer leurs dons qu'en aidant des malheureux privés de la vue à se créer de nouvelles occupations en remplacement de celles qu'ils avaient auparavant.

» L'effort à faire est important, il ne dépasse cependant pas ce que nous pouvons espérer après tout ce que nous avons obtenu déjà.

» Le déficit constaté cette année était de plus de 5000 francs et il ne pourrait être diminué sans restreindre l'activité de l'atelier. En effet, cette fondation spéciale n'a pas même de ressources suffisantes pour faire face au traitement des employés qui lui sont nécessaires. »

Il est indispensable de dire aussi comment se faisait la vente des marchandises fabriquées par les aveugles. Sur le prix, fixé par le taux du marché courant, l'Asile ne retenait que le coût d'achat des matériaux, le surplus étant attribué intégralement aux ouvriers pour la rétribution de leur travail. Malgré cela, leur salaire n'était pas élevé, parce que, si les aveugles peuvent arriver à faire aussi bien que les voyants, ils doivent employer plus de temps. Quant à l'Asile, qui restait chargé des frais généraux et des marchandises invendues, il se trouvait toujours à la fin de l'année avoir fait des sacrifices pour le compte de fabrication et de vente.

Le gros problème pour l'établissement était l'écoulement des objets manufacturés, dont l'accumulation finissait par devenir inquiétante. En 1886, des articles de vannerie avaient été entreposés dans le magasin

des demoiselles Falconnier, au square de Georgette. Ce dépôt rendit bien des services, mais il était notoirement insuffisant, au regard de la production de l'atelier.

Le petit magasin aménagé à l'Asile se trouvait, en 1892, presque hors de ville et peu de passants s'arrêtaient devant sa modeste vitrine. Mais, depuis le début de notre siècle, les quartiers ouest s'étant considérablement agrandis, il fallut établir des artères plus spacieuses ; c'est ainsi que le petit chemin des Echelettes, conduisant autrefois dans les vignes et les prés, devint l'Avenue de France. L'Asile et son magasin furent englobés dans la ville : la circulation étant plus intense, les clients furent aussi plus nombreux. Malgré cela, l'écoulement des marchandises ne correspondait pas encore à la production. Pour activer la vente, plusieurs essais de colportage plus ou moins heureux avaient été faits. Une expérience plus réussie fut celle entreprise en 1907 avec le colporteur Basile Mabillard, un Valaisan aveugle. Pour éviter les abus auxquels avaient donné lieu les précédents essais, les articles que Mabillard transportait dans une charrette portaient le nom de l'Asile et leur prix clairement indiqué. Ce mode de vente fit connaître le travail des artisans dans toute la Suisse romande et dans des milieux qui jusque-là étaient restés inaccessibles. Cependant la production allant sans cesse en augmentant, il fallait encore améliorer et développer les divers procédés de vente.

LES ATELIERS DEPUIS 1911.

Dans les ateliers, la place manquait. Les demandes d'admission affluaient, et il fallait faire trop souvent cette réponse désolante, décourageante : « Attendez, il n'y a pas de place ». Pas de place ! et voici des pères de famille frappés de cécité qui avaient hâte de gagner pour ne pas être à la charge des leurs, des jeunes gens en âge de devenir d'excellents ouvriers et qui demeurent oisifs, démoralisés par l'inaction.

« J'ai souvent le cœur serré, dit M. Constançon en 1909, en pensant à toutes ces misères qu'il faudrait soulager, qu'il faut soulager ; l'ouvrage ne manque pas, les commandes sont suffisantes pour alimenter l'atelier. Il y a dix ans, le chiffre de vente des objets confectionnés par les aveugles était de 27 000 francs. Cette année, ce chiffre a dépassé 40 000 francs avec un nombre d'ouvriers et surtout d'ouvrières plus élevé d'un tiers. La vente a suivi normalement l'augmentation de la production. Il faut agrandir, et cela peut se faire en adjoignant à l'atelier la salle de gymnastique, où pourrait être installé un superbe atelier, et même deux, en la surélevant d'un étage. Avec plus de place, nous pourrions introduire de nouvelles industries, comme le tissage des nattes de coco au métier. Nous faisons déjà les paillassons, mais nous pourrions faire les longues nattes de corridor et les tapis-brosses dont la vente serait facile et rémunératrice. »

Le projet d'agrandissement de M. Constançon fut adopté et, en 1911, les travaux de construction étaient achevés. Tout l'ancien bâtiment fut consacré à la vannerie ; le rez-de-chaussée étant réservé aux apprentis et aux ouvriers qui avaient encore besoin de l'aide fréquente du maître vannier, tandis qu'au premier étage étaient transférés les ouvriers pouvant travailler seuls. En sacrifiant l'ancienne salle de gymnastique, contiguë à l'atelier, on construisit une annexe : tout le premier étage était réservé à l'atelier de broserie. Au rez-de-chaussée, un vaste magasin où est concentrée toute la vente au détail ; sur la cour, deux locaux dont l'un renferme les marchandises confectionnées, l'autre les matières premières.

En 1911 déjà, le magasin commence à être connu ; on y vend plus en une semaine qu'en un mois dans l'ancienne boutique ; les clients y voient exposés tous les produits de l'industrie des aveugles, ce qui les engage à de nouveaux achats. Tel qui venait pour acheter un panier s'en retourne avec des brosses ou un châle dans son panier. Cette prospérité commerciale est réjouissante, non pas qu'elle enrichisse l'institution (les bénéfices, quand il y en a, étant destinés aux ouvriers), mais elle est une preuve manifeste du bon renom des ateliers ; elle permet d'ignorer les angoisses du fabricant qui voit s'accumuler d'inquiétants stocks, et surtout, elle est un puissant encouragement pour les artisans. Quand la vente marche fort, quand la marchandise s'écoule, ils ont plus de courage au travail ; c'est ce qui explique, en 1911, un accroissement de production hors de proportion avec celui du nombre des ouvriers.

Ce bel essor des ateliers risqua d'être sérieusement compromis durant la première guerre mondiale et le Conseil, devant les difficultés d'approvisionnement en matières premières, fut presque contraint de suspendre la fabrication. Cette crise passée, les affaires reprirent et l'on connut à nouveau la prospérité d'antan. La vente des objets confectionnés redevint satisfaisante et reçut, depuis 1922, une impulsion nouvelle et heureuse grâce à la participation de l'Asile aux expositions du « Comptoir suisse », à Beaulieu. Chaque année ¹, pendant quinze jours, des milliers de visiteurs passent devant le stand des aveugles, s'intéressant aux articles présentés, restent en admiration en voyant travailler les ouvriers et beaucoup qui ignoraient l'Asile deviennent ses clients.

Devant le magnifique développement pris par les ateliers de l'Asile, M. Constançon, à la veille de son départ, avait la satisfaction d'écrire dans le rapport de 1928 :

« L'année dernière le chiffre de ventes effectuées s'est élevé à 85 333 francs et il a été payé aux ouvriers pour 28 460 francs de salaires.

» Cette situation est des plus réjouissantes, car un des buts les plus importants de notre institution est de mettre l'aveugle à même de gagner sa vie. L'instruction de l'aveugle n'est pas affaire de dilettantisme ; on ne fait pas de l'art pour l'art, on n'ambitionne pas de faire l'étonnement des profanes en créant des phénomènes ; notre but a été plus modeste, faire de nos

¹ Depuis l'ouverture de la section des « Arts et Métiers », les aveugles travaillent dans le stand.

élèves des hommes et des femmes utiles, capables de travailler et de jouir d'une indépendance due à leur labeur. Sans doute, même avec la meilleure volonté du monde, l'aveugle, handicapé par sa cécité, ne peut pas toujours arriver à se suffire. Mais l'Asile est là : « Aide-toi, l'Asile t'aidera », telle a été notre devise. L'aveugle doit être le premier artisan de sa sécurité matérielle, et s'il y a, comme cela est inévitable, des déficits, l'Asile y pourvoit en offrant à ses protégés, non pas des subsides, qui seraient pour beaucoup un oreiller de paresse, mais des conditions de vie proportionnées à leurs modestes ressources. L'aveugle est incité à travailler en même temps qu'est sauvegardée sa dignité. »

Tandis que les ateliers prospéraient, plusieurs mutations importantes se produisaient dans leur personnel : Auguste Butter, le maître-vannier dont on avait fêté le jubilé cinquantenaire de son activité à l'Asile, en 1922, demandait en octobre 1923, à être relevé de ses fonctions pour cause de santé et mourait le 29 décembre de la même année, sans avoir joui du repos qu'il avait bien mérité. On fit appel pour le remplacer, à M. Théodore Messaz, un maître-vannier de Lausanne, qui occupe encore actuellement ce poste en continuant la bonne tradition de son prédécesseur, dans la qualité et la présentation des articles de vannerie, fabriqués à l'Asile.

A la broserie, Edouard Gilliéron, qui dirigeait cet atelier depuis sa fondation, soit depuis trente-cinq ans, demandait également, à la fin de l'année 1927, qu'on lui donnât un suppléant, sa santé ne lui permettant plus d'assumer seul la charge de contremaître. Il proposait son beau-fils, M. Gustave Bergey, qui entra en

fonctions au début de 1928. Quelques mois plus tard, Ed. Gilliéron décédait et son suppléant, devenu chef d'atelier, garda ce poste pendant quinze ans. Il fut à son tour remplacé, au printemps 1943, par M. Henri Borsay, qui, en quelques mois, a su se faire apprécier.

Vint la crise économique de 1929, qui n'épargna pas les ateliers de l'Asile, et dont les conséquences se firent durement sentir pendant une dizaine d'années.

Cette crise fut encore compliquée du fait de la création de nouvelles industries qui offraient des conditions de travail paraissant plus avantageuses pour les aveugles et enlevèrent aux ateliers de l'Asile quelques-uns des ouvriers les plus jeunes et les plus entreprenants.

Emu par cette situation, M. Subilia en analyse les causes dans plusieurs de ses rapports et cherche les moyens propres à enrayer une crise qui est de nature, en se prolongeant, à compromettre l'avenir de nombreux artisans privés de la vue. Il écrit notamment :

« Depuis 1935, du fait de la crise générale et du développement de commerces exploités par des aveugles ou en leur nom, le chiffre d'affaires de nos ateliers n'a cessé de diminuer. Nous avons cependant redoublé d'efforts pour parer à cette situation : notre participation au Comptoir, aux floralies, à diverses expositions, d'heureuses transformations à notre magasin et à notre système de vente à Lausanne ont permis de maintenir les ventes et de ne pas toucher aux salaires payés aux ouvriers.

» Nous devons faire faire des apprentissages à un nombre croissant de personnes ayant perdu la vue à un âge où les résultats demeurent forcément médio-

ces ; la conséquence en est une augmentation de la production d'articles ordinaires — laissant une marge de bénéfice modique, ou même entraînant une perte — une diminution des ventes, surtout des produits de qualité, dont l'écoulement est assuré, et une augmentation des stocks. Il importe donc, que soit les Autorités, soit les organisations philanthropiques évitent de concurrencer les aveugles dans les rares métiers qu'ils sont en mesure de pratiquer parfaitement et que le public charitable aide à nos organisations typhlophiles à sauver le travail des artisans aveugles en accordant à ceux-ci la préférence.

» Nous devons considérer avec intérêt, mais aussi avec une grande prudence, tous les essais tentés ailleurs pour introduire de nouveaux métiers ; il faut se garder de croire que la Suisse puisse simplement copier ce qui se fait dans de grands pays ayant un genre de vie et une organisation du commerce tout à fait différents du nôtre. Notre refuge est dans la spécialisation d'objets que les machines ne sauraient produire en série, vu le petit nombre de demandes ; par contre, la situation de nos nombreux ouvriers voués à des besognes routinières devient de plus en plus délicate. »

Pour lutter contre la concurrence déloyale de certains voyageurs présentant des articles de même nature que ceux fabriqués à l'Asile et prétendant travailler pour cet établissement, le Conseil adopta une marque de fabrique, régulièrement enregistrée, et dont est muni tout objet sortant des ateliers. L'acheteur, lui, peut désirer savoir qui a fait ce panier, cette brosse ou ce tricot. En exigeant sur chaque article la présence de la marque déposée, il aura la certitude d'acquérir

un produit manufacturé par des aveugles travaillant dans les ateliers de l'Asile. Cette marque représente un disque dans lequel sont inscrites les trois lettres A.A.L. (Asile des Aveugles de Lausanne).

D'autre part, de fâcheuses expériences faites avec les voyageurs de commerce ont contraint, en 1941, l'administration de l'Asile à renoncer momentanément à leurs services.

Désireux de normaliser les conditions d'apprentissage des artisans privés de la vue, le comité de l'Union centrale suisse pour le bien des aveugles chargea, en 1942, M. Subilia de présenter un rapport sur la question. Après une enquête minutieuse, faite dans les différents établissements de notre pays qui occupent des aveugles, le directeur de l'Asile aboutit aux conclusions suivantes : uniformisation, pour toute la Suisse, des conditions d'apprentissage du métier de vannier ; durée portée à trois ans ; formation aussi bien théorique que pratique des futurs vanniers, par l'introduction de cours professionnels obligatoires même pour les aveugles tardifs ; examens de fin d'apprentissage sanctionnés par un diplôme. Espérons que cet effort, destiné à relever un des métiers traditionnels exercés par les aveugles, portera bientôt ses fruits.

Bien que, dès 1939, on constate un relèvement régulier du chiffre d'affaires, la situation des ateliers reste une des principales préoccupations du Conseil d'administration de l'Asile. En 1941, à la suite de diverses études, il reconnaît l'insuffisance de l'organisation actuelle et propose de chercher une personne, très au courant des questions commerciales et techniques, qui deviendrait le chef de tous les ateliers et de la vente.

Coïncidence frappante, on admettait, en 1942, M. Paul Courvoisier, du Locle, qui occupait dans cette ville un poste important ; brusquement, à la suite d'une grave affection des yeux, il venait de perdre complètement la vue. Avec une belle énergie, il se mit à l'étude du Braille, fit de rapides progrès et ne tarda pas à se faire remarquer par ses capacités. Introduit dans les ateliers, en octobre 1942, il s'y intéressa et, avec clairvoyance, se rendit compte des points faibles de l'organisation. Deux mois à peine après son arrivée, il présentait au Conseil, sur toute cette question, un rapport bien documenté. Pour dire l'heureuse influence exercée par M. Courvoisier en qualité de chef des ateliers, nous ne saurions mieux faire que citer les phrases par lesquelles M. Subilia commente cet événement, dans son rapport de 1942 :

« La présence à l'Asile de M. Paul Courvoisier a permis d'entreprendre, sur une base nouvelle, l'étude de diverses questions essentielles pour la vie des ateliers. Car les exigences de l'économie de guerre ont achevé de bouleverser le régime paisible, mais suranné, de notre organisation commerciale ; ce qui paraissait déjà désirable il y a dix ans est devenu une impérieuse nécessité sous le signe de l'économie dirigée. Nos trois petits ateliers plus ou moins indépendants de jadis, placés chacun sous la responsabilité d'un « patron » s'occupant des achats de matières premières, de la fabrication, du finissage, du calcul des prix de revient et de vente, correspondaient aux circonstances locales et générales d'une économie libérale d'une petite ville, où chacun connaissait l'Asile et où la concurrence était à peu près inexistante. Mis à

l'épreuve lors de la crise de mévente qui sévit dès 1935 et s'aggrava dans les années subséquentes, ce système se montra dangereux et des expériences désagréables prouvèrent la nécessité de grouper plus étroitement nos divers services de fabrication, de les coordonner sous l'autorité d'un chef chargé d'une surveillance plus étroite des stocks, de la normalisation des salaires et des prix. Ce qui était un vœu a pu devenir une réalité vivante en la personne de M. Courvoisier, que ses occupations précédentes désignaient particulièrement à saisir les leviers de commande de notre organisme commercial. »

Dès lors, le travail est favorablement influencé par cet organe coordinateur ; les tarifs, tant pour les réparations que pour les objets neufs, sont l'objet d'une étude spéciale et une notable amélioration apparaît déjà dans le rendement ; les premiers bénéficiaires en sont les ouvriers aveugles.

L'ASILE GABRIELLE DUFOUR.

En ouvrant un atelier, Haldimand et Hirzel ne voulaient que fournir aux aveugles le moyen d'apprendre un métier ; à la fin de leur apprentissage, les ouvriers devaient retourner chez eux. Théoriquement, c'est ce qui devrait être, la famille étant le milieu normal où doit vivre et travailler l'individu. Mais la pratique, démentant les théories les plus justifiées, a démontré que les cas où l'aveugle peut rentrer chez lui et y exercer son métier sont l'except-

tion. Parfois il n'a pas de famille, ou bien elle est peu stable, condition fâcheuse pour celui qui veut se faire une clientèle ; ailleurs, la localité où devrait s'établir l'aveugle n'offre aucun débouché à l'industrie qu'il exerce ; ou bien encore le logement est exigü. En présence des faits, la théorie doit s'incliner et s'avouer vaincue. C'est pourquoi les ateliers d'apprentissage sont devenus peu à peu des manufactures, où l'ouvrier demeure après avoir appris son métier ; l'atelier lui est nécessaire pour pratiquer son art ; là, il a la place, l'outillage, les matériaux et surtout le travail assuré.

Travailler est une bonne chose, mais vivre du produit de son labeur en est une meilleure encore. Or, le travail de l'aveugle qui exerce un métier manuel est insuffisant à le faire vivre. Ceux qui s'intéressent aux personnes privées de la vue ou qui sollicitent l'admission d'un protégé à l'atelier, demandent souvent quel gain peut réaliser un ouvrier aveugle et dans quelle mesure il peut contribuer à son entretien ; d'aucuns se figurent même que, après un an ou deux d'apprentissage, un vannier ou un brossier sera à même de se tirer d'affaire. En réalité, le gain dépend de la plus ou moins grande dextérité de l'ouvrier, de son assiduité, de l'âge auquel il commence son apprentissage, du métier qu'il a peut-être exercé avant de devenir aveugle. Il n'est même guère possible d'établir une moyenne. Ces gains sont généralement modestes et ceux qui gagnent le plus sont encore loin d'avoir suffisamment pour vivre.

L'existence dans ces conditions ne fut jamais facile pour l'ouvrier aveugle ; on peut se demander comment il faisait pour vivre. Quelques-uns de ces artisans ont

un petit capital dont la rente fait un faible appoint à leur gain. D'autres sont mariés et prennent leurs camarades de travail comme pensionnaires, ce qui leur aide à joindre péniblement les deux bouts ; certains sont pensionnés par leur commune ou par des fonds de secours ; d'autres enfin ont un petit traitement d'organistes et gagnent quelque argent comme musiciens de soirée. Mais les secours et les subsides accordés sont minimes et il est vraiment douloureux de voir des ouvriers, travailleurs assidus, gagner à peine la moitié de ce qu'il faudrait pour vivre. L'Asile ne pouvait pas augmenter les salaires, puisqu'il donnait déjà à l'ouvrier le produit intégral de son travail, sans faire aucune retenue pour payer les frais généraux. Les fonds de l'Asile n'auraient pas suffi à compenser le manque à gagner et, d'autre part, les secours en argent sont mauvais dans leurs conséquences morales, ils portent atteinte à la dignité de l'individu. Il y avait là un problème ardu à résoudre. Dès le début de notre siècle, le Conseil d'administration et le directeur s'appliquèrent à le résoudre.

C'est ainsi qu'en 1906, M. Constançon fait part de ce qu'il a vu au cours d'un de ses voyages. « A mon avis, dit-il, la solution la plus recommandable serait d'avoir, pour nos ouvriers, une maison dans le genre de celle que j'ai vue à l'institut de Steglitz et qui me paraît réaliser d'une façon très judicieuse les solutions que nous cherchons. C'est une maison très simple ; au rez-de-chaussée, une salle à manger qui sert de salle de réunion, une grande cuisine et un petit appartement pour le ménage qui tient la maison. Au premier et au second, à gauche et à droite d'un long corridor

qui coupe la maison en deux, sont les chambrettes. Chaque ouvrier a sa chambre, très simplement meublée, mais où il est chez lui. La plus grande liberté est laissée à chacun, liberté de sortir à sa convenance ; seule la régularité aux repas est exigée ainsi que la rentrée du soir, à une heure fixée. La maison est sous la surveillance d'un ménage, le mari est employé à l'Institut, et la femme, aidée d'une domestique, pourvoit à l'entretien du ménage, surveille le linge des pensionnaires et fait la cuisine. La pension réclamée des ouvriers est très modique : un franc par jour ; la chambre se paie en plus, cinq à dix francs par mois, suivant sa grandeur et sa situation. Voilà ce que je rêve pour notre Asile de Lausanne, et je crois qu'une telle maison complèterait heureusement l'ensemble si intéressant de nos institutions. De semblables maisons existent à Bâle, à Berne, à Zurich, et il va s'en ouvrir une à Saint-Gall. La Suisse allemande nous devance, emboîtons le pas dès que nous le pourrons.

» Une telle organisation simplifierait beaucoup la question des apprentissages ; beaucoup d'aveugles sont dans l'impossibilité de s'en accorder le luxe et les communes trouvent qu'une somme de quatorze ou quinze cents francs est énorme. Si nous pouvions offrir le vivre et le couvert à des conditions favorables, nous rendrions à la cause des aveugles un service inappréciable. Puisse mon rêve devenir un jour une réalité ; puissions-nous voir dans un avenir prochain s'édifier cette maison hospitalière, où nos aveugles hommes trouveront un chez eux et une vie moins misérable que celle qu'ils mènent actuellement.»

Ce plaidoyer ne fut pas fait en vain. Non seulement

il rencontra l'écho le plus sympathique, mais il provoqua de très généreux appuis. En 1907 déjà, un don anonyme de 2000 francs était mis à la disposition du Conseil pour contribuer à l'érection d'une maison destinée aux ouvriers aveugles. L'année suivante, pendant une cure qu'il faisait à Marienbad, Marc Dufour écrivait au directeur de l'Asile : « J'ai beaucoup réfléchi à votre projet d'un « home » pour les ouvriers et plus j'y pense, plus je suis d'accord avec vos conclusions ». Rentré à Lausanne, il faisait don d'une somme de 100 000 francs pour réaliser un projet qu'il avait bien réellement fait sien.

Il s'agissait maintenant de passer à l'exécution. Pour bâtir, il faut un terrain, et ceux que possédait l'Asile étaient insuffisants. Au nord-ouest de sa propriété, se trouvait un magnifique emplacement de 3000 m², desservi d'un côté par l'avenue de France et de l'autre par le chemin des Rosiers, appartenant aux hoirs Bonnard, et que le Conseil d'administration acquit pour la somme de 72 500 francs.

L'architecte Meyer fut chargé d'établir les plans de la nouvelle construction. Le devis de ce bâtiment, prévu pour trente lits, s'éleva à 112 000 francs.

Commencés en février 1909, les travaux furent achevés en automne de la même année et le bâtiment pouvait être inauguré le 5 avril 1910. Conformément au vœu exprimé par le Dr Marc Dufour, le nouvel établissement reçut le nom d'« Asile Gabrielle Dufour » en souvenir de la fille qu'il avait eu le grand chagrin de perdre alors qu'elle était dans sa dix-huitième année.

Tous ceux qui ont assisté à l'inauguration de l'Asile

Gabrielle Dufour se souviennent de la joie avec laquelle Marc Dufour faisait les honneurs de cette maison. Souvent depuis lors, — c'était trois mois avant sa mort, — il y est revenu avec un ami, ou un de ses malades, heureux de montrer son asile. Ce n'était pas là vanité, mais bonheur d'avoir pu faire un grand bien. La dernière lettre que reçut de lui M. Constançon, lettre écrite sur le bateau qui l'emmenait au Spitzberg, avait pour objet l'Asile Dufour et les ordres donnés par le généreux docteur à son banquier de verser dix mille francs pour parfaire l'achat du mobilier.

Le bâtiment construit pour recevoir vingt-huit pensionnaires, en comptait déjà dix-neuf l'année même de son ouverture. Sur la proposition du directeur, le Conseil nomma comme intendants du nouvel établissement M. et M^{me} Butty qui s'acquittèrent de leur tâche avec tact et conscience pendant près de vingt ans. Depuis 1930, ce gros ménage fut confié à M. et M^{me} Brun, puis à la fin de 1941, à M. et M^{me} Jæger.

Conformément au projet de M. Constançon, approuvé par le vénéré fondateur, les premiers pensionnaires de l'Asile Dufour furent tout d'abord des jeunes gens faisant leur apprentissage dans les ateliers de l'établissement et, ensuite, des ouvriers aveugles plus âgés qui, depuis des années, se débattaient au milieu de mille difficultés et attendaient avec impatience l'ouverture d'un foyer. Mais, bientôt, par la force même des choses, il arriva ce qu'il arrive dans toutes les institutions de ce genre : leur apprentissage terminé, les jeunes aveugles ne quittèrent pas la maison et ils passèrent simplement de l'école au « home ». Il en résulta ces multiples inconvénients que, dans son admirable

clairvoyance, Th. Secretan pressentait déjà lorsqu'il écrivait en 1890 :

« Dans des établissements de ce genre on ne peut tenir compte que dans des limites bien restreintes des caractères individuels. Or, chacun, aveugle ou voyant, veut être heureux à sa manière, selon son idée. Les pensionnaires de ces maisons les considèrent, en général plutôt comme des maisons de réclusion que comme des établissements de bienfaisance, ils parlent avec enthousiasme de liberté et d'indépendance, ne se soumettent qu'à contre-cœur aux règlements de la maison. Il n'y a rien là qui doive surprendre. D'une part, un asile pour aveugles adultes, pas plus qu'un autre établissement analogue, ne peut exister et marcher sans une certaine discipline. Mais, d'un autre côté, une existence à part, plus ou moins monastique, n'est pas une existence naturelle. L'aveugle, cela va sans dire, se sent homme comme les autres, et désire supprimer l'obstacle qui le sépare de ceux-ci. C'est pourquoi il ne redoute généralement pas la peine qu'il doit prendre pour acquérir des connaissances et des aptitudes qui puissent faire de lui un membre utile de la société. Ce qu'il a appris dans l'établissement d'éducation, il veut l'appliquer dans la vie, vivre parmi les voyants et non pas toujours parmi les aveugles, et démontrer que lui aussi peut occuper utilement sa place parmi ses semblables. Et, en effet, ce n'est que s'il vit de la vie commune que son caractère peut se fortifier, que ses idées se rectifieront et que ses facultés se développeront. Faites-le passer directement d'une maison d'éducation dans un asile, vous lui faites échanger sa position d'écuyer contre une position ana-

logue, qui est encore celle d'une personne soumise à une surveillance permanente. De cette façon, ni son caractère, ni sa moralité ne se fortifieront, il restera toujours mineur. Il est vrai que la vie dans le monde lui fait faire parfois d'amères expériences. Malgré cela, il est préférable que l'aveugle, ayant une fois appris son métier, aille l'exercer dans sa famille ou dans une localité où il a des relations, à moins qu'il n'habite à Lausanne même ; dans ce dernier cas, il est tout à fait naturel qu'il continue à travailler dans nos ateliers, où il trouve de l'ouvrage et peut tirer à date fixe le montant de son gain, sans avoir à s'occuper ni de l'achat des matériaux, ni de la vente des objets confectionnés. C'est là encore ce qui est tout indiqué pour ceux qui n'ont point de famille, ou qui, pour une raison quelconque, ne peuvent pas y rentrer dans de bonnes conditions. Quant aux autres, pour qu'ils réussissent, il faut que l'établissement duquel ils sont sortis continue à les protéger, et reste en relations suivies avec tous ceux qui le désirent. »

Dès la fondation de l'Asile Dufour, les successeurs de Th. Secretan luttèrent contre la tendance qui risquait de faire de ce « home » un hôtel où les aveugles vivraient sans souci, et où l'initiative des jeunes serait annihilée.

« En principe, dit M. Subilia dans le rapport de 1931, nous sommes convaincu qu'il faut encourager ceux qui ne peuvent se contenter de l'existence à l'Asile : si elle les met à l'abri de bien des soucis, et résout dans une certaine mesure la question des métiers, cette existence au ralenti ne saurait être considérée comme un idéal par des jeunes épris d'in-

dépendance, équipés pour les combats de la vie et riches d'espérances plus que d'expériences... Les métiers traditionnels, pour avoir encore leur intérêt, doivent toujours davantage être réservés à ceux-là seuls qui ne peuvent pas s'en tirer autrement. »

En fait, il est bon, il est même indispensable que le jeune aveugle sorte, pour deux ou trois ans, de l'Asile où il a été élevé. C'est ainsi seulement qu'il pourra se défaire de la mentalité spéciale à ceux qui vivent en internat et qui, ne sachant rien de la vie et de ses difficultés, sont facilement exigeants.

Certes, on comprend qu'un jeune aveugle appréhende de se trouver aux prises avec la vie, car tout justifie cette crainte. Il s'aperçoit alors qu'il n'a pas appris tout ce qu'il aurait pu et dû apprendre, et il constate avec regret qu'il n'a pas profité suffisamment de son temps d'étude.

La période pendant laquelle ces jeunes seront invitées à vivre en dehors de l'établissement pourra leur être des plus profitables, s'ils tirent parti des expériences faites, et que nul ne peut faire pour eux. Les plus entreprenants trouveront peut-être l'occasion de se créer une position indépendante et de voler de leurs propres ailes, et, probablement les plus nombreux, lorsqu'ils auront passé par le creuset des difficultés et auront été meurtris par les dures réalités de la vie, demanderont à revenir dans la maison. Ils y rentreront avec une mentalité bien différente de celle qu'ils avaient à la sortie de l'apprentissage. L'Asile leur apparaîtra comme un havre de paix dans la tempête. L'Asile Gabrielle Dufour sera alors pour les aveugles, ce foyer, cette famille, ce « chez soi » que désirait créer son généreux fondateur.

L'ASILE RECORDON.

Si l'avenir des jeunes gens, sortis de l'Institut, avait causé dès 1852 de cruels soucis à Hirzel, le sort des anciennes élèves ne le préoccupa pas moins de façon angoissante. Comme l'histoire de la fondation de l'atelier pour les hommes l'a laissé entrevoir, Haldimand avait jugé plus convenable de renvoyer dans leur famille les jeunes filles aveugles qui auraient terminé leur éducation dans l'institut, plutôt que de leur ouvrir un asile. Ces aveugles avaient cependant besoin d'appui, et même d'un appui constant. L'idée de les voir moins bien partagées dans cette circonstance que leurs compagnons d'infortune, réveilla bientôt un sentiment de compassion pour elles. M^{lle} Charlotte Grenier se décida alors à consacrer spécialement pour les aveugles pauvres de son sexe le legs de 10 000 francs qu'elle avait d'abord promis au directeur pour des buts généraux, pour les aveugles adultes. C'est ainsi que cette personne se joignit à Hirzel pour ouvrir, en 1855, avec le consentement du comité, une souscription en faveur des anciennes élèves, souscription qui, en quelques semaines, atteignit la somme de 13 434 francs et dans laquelle on relève les noms de : Haldimand, M^{mes} de Polier, de Rumine, Eynard-Lullin, Braun, Cookney, etc. Ce fonds de secours, qui s'élevait en décembre 1864 à Fr. 18 449.83, aidait, à la même date, sept anciennes élèves.

Chaque année on allait au plus pressé, on secourait les misères les plus criantes, mais le problème de

l'avenir des femmes aveugles et de leur travail était loin d'être résolu comme il l'avait été pour les hommes. Dans le rapport de 1890, Th. Secretan en expose les données et en cherche la solution :

« Notre organisation est sans doute perfectible, comme toutes les organisations humaines ; toutefois les lacunes qu'elle présente sont des lacunes de détail, et nous pourrions la considérer comme complète si... tous les aveugles étaient du sexe masculin. Mais il y a aussi des personnes aveugles, et ce ne sont pas les moins intéressantes, du sexe féminin. Si nous suivons la jeune fille, depuis le moment de son entrée à l'Institut, et si nous demandons ce que l'établissement fait pour elle, tout va bien jusqu'au moment où elle atteint l'âge réglementaire de sortie, soit dix-huit ans. Elle aura eu l'occasion d'apprendre beaucoup de choses utiles, elle aura acquis un degré convenable d'instruction, on lui aura enseigné plusieurs genres de travaux manuels qu'elle pourra pratiquer plus tard, on l'aura habituée, non sans peine le plus souvent, à faire quelques travaux de ménage et à se tirer d'affaire par elle-même beaucoup plus que cela ne lui semblait d'abord possible. Mais il sera bien rare qu'à dix-huit ans une jeune fille sache suffisamment à fond un métier quelconque pour pouvoir le pratiquer avec fruit. Il en est de même pour les garçons ; seulement pour ceux-ci, nous avons l'atelier, et pour les jeunes filles... rien. Il en résulte que nous sommes moralement obligés de faire des accrocs à la règle, ce qui est toujours fâcheux, et de les garder jusqu'à vingt ans. Et puis, elles retourneront chez leurs parents, si elles en ont. En vue de celles qui, pour une raison quelconque, ne peuvent pas

rentrer au sein de leur famille, nous avons un fonds spécial de secours qui permet de les placer en pension à la campagne ou en ville dans quelque famille honorable. C'est fort bien assurément, mais est-ce bien là l'idéal ? Je ne le pense pas. Isolées, manquant de tout stimulant, s'ennuyant souvent d'une vie si différente de celle qu'elles menaient à l'Asile, je ne crois pas qu'il y ait une seule des anciennes élèves de cette catégorie qui tire de son travail un profit qui soit quelque peu en rapport avec le temps, la peine et l'argent consacrés à leur éducation. Et même parmi celles qui vivent dans leur propre famille, combien qui sont réduites à végéter misérablement, sans possibilité de se servir de ce qu'elles ont appris. »

En faisant, en 1856, l'historique de la fondation de l'atelier pour hommes, Hirzel disait :

« D'après ce que j'ai vu, joint à une expérience de plusieurs années, trois faits demeurent avérés pour moi : que les aveugles, même après qu'ils ont reçu l'instruction dont ils sont susceptibles, ne peuvent pas gagner leur vie sans l'aide et l'appui bienveillant de leurs semblables doués de la vue ; que pour soutenir le moral de l'aveugle, il faut l'occuper régulièrement et d'une manière utile ; que, sans une organisation complémentaire dont le travail serait la base, une institution pour aveugles manquerait son but. Je souscris pleinement à ces thèses ; mais ce qui est vrai pour les hommes, ne serait-il pas vrai, et plus vrai encore, pour les femmes ? Il y a trente-quatre ans, on est allé au plus pressé, et, grâce à la générosité de M. Haldimand et de M^{me} de Polier, l'atelier actuel a été créé de toutes pièces. Le moment ne serait-il

pas venu de faire pour les aveugles du sexe féminin quelque chose d'analogue à ce qui a été fait alors pour ceux du sexe masculin ?

» Il y a là une lacune dans l'ensemble de notre organisation. Si l'on nous demande comment il faudrait la combler, nous répondons sans hésiter : par la création d'un atelier ou ouvroir pour femmes comme nous en possédons un pour hommes. Seulement, l'internat s'impose. On pourrait le rendre facultatif, lui enlever toute apparence monastique, mais on ne peut pas s'en passer. »

Estimant que la création d'un foyer pour femmes aveugles devrait être réalisé dans un avenir plus ou moins éloigné, le Conseil d'administration se décida, en présence de cette éventualité, à acheter, en 1890, pour le prix de 36 667 francs, à l'hoirie Challand, une partie de la propriété Montbel, située au couchant de l'Asile, et se composant d'une maison d'habitation et de dix-neuf ares de terrain.

En 1891, un vœu fut émis par le Conseil général touchant la création prochaine du « home » pour femmes aveugles. L'année suivante, la question fit un pas de plus ; l'Asile fut informé que deux de ses anciennes élèves, l'une âgée de trente ans, l'autre de vingt-deux ans, placées en pension par la caisse de secours dans une ferme près de Lausanne, seraient obligées de quitter cette famille. Après mûre délibération, on décida de les loger dans l'appartement qu'occupait précédemment le maître vannier, au-dessus de l'ancien atelier.

Ces deux pensionnaires, auxquelles deux autres se joignirent bientôt, furent tout heureuses de se retrouver

près de l'Institut qui pendant tant d'années leur avait tenu lieu de maison paternelle.

Le Conseil d'administration adopta, dans la séance du 25 octobre 1892, pour cette nouvelle division de l'établissement, un règlement provisoire.

Les anciennes élèves aveugles de l'Institut, ayant dépassé l'âge réglementaire de sortie, pourront y être reçues aux conditions suivantes :

Elles recevront l'entretien complet ; elles seront astreintes à un travail régulier de 7 heures à midi et de 2 heures à 5 heures en été ; de 8 heures à midi et de 1 h. 30 à 5 heures en hiver ; elles pourront en tout temps quitter le « home », si elles le désirent, mais renoncent par là même à toute assistance de la caisse de secours, sauf circonstances exceptionnelles.

La caisse de secours bonifiera à l'Asile un franc par jour pour leur pension et encaissera, de son côté, la moitié du produit de la vente des objets confectionnés par les ouvrières et les subsides des communes ou des familles pour leur entretien. Ces subsides ne devront pas être inférieurs à deux cent cinquante francs par an.

Aussi longtemps qu'il n'y aura pas plus de cinq pensionnaires, elles travailleront sous la surveillance de l'institutrice de l'Institut.

Des personnes ayant perdu la vue à l'âge adulte n'ayant pas été élevées à l'Institut, pourront aussi être reçues, soit à titre définitif, soit pour un apprentissage d'une durée limitée.

En 1893, l'Asile eut de nouvelles preuves de la sympathie dont est entourée son œuvre. Au mois d'août, un opulent raffineur russe, Alexandre Beckers,

mourait subitement, au moment où il venait de quitter son domicile de Menton pour se rendre en Suisse. Quoique appartenant à une famille d'origine suédoise, fixée en Russie depuis quatre générations, A. Beckers avait plus d'un lien avec notre pays ; notamment il avait été l'objet des soins dévoués de Marc Dufour. Après avoir acquis une belle fortune dans l'industrie, A. Beckers, qui était doué d'une haute intelligence, s'était voué à des recherches scientifiques, et semblait encore avoir devant lui un brillant avenir lorsque la perte de la vue vint briser sa carrière. Plein de compassion pour les déshérités de ce monde, il s'efforçait de soulager leurs misères. Une prédilection l'attirait vers Lausanne et, dans ses dispositions de dernières volontés, il donna une preuve de l'intérêt qu'il portait à l'Asile, sous la forme d'un legs de 200 000 francs versé au fonds de secours pour aveugles créé dix ans plus tôt par Marc Dufour.

La même année, un autre client du Dr Dufour, le baron Gruyer, à Montpellier, légua au même fonds la somme de 40 000 francs.

Ces dons magnifiques sont un témoignage touchant de la haute considération qu'inspiraient au loin, comme auprès, les talents et le noble caractère de l'éminent professeur d'ophtalmologie de l'Université de Lausanne.

D'accord avec ce dernier, le Conseil général de l'Asile décida, le 12 septembre 1894 :

De réunir l'ancien Fonds Hirzel pour femmes aveugles, le Fonds spécial de Dufour créé en 1883, et les capitaux provenant des legs Beckers et Gruyer, sous la dénomination de « Fonds Dufour pour secours aux

aveugles », et d'en confier la gestion à une commission composée de Marc Dufour, de Th. Secretan, et d'un délégué du Conseil d'administration ; et

de sanctionner la résolution prise à l'avance par cette commission d'affecter une partie des capitaux et des revenus du Fonds Dufour à la création d'un asile pour femmes aveugles qui sera placé à Montbel et portera le nom d'Asile Recordon ;

L'Asile Recordon, tout en ayant sa comptabilité à part, ne devait pas former une personne morale distincte de l'Asile des aveugles.

L'Asile Recordon pour femmes aveugles fut ouvert à la date du 18 août 1895. Une surveillante fut désignée, pour le diriger, en la personne de M^{lle} Witz, une jeune Alsacienne, Suissesse par sa mère.

La maison de Montbel put recevoir dès la première année, outre les cinq anciennes pensionnaires de l'installation provisoire, deux autres aveugles, plus trois demi-voyantes qui, tout en habitant en ville dans leur famille, venaient régulièrement travailler à l'atelier.

Les dépenses d'aménagement de la maison s'élevèrent à 11 000 francs environ, et M^{me} Recordon, exécutant le vœu qu'elle avait exprimé l'année précédente, dota la maison qui porte le nom de son mari, de la lingerie nécessaire.

Si des doutes avaient pu naître dans quelque esprit sur la grande utilité de la fondation de cette annexe de l'Asile des aveugles, ces doutes n'auraient pas été de longue durée. Les demandes d'admission, toutes motivées par des circonstances tristes et fâcheuses, ne se

firent pas attendre, et le moment n'était pas éloigné où le manque de place se ferait sentir. Car elle est presque toujours bien triste, décolorée et monotone, l'existence de la femme aveugle sans famille, obligée de vivre parmi des étrangers. A l'Asile Recordon, contraste complet. Une vie de famille, des journées occupées par un travail assidu ; plus de ces heures entières passées à réfléchir à son malheur ; la conviction bientôt acquise que la cécité n'empêche nullement d'avoir une vie bien remplie, utile à soi-même et à d'autres ; des distractions suffisantes pour délasser le corps et l'esprit et rompre la monotonie des jours ; le tout éclairé par l'Evangile, lu et médité chaque jour, prêché chaque dimanche dans la chapelle de la maison.

Les ouvrières et apprenties étaient occupées aux travaux suivants : confection de babouches, cannage de chaises, confection de bourrelets et de tapis en lisières, tricotage, travaux de filet, etc... Mais ces articles s'écoulaient difficilement et un stock inquiétant de lainages s'accumulait dans les armoires. A plusieurs reprises, M^{lle} Witz organisa des expositions-ventes fort bien réussies, notamment celle de Genève en 1901 où tout le stock fut liquidé en quelques heures. Pour éviter le retour de pareils encombrements, on introduisit la même année l'industrie de la broserie dont les articles étaient d'un écoulement plus facile.

L'Asile Recordon prospérait, il prospérait même trop, car il était impossible de satisfaire à toutes les demandes d'admission. Il avait été établi pour recevoir douze pensionnaires et les besoins étaient bien plus considérables. Il fallait donc songer sérieusement soit à une reconstruction, soit à un agrandissement. Le

Conseil d'administration, vivement préoccupé de cette situation, se demandait ce qu'il y avait à faire, lorsque trois dons généreux l'obligèrent à aller de l'avant. Mme Recordon et le professeur Marc Dufour offrirent chacun une somme de 10 000 francs pour faciliter au Conseil l'étude de la reconstruction ; le 14 avril 1903, un généreux anonyme, client du Dr Auguste Dufour, fit parvenir au Conseil un don de 12 000 francs à condition de commencer les études de construction immédiatement. Mis ainsi en demeure, le Conseil fit ouvrir un concours entre les architectes suisses.

Les travaux de construction furent confiés à H. Meyer, dont le devis s'élevait à 136 632 francs.

Pendant la période de reconstruction, les quinze pensionnaires de l'Asile Recordon furent casées tant bien que mal dans le bâtiment de l'Institut, et la chapelle reprit son aspect d'autrefois en devenant pour quelques mois l'atelier des femmes.

Le nouvel immeuble fut inauguré le 14 juillet 1905. C'est une grande et belle maison à deux étages, de style simple, avec façade au midi et entrée principale sur le jardin. Au rez-de-chaussée, nous trouvons, outre une grande salle à manger, trois ateliers pouvant, grâce à des cloisons mobiles, ne former qu'une seule grande salle. Dans cette maison peuvent être logées confortablement trente pensionnaires.

Pendant les travaux de construction, M^{lle} Witz sollicita un congé d'un an, qui lui fut accordé. Puis, prévoyant que sa santé ne lui permettrait pas de reprendre la direction d'une maison qui avait doublé d'importance, elle donna sa démission.

Pour la remplacer, M^{me} Zweifel-Nicod, veuve d'un

jeune pasteur de la Suisse allemande, fut choisie comme directrice du nouvel Asile Recordon. Pendant trente-sept ans, M^{me} Zweifel apportera à sa tâche l'esprit de dévouement, la bonté accueillante et simple, l'affection sans phrase qui sont les dons les plus nécessaires pour l'œuvre qui lui était confiée.

À l'ouverture du nouvel Asile Recordon, les fonctions de directrice et de maîtresse d'ouvrages furent séparées : tandis que M^{me} Zweifel restait fidèle à son poste de maîtresse de maison, il y eut plusieurs directrices de l'ouvrier.

Autrefois, les objets confectionnés à l'Asile Recordon étaient vendus par les soins de la directrice. Depuis 1905, une seule comptabilité groupant l'exploitation des ateliers des hommes et des femmes, les marchandises s'écoulèrent dorénavant par le magasin de l'Asile.

Il faut signaler encore l'introduction, grâce à l'initiative de M^{me} Carey, de la vannerie fine en rotin. Elle avait fait venir à ses frais, en 1906, une maîtresse spéciale d'Angleterre. Celle-ci passa cinq semaines à l'Asile Recordon et a, en ce laps de temps un peu court, formé cinq ouvrières qui ont fait de fort jolis travaux faciles à écouler, pour autant que les matières premières ont pu être trouvées.

Depuis 1905, la vie s'écoule paisible et régulière à l'Asile Recordon ; les journées sont bien remplies par le travail à l'atelier ; des dames de bonne volonté viennent faire la lecture ; les pensionnaires apprécient beaucoup ce genre de distraction, si bien que, bon an mal an, il se dévore un nombre impressionnant de livres dans cet ouvrier. Le soir, chacune est libre de rester dans sa chambre ou de descendre à la salle à

manger pour veiller en famille, en causant et en écoutant la lecture des journaux. Cette vie régulière est coupée d'intermèdes : excursions, concerts, conférences où celles qui aiment la musique et les choses de l'esprit peuvent aller se récréer.

La vie paisible de la maison a cependant été bouleversée par le départ de M^{me} Zweifel. Dans son rapport annuel, M. Subilia lui rend hommage en ces termes : « Une carrière telle que la sienne paraît aujourd'hui comme un miracle : dans la manière de vivre les détails obscurs d'une vie entièrement cachée et de totale abnégation, il y a quelque chose de surnaturel qui en impose à chacun ».

M^{me} Zweifel avait trouvé auprès de M^{lle} Ida Rickli, entrée toute jeune dans la maison, une collaboratrice précieuse, qui depuis trente-huit ans, remplit avec une fidélité absolue les fonctions modestes, mais si importantes de cuisinière de ce gros ménage.

En 1942, le Conseil a appelé M^{me} Yvonne Muller-Mayor à continuer cette belle tâche.

LE FONDS DUFOUR ET LE PATRONAGE DES AVEUGLES ISOLÉS.

Tout le monde s'accorde aujourd'hui à reconnaître la nécessité du patronage exercé par une Institution d'aveugles en faveur de ses anciens élèves. Ceux qui en sont réduits, pour tout moyen de subsistance, une fois qu'ils ont quitté l'établissement, au produit du travail manuel enseigné dans la maison, ne peuvent

pas, dans la grande majorité des cas, se tirer d'affaire, même lorsque la maladie ne vient pas aggraver la difficulté de leur situation. Celle-ci reste délicate même lorsque l'établissement leur facilite l'exercice de leur métier en leur fournissant des matériaux au prix coûtant, et en se chargeant de la vente de leurs travaux quand ils n'en trouvent pas eux-mêmes l'écoulement. De là, la nécessité d'une caisse de secours.

Dès 1855, ce patronage était réalisé par le Fonds de secours de l'atelier, pour les hommes, et par le Fonds de secours des anciennes élèves, pour les femmes. Mais les ressources de ces fonds étaient bien modestes. De plus, on se souvient qu'en 1883, le D^r Marc Dufour avait créé un nouveau fonds, dont il se réservait l'administration, et qui était destiné à faciliter l'entrée à l'atelier soit de personnes devenues aveugles à l'âge adulte, soit de jeunes sortis de l'Institut sans avoir appris de métier.

Ces trois caisses, tout en recherchant l'amélioration du sort des aveugles, poursuivaient des buts différents : la première voulait augmenter le gain très insuffisant des ouvriers, la seconde secourait dans la mesure du possible quelques anciennes élèves isolées et sans famille, tandis que la troisième désirait rendre plus accessible l'apprentissage d'un métier.

Or, les capitaux de ces trois fonds séparés étaient tout à fait insuffisants pour remplir la tâche qu'ils s'étaient assignée. Quand, en 1893, le fonds de secours du D^r Dufour reçut les importants legs Beckers et Gruyer, il devait tout naturellement absorber les deux autres.

C'est pourquoi, d'accord avec le professeur Dufour,

le Conseil de l'Asile décida, le 12 septembre 1894, comme nous l'avons déjà dit, de réunir tous ces fonds sous la dénomination de « Fonds Dufour pour secours aux aveugles », et d'en confier la gestion à une commission composée d'un membre de la famille Dufour, du directeur de l'Asile et d'un délégué du Conseil d'administration. Les fonds ainsi réunis se montaient à cette époque à environ 280 000 francs, dont une partie fut affectée au rachat de la propriété Montbel et à l'aménagement du premier Asile Recordon.

Le Conseil d'administration de l'Asile, approuvé par Marc Dufour, décida en 1910, de réunir au Fonds des ateliers, le Fonds Dufour qui jusque-là avait fait partie du Fonds de l'Asile. Cette décision importante du Conseil général est à la base du statut actuel¹ : dorénavant le Fonds des Ateliers est solidaire du Fonds Dufour et détaché du compte général de l'Asile des aveugles. Toutefois, il fut décidé que les comptabilités continueraient à être tenues séparément. Les buts du Fonds Dufour ne s'en trouvèrent pas modifiés.

Le nombre des aveugles habitant l'Asile ne représente que le tiers des aveugles domiciliés dans le canton de Vaud et environ le 10 % des aveugles de la Suisse romande. Pour venir en aide à ces isolés, il se forma, à Genève, en 1901, une association, imitée de l'Association Valentin Haüy, créée douze ans plus tôt à Paris par Maurice de la Sizeranne. Deux ans après, il se constitua à Saint-Gall l'Union centrale suisse pour le bien des aveugles, dont le but est de coor-

¹ Le 11 décembre 1940, les nouveaux Statuts désignent désormais la fondation résultant de cette fusion sous le nom de : « Ateliers et Fondation Dufour pour asiles d'aveugles ».

donner tous les efforts faits par les organismes régionaux pour améliorer le sort des aveugles et de grouper toutes les œuvres typhlophiles déjà existantes. La situation excentrique de Genève ne permit pas à l'Association qui s'y était fondée de conserver son caractère d'œuvre suisse. En 1911 déjà, elle devait restreindre son activité à la partie française de notre pays et prendre le nom d'Association suisse romande pour le bien des aveugles (A. S. R. B. A.).

La crise financière de 1930, qui toucha si durement le canton de Genève, ne devait pas épargner non plus l'Association. Elle ne put continuer à soutenir les aveugles isolés des cantons voisins, aussi efficacement qu'elle l'avait fait précédemment. La situation de quelques isolés du canton de Vaud, en particulier, devint critique. La création d'associations cantonales devenait de plus en plus recommandable.

C'est pourquoi le Conseil de l'Asile, parant au plus pressé, autorisa la Commission du Fonds Dufour à passer avec l'A. S. R. B. A., en automne 1934, une convention aux termes de laquelle ladite commission fonctionnait désormais comme Section vaudoise de l'Union centrale pour le bien des aveugles. En cette qualité, elle reçut les demandes, procéda aux enquêtes et éventuellement subsidia ou pensionna des aveugles domiciliés dans le canton. Sur la base des renseignements fournis par le nouvel organe vaudois, l'Union centrale participa dans la mesure de ses ressources, par un subside supplémentaire, à cette action charitable envers les aveugles isolés. Ainsi le Fonds Dufour, répondant au désir de l'A. S. R. B. A. de se voir soulagée d'une partie de ses charges financières, consacrer

t-il depuis lors une part de sa sollicitude à une catégorie d'aveugles dont plusieurs sont aux prises avec les plus grandes difficultés matérielles ¹.

Puisque nous évoquons la situation difficile des isolés, signalons que l'aggravation des dangers de la circulation a engagé l'Union centrale suisse pour le bien des aveugles à adopter, dès 1937, la canne blanche comme insigne spécial attirant l'attention des conducteurs de véhicules sur les non-voyants. Le 2 avril 1938, par les soins de M^{lle} Guilly d'Herbemont, une généreuse donatrice française, des cannes blanches ont été remises à 170 aveugles vaudois. Dorénavant, le brassard jaune, qui avait perdu de son prestige du fait d'un emploi abusif, a cessé d'être remis aux aveugles.

*
*
*

On peut dire avec une légitime fierté : l'Asile des aveugles de Lausanne, tel que nous venons de le

¹ En 1936, un pas de plus fut fait. L'A. S. R. B. A. demanda au Fonds Dufour de prendre à sa charge les subventions qu'elle payait à des aveugles dans le canton de Vaud et de se constituer en une association vaudoise pour le bien des aveugles ; l'association, restreignant son activité au canton de Genève, s'intitula dès lors Association pour le bien des aveugles à Genève. Les cantons de Neuchâtel, Valais et Fribourg ayant déjà constitué des associations cantonales, un groupement romand n'avait plus de raison d'être. Le Fonds Dufour accepta cette proposition.

En 1924 s'était constitué dans le canton de Vaud un organe appelé Comité auxiliaire de patronage du Fonds Dufour. La collecte du 1^{er} août 1923 ayant été faite en faveur des aveugles, permettait de verser à quelques aveugles isolés de modestes subsides. Dès 1936, la coexistence du Comité auxiliaire et du Fonds Dufour se révélait une complication inutile. Le patronage et l'assistance des aveugles isolés du canton de Vaud pouvaient être assurés désormais par le Fonds Dufour seul. Dès lors la dissolution du Comité auxiliaire était tout indiquée. C'est ce qui fut fait le 20 mars 1939.

suivre au cours de son premier siècle d'existence, est complet, peut-être le plus complet qui soit au monde. Il groupe en un ensemble harmonieux un hôpital, une école, une imprimerie, une bibliothèque, des ateliers, des asiles pour les adultes des deux sexes. Il s'occupe du patronage et de l'assistance des aveugles isolés. Pas une situation, si délicate soit-elle, dans laquelle peut se trouver un aveugle, où l'Asile ne soit pas en mesure de lui tendre la main.

CHAPITRE VI

QUELQUES FIGURES D'AVEUGLES DU PREMIER SIÈCLE DE L'ASILE

Le lecteur qui arrive au terme de cette chronique a pu constater que, dans la section médicale de l'établissement, ces cent premières années ont été marquées par des conquêtes scientifiques très importantes, des guérisons par milliers, bref, par des résultats tels que peu d'institutions privées de notre pays peuvent en citer de pareilles à leur actif. Plus modeste, l'œuvre sociale et scolaire en faveur de ceux que la science n'a pu protéger de la cécité, peut-elle, au terme de ce premier siècle, justifier, par des résultats manifestes, la somme d'efforts et de dépenses consentis en leur faveur par les amis des aveugles ?

Répondre à cette question légitime n'est pas difficile. Il suffirait de parcourir les annales de l'institution : le palmarès est éloquent. Nous y trouvons des artisans, des musiciens, des organistes surtout, des intellectuels ; si leur notoriété ne s'est pas toujours étendue très loin, ils n'en ont pas moins tenu leur place avec distinction et honoré grandement leurs maîtres et l'établissement où ils ont été élevés.

Nous voudrions évoquer ici en terminant quelques figures de disparus, tout au moins les plus remarquables d'entre eux, laissant à d'autres le soin de parler plus tard de ceux qui sont encore dans la carrière.

La plupart des anciens élèves sont devenus d'excellents artisans qui ont porté très loin dans le pays romand la réputation de solidité et de bienfacture des articles fabriqués à l'Asile. Il faut citer les vanniers : Louis Clerc, Louis Diserens, Octave Meignier ; les brosiers : Hector Cornut, Charles Chardon, Emile Cottier, actuellement le doyen des ouvriers de l'Asile.

Comme tourneurs sur bois, nous avons déjà parlé d'Edouard Meystre et de P. Ketterer ; ajoutons le nom de Louis Gex, le dernier survivant des artisans aveugles dans cette branche, qui exige des qualités artistiques mais n'est pas très rémunératrice.

Le massage qui, au début de ce siècle, avait procuré à Louis Hartmann une situation intéressante, paraît devoir aujourd'hui redevenir pour plusieurs jeunes aveugles une carrière fort lucrative.

De nombreux aveugles, élèves de l'Asile, ont embrassé des professions musicales.

Daniel Delessert. — Daniel Delessert fut l'un des sept premiers élèves reçus, en 1844, à l'institut de Lausanne. Né à Peney-le-Jorat, le 2 novembre 1828, il était fils de paysans aisés. Atteint de cécité dès ses premières années, il fut, de 1838 à 1844, élève de l'institution de Berne, ouverte en 1837. A Lausanne, grâce aux excellentes leçons de la première maîtresse de musique de l'établissement, M^{me} Roux, le jeune homme se développa rapidement dans l'art du chant,

du piano et de l'orgue. En avril 1849, D. Delessert fut nommé organiste du temple de Prilly, poste qu'il tint, à la satisfaction de tous, pendant plus de seize ans. En 1865, il abandonna son orgue à un camarade plus jeune et quitta l'Asile où, pendant ce temps, il était demeuré comme externe, pour rentrer dans sa famille, à Peney. De 1865 à 1869, il toucha le petit orgue de l'église de Mézières. En 1869, Delessert fut désigné par le Conseil d'Etat pour succéder à Schrivaneck comme organiste de la Cathédrale de Lausanne, où il remplit fidèlement sa tâche pendant trente-trois ans ; en 1902, l'état précaire de sa santé l'obligea à donner sa démission ; il se retira à l'Asile des vieillards de Clendy, près d'Yverdon, où il s'éteignit paisiblement le 28 octobre 1903, à l'âge de soixante-quinze ans.

La vie de D. Delessert est un exemple de fidélité dans l'accomplissement du devoir ; un simple trait le montre : pendant les nombreuses années où, habitant Peney-le-Jorat, il descendait tous les samedis à Lausanne, il n'a manqué qu'une seule fois son service, à cause d'une énorme chute de neige qui avait rendu les chemins impraticables.

Très bien doué pour la musique, travailleur infatigable, pourvu d'une mémoire prodigieuse, poète délicat à ses heures, D. Delessert a pu, malgré sa cécité, faire son chemin dans la vie. Membre de plusieurs sociétés chorales, il s'est toujours signalé par son zèle inlassable.

François Valladier. — Français d'origine, François Valladier naquit dans le département de l'Ardèche le 21 mars 1842. Il était aveugle de naissance. A l'âge de

dix ans, il fit le voyage, alors long et encore peu commode, de France en Suisse, et entra comme élève à l'institut de Lausanne, où sa vivacité et son accent méridional égayèrent fort, pendant quelque temps, ses petits condisciples vaudois. Il ne tarda pas à montrer de remarquables dispositions musicales qui furent encouragées et cultivées avec soin. En 1861, il obtint la place d'organiste du temple de Saint-Laurent, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant plus de cinquante ans.

L'activité artistique de sa jeunesse développa rapidement son goût musical déjà naturellement très vif ; de nombreuses lectures faites à haute voix et choisies avec soin lui permirent d'acquérir une culture générale supérieure à celle que, jusqu'alors, les aveugles avaient pu recevoir ; l'éducation saine et morale dont il avait bénéficié devait constamment donner à sa vie une orientation sérieuse.

F. Valladier appartient à cette première génération d'aveugles éduqués dans notre pays qui, par leur travail et leur conduite, gagnèrent la confiance et la faveur du public, confiance et faveur qui, dès lors, n'ont cessé d'aller aux aveugles sortis de l'institution de Lausanne.

Comme accordeur de pianos, Valladier sut se faire et conserver une clientèle choisie. Il fut un temps où, sac au dos, il allait de localité en localité, offrir ses services d'accordeur. Devenu professeur de musique à l'Institut, il forma, pendant quarante ans, de nombreux et d'excellents organistes. Il enseigna aussi, durant nombre d'années, la grammaire et l'arithmétique ; mais il était moins qualifié pour ce genre d'enseignement

que pour celui de la musique. Il prit une part active à l'impression des premiers livres en Braille, notamment à celle de la Bible et du recueil de pièces pour orgue. La correction des épreuves surtout lui tenait à cœur.

Marié dès l'âge de vingt-quatre ans, Valladier éleva très honorablement quatre enfants, non sans traverser, il est vrai, des moments pénibles et en s'imposant de nombreux renoncements.

D'un caractère gai, d'un commerce agréable, il avait su gagner de précieuses amitiés et s'était fait apprécier dans tout le pays. Depuis 1908, les infirmités de l'âge l'obligèrent à abandonner peu à peu toutes ses activités ; il ne conserva que la fonction d'organiste du temple de Saint-Laurent, fonction à laquelle il donna tout son cœur jusqu'au dernier moment.

Compositeur de plusieurs gracieuses mélodies et de quelques charmantes pièces pour chœurs d'hommes ou chœurs mixtes, François Valladier reste une figure d'aveugle très attachante du premier demi-siècle de l'Asile.

Jean Kuhn. — Zuricois d'origine, né en 1847, et aveugle dès sa première enfance, Jean Kuhn fut élève de l'institut de Berne et vint se fixer à Lausanne en 1869. Il ne fut pas à proprement parler un élève de notre Institut ; mais toute sa carrière s'est déroulée à Lausanne, à l'ombre de l'Asile, dont il était une figure très caractéristique.

Organiste du temple de Prilly depuis 1872, il remplit cette fonction avec une ponctualité remarquable pendant près de cinquante ans et ne manqua à son poste que cinq fois durant cette longue période.

Pianiste de soirées, il fut le musicien modeste et infatigable de plusieurs générations de danseurs.

Quel Lausannois de 1900 n'a pas connu ce petit homme, cheminant dans toute la ville, presque toujours seul, suivant de sa canne la bordure des trottoirs, la tête, surmontée d'une tubette minuscule et vieillotte, penchée sur une épaule ? Silhouette unique : c'était le « petit Kuhn » comme on l'appelait familièrement.

Un bref dialogue, que le Dr Marc Dufour aimait à raconter, montre bien l'inaltérable optimisme de J. Kuhn. Le voici : « Eh bien, Kuhn, comment allez-vous ? — Fort bien, docteur. — Dites-moi, joignez-vous les deux bouts ? — Mais oui, docteur, avec mon orgue de Prilly et quelques soirées, je tourne largement. » Et il accompagnait ce dernier mot d'un geste magnifique qui fit la joie de l'ami des aveugles.

Bien qu'il n'eut guère de dispositions naturelles, Kuhn fut même un brin compositeur et a laissé quelques petites pièces pour piano qui furent éditées. De 1893 à 1901, il dirigea la chorale de l'Asile, « L'Espérance », qui donna sous sa direction d'excellents concerts.

Le petit Kuhn, qui jouissait d'une santé excellente et n'avait presque jamais été arrêté dans son activité, est mort à l'Asile Dufour, dont il avait été un des premiers pensionnaires, le 6 août 1922, à l'âge de soixante-quinze ans, après quelques jours de maladie seulement.

Charles Debély. — En juillet 1893, mourait à l'Hôpital cantonal de Lausanne, à l'âge de trente-six ans,

et après une très courte maladie, un violoniste remarquable : Charles Debély. Il était originaire du canton de Neuchâtel. Aveugle-né, il avait commencé l'étude du violon dès l'âge de quatre ans. A l'institut de Lausanne où il entra comme élève vers l'âge de dix ans, on lui fit faire, sous l'habile direction du professeur Mouton, une étude approfondie et sérieuse de l'art du violon et, de l'aveu même de son professeur, l'habileté de l'élève surpassa bientôt celle du maître. Il eut également pendant plusieurs années des leçons du professeur Arnold, de Berne.

Debély aborda la musique de Paganini, chose rare, même parmi les violonistes voyants. Le calme, la sûreté et l'exactitude de son jeu faisaient l'admiration de tous. Il était toujours le grand attrait des soirées et des concerts dans lesquels il jouait et, maintes fois, l'orchestre du théâtre de Lausanne eut recours à lui pour des solis, rendant ainsi hommage à sa virtuosité.

Si Debély eût eu une intelligence plus ouverte, plus d'initiative ou un patronage plus effectif, il eût pu donner une carrière brillante ; mais il n'avait qu'un talent, un seul, celui du violon.

Arnold Bosson. — Né à Bulle, en 1863, et aveugle dès la prime enfance, Arnold Bosson entra à l'institut de Lausanne en 1870. Il y fit d'excellentes études musicales qu'il poussa jusqu'au Conservatoire.

Doué d'une magnifique mémoire et d'un bel esprit d'initiative, il compléta encore par la suite ses connaissances et, par son travail, se rendit peu à peu maître de son art.

Caractère fier et indépendant, désireux de gagner sa vie de bonne heure, A. Bosson, tout jeune encore, s'expatria : il travailla dans une fabrique de pianos à Lyon. S'étant marié, il entreprit un petit commerce de tabac à Genève ; cet essai aboutit à un échec. Il se rendit alors à Marseille où il s'engagea comme pianiste au casino « Le Château des Fleurs ». Sa femme étant morte, A. Bosson revint à Bulle où il se mit à donner des leçons de chant, de piano, de flûte, de mandoline, de cithare, et même de violon. En 1893, il se refit un foyer ; il dut dès lors redoubler d'effort et d'énergie pour élever une nombreuse famille.

A. Bosson dirigea plusieurs sociétés chorales, notamment La Cécilienne et L'Espérance ; il en fonda d'autres, comme La Stella, dont il resta, jusqu'à sa mort, le directeur. En 1900, il fut nommé organiste de l'église paroissiale de Bulle, poste qu'il obtint de haute lutte et qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours.

De Bulle, A. Bosson rayonnait non seulement dans la Gruyère, mais dans tout le pays fribourgeois. Il organisait dans les petites villes et villages de la contrée de modestes concerts de chant et de piano où il donnait souvent de ses propres compositions. Il était fort connu partout et bien des Fribourgeois de 1900 doivent se souvenir de l'avoir rencontré dans ses tournées : une fillette, sa cadette, lui donnait la main et l'accompagnait à la salle de concert, qui n'était parfois qu'une salle rustique d'auberge de campagne, et là, sa « Marche des comtes de Gruyère » retentissait victorieusement.

Energique et combattif, Bosson ne se laissa jamais abattre par l'adversité. Son amitié était franche et

solide ; il garda toute sa vie un très vivant souvenir de son séjour à l'Asile. Son plus grand plaisir et son seul repos, disait-il, étaient de revenir de temps à autre serrer la main à de vieux amis et de parler d'autrefois. Ces répités étaient rares et courts : bien vite, les obligations professionnelles et les devoirs de famille le rappelaient. Qui dira jamais les dures conditions de vie et les soucis angoissants de ce père aveugle, conscient de ses responsabilités envers les siens ? Il faut dire que Bosson eut le bonheur de rencontrer bien des amis dévoués qui l'aidèrent généreusement dans les moments difficiles.

Décédé le 20 juin 1924, tout Bulle vint le voir sur son lit mortuaire et ses funérailles ressemblèrent à celles d'un grand personnage officiel.

Malgré une vie mouvementée, A. Bosson a trouvé le temps de composer de très nombreuses œuvres fort intéressantes, aujourd'hui dispersées aux quatre vents ; il est malheureux que personne n'ait pu se charger de les rassembler et de les sauver de l'oubli alors qu'il en était temps encore.

Avant de clore la liste des musiciens formés sous le directorat de H. Hirzel, il faut encore citer quelques noms d'organistes qui, s'ils ont eu moins d'envergure que les précédents, ont cependant fait honneur à l'Asile et aux maîtres qui les ont éduqués.

Emile Vial, Français d'origine, fut, pendant de longues années, organiste à Marseille.

Louis Rieux, Français, lui aussi, se fixa à Genève où se déroula toute sa carrière et où il fut organiste dans diverses paroisses. Agé de plus de quatre-vingts ans,

il est actuellement pensionnaire du Foyer romand pour aveugles âgés ou isolés, à Chêne-Bougeries.

Emile Staub, tout d'abord élève de l'institution de Zurich, passa deux ans à l'institut de Lausanne pour se perfectionner dans le français et la musique. Artiste distingué, il devint organiste à Berne où se déroula la plus grande partie de sa carrière. Philologue extraordinaire, il s'intéressait surtout aux langues mortes et connaissait fort bien l'hébreu et le sanscrit.

François Budry, né en 1842, fut un des premiers musiciens formés à l'Asile. Pendant près d'un demi-siècle, il tint l'orgue de Palézieux. Recueilli à l'Asile G. Dufour en 1913 il y est décédé à l'âge de soixante-douze ans, le 11 décembre 1914.

Mlle Caroline Landry, née en 1854, alliée à la famille Hirzel, fut organiste pendant de longues années à Vufflens et à Cossonay. Elle est décédée à Bex, le 12 février 1942, dans sa quatre-vingt-huitième année.

Albert Harnisch. — Né à Langenthal, le 8 novembre 1874, où son père était avocat, Albert Harnisch perdit complètement la vue à l'âge de six mois. Placé de bonne heure à l'institut des aveugles de Berne, il suit le programme scolaire, apprend le Braille et surtout s'initie à la musique qui l'attirait déjà dès sa plus tendre enfance. A quatorze ans, il entre à l'institut des aveugles de Lausanne, où il étudie l'orgue sous la direction de Fr. Valladier, puis au Conservatoire dans la classe de Charles Blanchet. A l'âge de dix-huit ans, il va poursuivre et compléter ses études à l'Institution nationale des jeunes aveugles de Paris. Lauréat du Conservatoire de Paris, il ne tarde pas à être nommé

maître de chapelle à l'institut de Nancy, puis, à celui de Toulouse. En 1901, il revient à Lausanne, enseigne l'orgue et l'harmonie à l'Asile des aveugles et fait quelques remplacements d'organiste.

En 1902, quand disparurent les vieilles orgues de la cathédrale, tenues pendant tant d'années par D. Delessert, et que fut construit l'instrument considérable que Lausanne possède aujourd'hui, A. Harnisch devint le titulaire de ce poste important ; il le conserva pendant vingt-cinq ans, le faisant habilement valoir, donnant des concerts hebdomadaires suivis par les amateurs de bonne musique. Bach et Franck étaient ses auteurs favoris ; il interprétait leurs œuvres de façon admirable. Parlant d'Harnisch, Saint-Saëns disait : « Il joue mieux que moi-même mes compositions pour orgue ».

Harnisch poussa l'art de l'improvisation à un point rarement atteint ; pour lui, tout se traduisait en musique et, commentant les improvisations de l'organiste de la cathédrale, certains chroniqueurs n'ont pas craint de prononcer le mot de génie.

Comme compositeur, A. Harnisch a laissé des œuvres intéressantes parmi lesquelles il faut citer des mélodies, des chœurs à quatre voix mixtes, une cantate pour le jubilé de l'Asile des aveugles de Lausanne, un Requiem, un Agnus Dei, plusieurs pièces pour orgue, dont une Gavotte et une « Toccata Tragique » d'un très bel effet, etc. Malheureusement, la plupart de ces compositions ne sont encore que des manuscrits en Braille ou en noir, et attendent toujours pour être publiées un éditeur compréhensif ou un mécène généreux. La publication de l'œuvre intégrale d'Albert

Harnisch constituerait un précieux enrichissement du patrimoine musical des aveugles.

A l'Institut, Harnisch a formé d'excellents élèves dont plusieurs sont encore en fonctions dans les paroisses lausannoises comme Saint-Paul, Saint-Laurent et Chailly, ainsi qu'à Vevey.

Les dernières années d'Harnisch furent fort pénibles : devenu veuf et malade, il dut prendre sa retraite et cesser toute activité. Retiré à la campagne, en 1929, il y retrouva une compagne dévouée qui l'entoura de soins affectueux et adoucit ses derniers moments. Albert Harnisch est décédé subitement à Curtilles, près Lucens, le 15 novembre 1935.

Walter Frölicher. — Fils d'une très ancienne famille soleuroise, où l'on est maître boulanger de père en fils, Walter Frölicher naquit en 1876. Presque aveugle dès sa naissance, il fut placé à l'institut de Berne d'abord, puis à celui de Lausanne, où il passa quatre ans à étudier le français et surtout la musique sous la direction de Fr. Valladier, puis encore à l'Institution impériale et royale des jeunes aveugles de Vienne ; enfin, il fit un court stage à l'Institution des jeunes aveugles de Nancy. Ces divers séjours étendirent beaucoup sa culture générale et enrichirent heureusement sa formation professionnelle.

Esprit foncièrement religieux et âme pieuse, Walter Frölicher songea à se faire moine ; il fit même un court noviciat dans un couvent de trappistes français. La discipline de l'ordre et le genre de vie des Pères silencieux lui parurent bientôt trop sévères et trop durs ; il revint à Soleure reprendre sa place au foyer familial.

Peu de temps après, Frölicher fut nommé organiste de la cathédrale de sa ville natale ; ce poste était fort modestement rémunéré et son titulaire n'aurait jamais pu vivre de son gain. Mais l'organiste de Soleure, comme on l'appelait familièrement, avait une haute conception de son rôle et de ses devoirs. Pour lui, « toucher l'orgue » était un véritable sacerdoce ; aussi, consacrait-il à la préparation des cérémonies du culte la majeure partie de son temps. Le clergé et les fidèles l'avaient en très grande estime.

D'un caractère doux, indulgent, patient, généreux, visage toujours souriant, ignorant la sotte envie, Walter Frölicher ne comptait que des amis. Il suffisait pour s'en convaincre de l'accompagner de son domicile à la cathédrale ; chacun s'inclinait sur son passage, joignant à ce geste un cordial « Gutentag ». Il y avait dans ce salut des bourgeois, des commerçants et des ouvriers de la cité, un mélange d'admiration à l'adresse de l'organiste et de respect envers l'infirme qui a su accepter joyeusement son sort.

Walter Frölicher improvisait sur l'orgue de façon très remarquable ; comme compositeur, il a laissé quelques œuvres religieuses fort belles ; malheureusement, elles sont restées à l'état de brouillon, sur des feuilles éparses et la mort ne lui a pas permis de les achever.

Walter Frölicher est décédé subitement le 6 novembre 1917, à l'âge de quarante et un an. Toute la ville de Soleure prit part à ses obsèques et le prêtre qui prononça sur la tombe les dernières prières a pu dire dans son allocution : « Ce n'est pas un aveugle qui disparaît, c'est une lumière qui s'est éteinte beaucoup trop tôt ».

Nicolas Zemline. — D'origine russe, Nicolas Zemline avait passé les premières années de son enfance en France où il avait commencé ses études dans un institut d'aveugles. En 1899, il fut admis à l'Asile des aveugles de Lausanne où il débuta comme accordeur de pianos.

Comme plusieurs de ses collègues, il utilisa ses loisirs en faisant de la musique. Pendant plusieurs années, il le fit bien modestement. Puis sa vocation musicale se dessina et s'éleva sous l'action de convictions religieuses toujours plus fermes. Depuis 1920, il consacra son temps et ses talents à la cause qui lui était devenue chère : l'Evangile ; sa voix trouva alors des accents nouveaux et émouvants. Ceux qui ont entendu chanter Zemline, au matin de Pâques, dans telle de nos églises du pays romand « Je sais qu'il vit, mon Rédempteur », avec l'admirable suite « Alors les yeux des aveugles verront », ne pourront jamais l'oublier.

Nicolas Zemline joignait à la sensibilité si particulière de l'aveugle chrétien la tendresse émotive d'une âme d'enfant. La poésie l'enchantait autant que la musique et il trouvait moyen de répondre de façon très délicate à l'affection qu'il avait rencontrée à son foyer, auprès de ses nombreux amis, au camp de Vaux-marcus où toute sa personnalité s'était épanouie merveilleusement. C'est à l'occasion de la dédicace de la chapelle de l'Asile, en 1934, que sa belle voix a retenti pour la dernière fois en public ; chrétien convaincu, il avait fait de son art une sorte de ministère, et la dignité de cet aveugle donnait à son témoignage une réelle efficacité.

Sa mort, survenue le 21 juillet 1934, a fait un grand

vide dans les Eglises où l'on ne recourait jamais en vain à son talent. Agé de cinquante ans, Nicolas Zemline a laissé le souvenir d'un musicien de valeur, d'un chrétien fervent et d'un ami dont la fidélité était à toute épreuve.

André Divorne. — Originaire de Château-d'Œx, A. Divorne était né le 15 octobre 1896, à Vers-l'Eglise, dans la vallée des Ormonts, où son père était pasteur. En 1908, il fut admis à l'Institut de l'Asile des aveugles où il commença ses études musicales. En 1910, il retourna à Vers-l'Eglise, où, une classe primaire ayant été ouverte, son père désirait lui voir entreprendre, sous sa surveillance, de solides études. En 1913, la mort vint bouleverser ce plan conçu par la sollicitude paternelle et la famille Divorne, privée de son chef, s'installa à Lausanne où, pendant deux ans, le jeune homme chercha sa voie. Avec un courage admirable, un dévouement sans bornes et malgré de très modestes ressources, M^{me} Divorne, devenue le seul soutien et le seul guide de ses deux fils presque aveugles, se consacra entièrement à leur éducation. Le cadet, André, qui, en raison de la perte irréparable de son père et des difficultés créées par la guerre, avait continué cahin-caha ses études de musique, entra au Conservatoire, en 1915, dans la classe de M. A. Dené-réaz. En 1918, il obtenait avec distinction le diplôme de capacité pour l'enseignement et, en 1920, avec grande distinction, celui de virtuosité d'orgue. Dès 1918, il enseigna le piano et l'orgue ; plusieurs de ses élèves sont devenus des organistes remarquables. De 1918 à 1925, il fut organiste au temple de Lutry et donna

de nombreux concerts dans les villes et villages du canton. En 1925, à la suite d'un concours, il fut nommé organiste du temple de Saint-Jean, à Cour (Lausanne) où il assumait la difficile succession de M. Henri Gagnebin, appelé à diriger le Conservatoire de Genève.

C'est à ce poste que, pendant dix-huit ans, A. Divorne consacra la plus large part de son activité artistique. Même ceux qui savent la lourde charge qu'est la fonction d'organiste à Saint-Jean, ont peine à imaginer l'énorme travail fourni dans ce poste par A. Divorne. Outre ceux de la semaine, quatre ou cinq services par dimanche n'étaient pas chose rare et, lorsqu'on a connu la conscience professionnelle, la scrupuleuse minutie que cet aveugle mettait dans tout ce qu'il entreprenait, on peut dire qu'il s'est littéralement usé à la tâche.

Comme compositeur, A. Divorne laisse une œuvre fort intéressante qui aurait pu être beaucoup plus abondante si son élan n'avait été trop souvent paralysé par de cruels soucis. En 1922, lors du concours ouvert à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Davel (1723) sur sept partitions présentées, celle de A. Divorne obtint le second prix. Plusieurs de ses œuvres vocales ou instrumentales, dont quelques-unes seulement ont été éditées, sont d'une belle venue : citons, en particulier, « l'Oraison dominicale » et les pièces pour chœur mixte.

A. Divorne était un musicologue de talent. Il écrivit plusieurs monographies très intéressantes sur les maîtres du passé, notamment sur Bizet, Chopin, Berlioz, ainsi que de nombreux articles de vulgarisation publiés dans des revues destinées au grand public.

A. Divorne était un travailleur infatigable ; il s'était constitué une très riche bibliothèque dont beaucoup d'ouvrages ont été copiés par lui-même avec le soin qu'on lui connaissait ¹.

S'intéressant à tout ce qui, de près ou de loin, touche à la cause des aveugles, A. Divorne entretenait une volumineuse correspondance avec les aveugles suisses ou étrangers ; il a publié d'intéressants articles sur la typhlophilie dans divers journaux.

Une telle activité avait miné sournoisement sa santé et, à la première alerte sérieuse, son organisme usé ne put résister. A. Divorne mourut à Lausanne, le 20 août 1943, après quelques jours de maladie seulement.

Les musiciens ont souvent joint à leur profession l'accordage des pianos. Quelques-uns ont été connus dans toute la Suisse romande : François Valladier, Nicolas Zemline et Charles Broye.

Après les musiciens, citons encore quelques aveugles qui se sont particulièrement distingués dans les branches purement intellectuelles.

Ami Baillod. — Né en 1830, Ami Baillod fut au nombre des premiers élèves qui entrèrent à l'Asile le 20 novembre 1844. Bien doué, il fut remarqué tout spécialement par W. Haldimand et par H. Hirzel qui surent toujours si admirablement reconnaître et discerner chez leurs élèves les qualités et les aptitudes à

¹ Cette bibliothèque musicale, léguée par Divorne à l'Asile des aveugles, y rend déjà de grands services.

encourager et à cultiver. Ils favorisèrent donc le jeune Baillod et l'orientèrent vers l'enseignement, en lui inculquant des connaissances sérieuses en musique, en français et surtout en mathématiques, sa science de prédilection.

De 1850 à 1865, il fut maître d'arithmétique à l'Institut où lui-même avait été formé. S'étant marié, il quitta l'établissement et fut alors aux prises avec les difficultés de la vie. Son ancien condisciple à l'Institut, Alphonse Röchlin, qui avait fondé l'institut des jeunes aveugles d'Illzach, près Mulhouse, ayant eu connaissance de la situation précaire dans laquelle se trouvait Baillod, l'appela comme maître de mathématiques et de sciences dans son établissement. C'est là qu'il fit toute sa carrière. Vers la fin du siècle dernier, sentant les premières atteintes de l'âge, il se retira à Saint-Aubin, chez une de ses filles. Il y mourut au début de l'année 1917.

Dans la première génération des aveugles éduqués à Lausanne, Ami Baillod figure comme l'intelligence la plus remarquable.

Frédéric Döltz. — D'origine allemande, né à Göttingen en 1860, Frédéric Döltz entra en 1876 à l'Institut de Lausanne, où il fit d'excellentes études musicales, puis se voua à la philologie. Il suivit les cours de latin, grec, hébreu et sanscrit à l'Académie, avec l'aide de quelques étudiants, de 1876 à 1882, année où il obtint le grade de bachelier ès lettres et ès sciences. C'est à notre connaissance le seul aveugle, ancien élève de l'Asile, qui ait obtenu ce titre dans la haute école lausannoise. Döltz poursuivit ses études de philologie

à l'Université de Genève, puis il fit, en Allemagne, une belle carrière comme professeur de langues.

Mentionnons encore les noms de deux aveugles que l'Asile se félicite de compter au nombre de ses anciens élèves :

M. *Théodore Staub*, élève de 1878 à 1879, s'est surtout distingué dans les sciences naturelles et a fait des études très poussées de minéralogie. Il a fondé à Zurich, vers la fin du siècle dernier, le Musée suisse pour les aveugles ainsi que la bibliothèque Braille de la Suisse alémanique. Malgré ses quatre-vingts ans, qu'il porte d'ailleurs allégrement, M. Théodore Staub jouit encore d'une prodigieuse mémoire qui fait l'admiration de tous ses visiteurs.

M^{lle} *Hélène Giroud*, élève de l'institut de Lausanne de 1874 à 1884, fut le sujet le plus remarquable de cette époque. De 1884 à 1886, Hirzel lui confia l'enseignement de plusieurs branches dans la classe des débutants. Puis, pendant plus de vingt-cinq ans, elle dirigea la division des aveugles à l'Institution départementale des aveugles et des sourds-muets de Lyon (Villeurbanne). C'est dans cet établissement que M^{lle} Giroud a donné toute la mesure de ses talents pédagogiques. Depuis une trentaine d'années, elle s'est retirée dans sa propriété de Chamoson, en Valais, d'où, malgré ses quatre-vingts ans, elle continue à s'intéresser, avec un esprit parfaitement lucide, à tout ce qui touche à la cause des aveugles.

Ernest Neyroud. — Né à Chardonne, le 17 janvier 1872, dans une famille de petits vigneron, Ernest

Neyroud perdit complètement la vue à l'âge de deux ans. Entré à l'Asile des aveugles de Lausanne en 1880, il y fut un élève admirable, et se distinguant surtout dans le calcul mental, la géographie et l'histoire. Il lisait très couramment et très agréablement le Braille, fait remarquable chez les ouvriers aveugles de cette époque si pauvre en livres et en imprimés de toutes sortes ; mais il n'avait aucune aptitude pour la musique ; il apprit donc le métier de vannier.

Quand l'imprimerie de l'Asile reprit une activité régulière, Neyroud s'initia à la stéréotypie qu'il pratiqua pendant vingt ans.

En 1916, Neyroud prit part au concours littéraire organisé par l'Association suisse romande pour le Bien des aveugles, à Genève, et son travail « Le sentiment de la nature chez un aveugle » obtint le premier prix ex-æquo avec celui présenté par M^{lle} Giroud.

Neyroud perdit sa femme, dévouée et vaillante, en 1923 ; ce fut là son plus grand chagrin. Dès lors, sa vie fut brisée.

Il était d'un tempérament plutôt nonchalant qui demandait à être stimulé. Esprit calme, caractère pondéré, intelligence très claire, Neyroud avait beaucoup lu et sa conversation étonnait par l'étendue, la variété et la profondeur de ses connaissances. Il fut certainement l'aveugle le plus cultivé de son temps, mais la difficulté qu'il éprouvait à s'extérioriser l'empêcha souvent de se faire apprécier à sa juste valeur.

Il mourut à Lausanne, le 8 janvier 1931.

Tous les aveugles ont plus ou moins tenté de s'essayer sur la lyre. Nous ne pouvons citer ceux qui ont

publié des vers de circonstance, car il faudrait reprendre presque tous les noms déjà mentionnés comme musiciens ou intellectuels.

Pendant deux noms doivent être retenus.

Paul Ketterer. — Né le 13 avril 1870 à La Ferrière, dans les Franches-Montagnes, Paul Ketterer descendait d'une famille originaire de la Forêt-Noire qui vint se fixer sur les rives du Doubs vers la fin du XVIII^e siècle. Ses grands-parents étaient de robustes travailleurs, entreprenants et industriels, mi-bûcherons, mi-agriculteurs. Sa mère était jurassienne de vieille souche.

Les vastes et sombres forêts de sapins, les gorges du Doubs, les villages blottis dans la verdure, les immenses pâturages du haut-Jura, telles furent les fraîches et bucoliques visions qui se gravèrent dans la mémoire de l'enfant et firent de lui un poète délicat, un chanteur de sa terre natale.

Vers l'âge de neuf ans, Paul Ketterer fit une chute sur la glace alors qu'il jouait avec de petits camarades ; quelques mois plus tard, la cécité était totale et irrémédiable. Entré à l'institut de Lausanne en 1880, il y fut un des élèves les plus remarquables. Sa vive intelligence, sa merveilleuse mémoire, sa soif de tout connaître, sa curiosité toujours en éveil, tout le destinait à faire de solides études. Mais, à cette époque les livres Braille étaient rares et l'on ne pouvait guère pousser les aveugles non aisés vers les études supérieures. Comme tous ses camarades, P. Ketterer fit d'excellentes études primaires qu'il compléta et enrichit durant sa vie par des lectures nombreuses et variées. Puis, il apprit le modeste métier de tourneur sur bois.

En 1895, Th. Secretan le chargea d'enseigner l'arithmétique et le français à l'institut. La même année, il publiait son premier recueil de vers « Rayons dans la nuit », préfacé par le professeur Jules Carrara ; œuvre de jeunesse, où les clairs souvenirs d'enfance abondent et où se donne libre cours une exquise sensibilité. En 1901, Ketterer donnait un second recueil : « Voix et brises ».

Plusieurs pièces de ces recueils ont été mises en musique par Albert Harnisch et la collaboration des deux artistes aveugles a donné naissance à des œuvres pleines de fraîcheur.

Nommé chef de l'imprimerie Braille, P. Ketterer travailla pendant plus de trente ans à l'impression de nombreux ouvrages et manuels en relief, dirigea la publication de plusieurs journaux et œuvres littéraires, de la réédition d'une grande partie de la Bible.

En 1910 et 1923, il fonda et dirigea deux revues traitant de la question des aveugles : *Le petit Progrès* (revue mensuelle imprimée en écriture Braille) et *Le Messager suisse des aveugles*. Paul Ketterer fut le promoteur et l'animateur inlassable de tous les groupements d'aveugles créés dans notre pays : la Fédération suisse des aveugles, fondée à Lausanne en 1911, et sa Section romande, constituée en 1920. Pendant plus de quarante ans, il s'associa avec une ardeur jamais défailante au mouvement typhlophile suisse.

Malgré ses multiples occupations et les charges que lui imposait l'éducation de ses sept enfants, Paul Ketterer, avec une complaisance jamais démentie, s'est dévoué de toute son âme à la cause de ses frères aveugles.

Il mourut à Lausanne, le 21 novembre 1936, dans sa soixante-septième année, après une cruelle maladie.

Maurice Calame. — Maurice Calame, issu d'une famille d'horlogers originaire du Locle, était né à Saint-Sulpice, au Val-de-Travers, le 6 septembre 1873. A Fleurier, lors de la fête de l'indépendance neuchâteloise du 1^{er} mars 1884, pendant qu'il allumait un feu de joie avec ses jeunes camarades, il fut frappé en plein visage par l'explosion d'un récipient de poudre. Ce funeste accident le priva complètement de la vue à l'âge de onze ans. Une fois remis de ses blessures, il entra à l'institut de Lausanne où il fut un élève studieux. Dans ce milieu qui lui resta toujours cher et accueillant, il noua de durables amitiés avec ses condisciples, en particulier Neyroud et Ketterer.

C'est sous l'influence de Paul Ketterer, son camarade le plus aimé, qu'il prit, tout adolescent, le goût de la poésie et de la littérature. Aux ateliers de l'Asile de Lausanne, il apprit le cannage des sièges, métier que, sans lassitude, il pratiqua jusqu'à sa mort, avec une scrupuleuse conscience. En 1892, Calame alla, avec sa famille, se fixer à Genève où, grâce à son labeur méticuleux, il s'acquit par lui-même une fidèle clientèle. Néanmoins, son intense vie intérieure n'était pas absorbée par le travail manuel. Tout en maniant de ses doigts agiles les tiges de rotin flexibles, Calame laissait s'envoler sa pensée et composait des vers. Il eut la joie de rencontrer quelques jeunes gens de valeur, partageant ses aspirations intellectuelles, avec lesquels il fonda, en 1894, le groupe littéraire « la Violette. »

Quelques-uns de ses poèmes parurent dans des périodiques éphémères. Son volume de vers « Les Voix intimes », publié en 1909 et réédité en 1913, fut très favorablement accueilli. Ce recueil est un touchant témoignage de la vie intérieure du poète qui, avec une absolue sincérité, dévoile ses souffrances, sa solitude et ses déceptions, mais aussi ses espoirs, ses luttes et sa juvénile ardeur pour résister au pénible handicap de la cécité. Sa vraie personnalité se révèle dans cette œuvre lyrique où Calame sut éviter de tomber dans les banales descriptions de la nature, dont les poètes aveugles ont si souvent abusé.

Depuis la publication de ce volume, aujourd'hui épuisé, il composa des poèmes plus mûris par l'expérience. Le succès couronna son œuvre poétique ; il eut la satisfaction d'être nommé officier d'Académie par le gouvernement français et membre de la section littéraire de l'Institut genevois.

Cruellement éprouvé par la mort de sa première femme, Calame se remaria en 1916 avec M^{lle} Fumagalli, ancienne institutrice de l'Asile. Elle sut comprendre sa nature complexe et lui créer un aimable foyer où aveugles et voyants étaient cordialement accueillis, spécialement les amis lausannois de passage à Genève.

Au cours d'une brève maladie qui ne semblait point alarmante, M. Calame, le poète aveugle, mourut doucement, presque sans souffrances, le 24 février 1940, à l'âge de soixante-six ans.

ÉPILOGUE

Noël 1943.

Quelques aveugles ont fait placer, dans le vestibule de la vénérable maison, une plaque de marbre commémorative. Elle domine le « tronc », si gracieusement protégé par deux anges, dans lequel, depuis un siècle, tant de dons, modestes ou princiers, ont été déposés.

Les plus considérables d'entre eux ont permis de mettre en œuvre les constructions nouvelles, les œuvres de patronage et, à ce titre seulement, ils ont fait l'objet d'une mention détaillée dans ce récit.

Mais les aveugles et les malades, qui ont trouvé secours à l'Asile, embrassent, dans un même sentiment de reconnaissance, les fondateurs et la foule innombrable, souvent humble et anonyme, de ceux qui lui ont apporté leurs forces, leurs talents et leurs prières. Ces derniers trouveront, dans la Chronique de l'Asile, la preuve qu'aux côtés de William Haldimand et d'Elizabeth-Jane de Cerjat, ils ont écrit une belle page du livre de la Charité.

A TOUS CEUX QUI PAR LEURS SOINS ET LEURS DONS
ONT ASSURÉ A CET ASILE UN SIÈCLE D'EXISTENCE,
LA CHRONIQUE DE L'ASILE DES AVEUGLES
EST DÉDIÉE.

ACTE DE FONDATION DE L'ASILE DES AVEUGLES

(Reproduction littérale de l'acte)

Par devant moi *Louis Chappuis*, notaire pour le District de Lausanne, résidant à Lausanne, ont comparu :

Elizabeth-Jane de Cerjat et William Haldimand, l'un et l'autre Anglais, domiciliés dans la Commune de Lausanne, et propriétaires dans cette Commune,

lesquels ont déclaré vouloir fonder un établissement destiné au traitement des maladies des yeux, et à l'entretien et l'instruction de personnes aveugles.

Les Comparans s'engagent à contribuer aux frais de cet établissement, savoir :

Elizabeth de Cerjat pour un capital de quatre mille francs de Suisse, et une fois l'établissement créé, pour une rente annuelle dont elle se réserve de déterminer plus tard le montant et la durée,

et William Haldimand, pour un capital de quarante-huit mille francs de Suisse destiné à la fondation, et une fois l'établissement créé, pour une somme annuelle de trois mille francs de Suisse pendant dix ans.

Les Capitaux donnés seront appliqués à l'achat d'un terrain dans les environs immédiats de la ville de Lausanne, à la construction d'un édifice approprié à la destination ci-dessus mentionnée et à l'ameublement de cet édifice.

Le solde des capitaux sera affecté à former un fonds de dotation.

Les sommes données à titre de rentes pendant un certain nombre d'années serviront à entretenir et faire marcher l'établissement, jusqu'à ce que d'autres ressources aient été créées.

L'établissement fondé sous le nom de *Asile des Aveugles*, comprendra deux parties distinctes :

- 1^o. Un hôpital de seize lits au moins pour le traitement des maladies des yeux réputées curables.
- 2^o. Une institution pour seize aveugles susceptibles d'éducation.

Les élèves seront assujettis au travail. Une partie du produit de ce travail leur sera accordée à titre de pécule.

L'Asile des Aveugles sera administré par un Comité composé de trois membres. Ce Comité rendra compte annuellement à un Conseil général composé de quinze membres au moins et présidé par le Président du Comité.

Toute personne dont les dons ou contributions en faveur de l'Asile s'élèvent à la somme de cent francs de Suisse, acquiert le droit de faire partie du Conseil général.

Si le nombre des donateurs ne s'élève pas à quinze, ils s'adjoindront des personnes de leur choix jusqu'à ce que ce nombre soit atteint.

Les états, Communes ou corporations qui seraient au nombre des donateurs, pourront se faire représenter au Conseil général par une personne de leur choix.

Le médecin attaché à l'établissement fera partie du Conseil général.

Les fondateurs composent le Comité pour la première année de son existence, des Pasteurs Monneron et Espérandieu et du Docteur Recordon. Ce dernier devra être remplacé après la première année, le médecin ne pouvant faire partie du Comité.

Ils désirent que le Docteur Recordon veuille bien accepter la place de médecin de l'établissement.

Les membres du Comité seront nommés pour trois ans et rééligibles ; chaque année l'un d'entr'eux sera soumis à réélection ; un tirage au sort déterminera l'ordre de sortie des trois premiers membres nommés.

A l'avenir les membres du Comité et le médecin seront nommés par le Conseil général.

Lorsque les circonstances permettront d'allouer un traitement au médecin, ce traitement sera fixé par le Conseil général.

Tous les employés de la maison sont nommés par le Comité.

Les employés ne recevront aucune gratification de la part des malades, des élèves ou des visiteurs, sous aucun prétexte quelconque, à peine de renvoi immédiat.

Le Comité rendra compte annuellement.

Ce compte, appuyé de pièces justificatives et accompagné d'un rapport détaillé sur la marche de l'établissement, sera présenté au Conseil général, après avoir été préalablement soumis à l'examen d'un Contrôleur nommé par le Conseil d'Etat.

Les comptes annuels seront d'ailleurs imprimés et livrés à la publicité.

Les malades et les élèves admis dans l'Asile des Aveugles seront tenus au paiement d'une finance fixée par le Comité dans chaque cas particulier, et que les parens des élèves, des protecteurs bienfaisans ou les Communes prendront l'engagement de payer à l'avance.

Le maximum et le minimum de cette finance seront déterminés par un règlement qui arrêtera aussi toutes les autres conditions d'admission.

Le règlement rédigé par le Comité, sera soumis au Conseil général et ne pourra être modifié sans son adhésion.

Le Comité s'assemblera au moins une fois par semaine, dans l'établissement.

L'origine étrangère d'un individu, ni sa religion, ne pourront jamais être une cause d'exclusion de l'Asile des aveugles.

Frédéric Espérandieu, de Vevey, Ministre du Saint-Evangile et Pasteur à Lausanne, membre du Comité du nouvel établissement, a accepté les donations qui précèdent ainsi que les conditions qui les accompagnent pour servir de statuts fondamentaux de l'Asile des aveugles.

Dont acte, fait en présence de Louis Challet, de Cottens, et Jaques-Louis Beyeler, de la Corporation Vaudoise, l'un et l'autre domestiques dans la Commune de Lausanne, témoins, qui ont signé avec les comparans et moi notaire, à Lausanne, le trois Janvier mil huit cent quarante-trois (1843).

Elizabeth-Jane Cerjat
W. Haldimand
F. Espérandieu, pasteur
Louis Challet
Jaques-Louis Beyeler
Ls. Chappuis, notaire

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Pl. II. Frontispice. Plaque commémorative placée dans le vestibule de l'Asile des aveugles et offerte par les aveugles, à Noël 1943 ; en dessous, le « tronc » de l'Asile.
- Pl. III. Lausanne, vers 1845. Vue dessinée du coteau où a été construit l'Asile des aveugles. Lithographie gouachée, auteur inconnu, appartenant au Musée du Vieux-Lausanne, qui en a aimablement autorisé la reproduction.
Asile des aveugles, vers 1845. Vu du sud-est. Dessiné et gravé sur acier, par Martens.
- Pl. IV. William Haldimand. Portrait par Ch. Gleyre.
M^{me} F. de Cérenville en a aimablement autorisé la reproduction.
Elizabeth-Jane de Cerjat. Dessin appartenant à l'Asile des aveugles. Il porte l'inscription : Dessin de souvenir, par J.-E. Desvernois, sept. 1847. L'artiste est probablement Jules d'Ivernois.
D^r Frédéric Recordon. Médecin de l'Hôpital ophtalmique. Phot. de Jongh.
Henri Hirzel. Directeur de l'Asile des aveugles de 1844 à 1886. Photographie d'un pastel, appartenant à M. A. Staub-Schlæpfer, qui en a aimablement autorisé la reproduction.

- Pl. V. Théodore Secretan. Directeur de l'Asile des aveugles de 1886 à 1901. Phot. Welti.
 Maurice Constançon. Directeur de l'Asile des aveugles de 1901 à 1929. Phot. Gos.
 Edouard Subilia. Directeur de l'Asile des aveugles depuis 1929. Phot. Perret.
 M^{me} Zweifel-Nicod. Directrice de l'Asile Recordon, 1905-1942. Phot. Perret.
- Pl. VI. Sœur Madeline Jeckele, de la Maison des diaconesses de Berne. Sœur-directrice de l'Hôpital ophtalmique de 1892 à 1921.
 Prof. D^r Marc Dufour. Médecin de l'Hôpital ophtalmique et professeur d'ophtalmologie. Phot. de Jongh.
 La consultation en 1900. De gauche à droite : D^r Auguste Dufour, Sœur Madeline, François Demierre (enfant), Professeur D^r Marc Dufour.
- Pl. VII. D^r Auguste Dufour. Médecin-chef de l'Hôpital ophtalmique. Phot. Jeanrenaud.
 Professeur D^r Jules Gonin. Médecin-chef de l'Hôpital ophtalmique, professeur d'ophtalmologie. Phot. de Jongh.
 Le D^r Marc Dufour et ses collaborateurs. Premier rang : Sœur Madeline, D^r Marc Dufour, D^r A. Dufour. Deuxième rang : Sœur Elise Graber, (?), Sœur Jeanne Botoni.
- Pl. VIII. Une opération en 1911. De gauche à droite : D^r J. Gonin, D^r Vela, D^r A. Dufour, D^r O. Dufour.
 Une opération en 1930. De gauche à droite : D^r Othmar Dufour, D^r J. Gonin, D^r Noëlle Bercioux, D^r Viaux (Bordeaux). Phot. D^r Lloberas (Barcelone).

Pl. IX. Dr Othmar Dufour. Médecin-chef de l'Hôpital ophtalmique. Phot. de Jongh.

Professeur Dr Marc Amsler. Médecin-chef de l'Hôpital ophtalmique et professeur d'ophtalmologie. Phot. Germ. Martin.

Le Professeur M. Amsler et ses collaborateurs. En 1941. De gauche à droite, premier rang : Dr René Dufour, Sœur Hedi Ott, Sœur Albertine Huber, Sœur Elisabeth Preisig, Dr Jean Rumpf. Deuxième rang : Dr Florian Verrey, M^{lle} F. Auberson (secrétaire), M^{lle} M. Stein (laborantine), Professeur Dr M. Amsler, M^{lle} Yvonne Bonnard (infirmière de La Source), M^{lle} E. Vincent (serv. social).

Pl. X. La classe de M^{lle} L. Campart. De gauche à droite : André Simon, Georges Chavan, Ernest Pernet, M^{lle} Campart, Colette Morel, Emilie Rüchti, Nora Bobilier.

Atelier de vannerie.

Pl. XI. Edouard Meystre. Aveugle, sourd et muet, tourneur. Phot. de Greck.

Le livre Braille. Marceline Cochard. Phot. F. Schmid. Hôpital ophtalmique. Vu de la cour, à droite : accès à la Chapelle.

Pl. XII. Asile Gabrielle Dufour, vers 1911, à l'époque de l'inauguration. Asile pour hommes.

Asile Recordon. Asile pour femmes.

Les planches hors-texte sortent des presses de « Helio-graphia S. A. », Lausanne.

Les reproductions sont de G. de Jongh, phot., Lausanne.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	7

CHAPITRE PREMIER

Les origines de l'Asile des aveugles, ses fondateurs.

Lausanne, vers 1842	9
Frédéric Recordon	13
Elizabeth-Jane de Cerjat	15
William Haldimand	18
La fondation	24
Henri Hirzel	32

CHAPITRE II

L'Institut d'éducation des jeunes aveugles.

Le directorat d'Henri Hirzel, 1844-1886.	43
Edouard Meystre	61
Le directorat de Théodore Secretan, 1886-1901	70
Le directorat de Maurice Constançon, 1901-1929.	90
L'Institut depuis 1929	109

CHAPITRE III

L'Hôpital ophtalmique.

L'Hôpital ophtalmique de 1844 à 1869	123
Le Dr Marc Dufour et l'Hôpital ophtalmique de 1869 à 1890	136

	Pages
Le Professeur Marc Dufour et la Clinique ophtalmologique universitaire de 1890 à 1910	155
L'Hôpital ophtalmique de 1910 à 1920	169
Le Professeur Jules Gonin et la Clinique ophtalmologique universitaire de 1920 à 1935	179
L'Hôpital ophtalmique depuis 1935.	194
Le Fonds Professeur Dr Jules Gonin	203

CHAPITRE IV

L'Imprimerie et la Bibliothèque Braille.

Origines de l'imprimerie Braille	207
Débuts de l'imprimerie Braille à Lausanne	214
Association des aveugles pour la propagation des Saintes Ecritures parmi eux	220
L'imprimerie de 1868 à 1910	223
L'imprimerie depuis 1910	228
La Bibliothèque Braille	233

CHAPITRE V

Le patronage des aveugles adultes.

L'atelier de 1857 à 1892	239
Les ateliers de 1892 à 1911	248
Les ateliers depuis 1911	254
L'Asile Gabrielle Dufour.	262
L'Asile Recordon	271
Le Fonds Dufour et le patronage des aveugles isolés	281

CHAPITRE VI

<i>Quelques figures d'aveugles du premier siècle de l'Asile</i>	287
Epilogue	311
Acte de fondation de l'Asile des aveugles	313
Table des illustrations.	317



